

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

HOMOMASCULINITÉS ET RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE :
ANALYSE DES HIÉRARCHIES ENTRE HOMMES HOMOSEXUELS ET/OU QUEERS

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR

SONY CARPENTIER

OCTOBRE 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Il est difficile d'espérer remercier toutes les personnes qui ont permis de près ou de loin l'écriture de ce mémoire. J'ai l'intime conviction qu'il est la somme de nombreuses discussions et réflexions qui ont contribué à sa rédaction. Il n'y a rien de « *self-made* » dans ce projet et cette pensée me ravit particulièrement. Cela dit, vous me permettrez de remercier celles et ceux qui ont rendu ce parcours de maîtrise plus doux.

Mes pensées vont d'abord vers ma directrice, Elsa Galerand. Merci pour tous les apprentissages, les heures d'échanges et les conseils. Le milieu académique m'aurait été particulièrement plus austère et inaccessible sans son aide et son écoute. Sa vision des enjeux féministes et sa capacité à la transmettre ont permis chez moi la naissance d'une curiosité intellectuelle décuplée. Son encadrement rigoureux et sensible m'a permis de trouver mon chemin et une confiance plus solide dans l'univers académique. Si je dois être fier de mes accomplissements, je tiens tout de même à souligner que son accompagnement a été un facteur déterminant de ma réussite.

Je tiens à remercier mes parents qui ont lutté pour dépasser leurs conditions de vie et m'offrir des opportunités d'une valeur inestimable. Je sais qu'ils n'auraient pas pu rêver d'un parcours académique et leur soutien me permet de réaliser le mien. Merci de croire en moi et d'avoir fait beaucoup pour me permettre de traverser tous les kilomètres du Témiscamingue vers Montréal.

Merci à Dominic pour son écoute, sa curiosité et sa patience. Si la recherche universitaire constitue une tâche considérable, je pense que de partager son quotidien avec un étudiant aux cycles supérieurs peut être tout autant difficile. Merci pour son soutien dans tous les moments où plus rien ne fonctionnait et pour son intérêt chaque fois renouvelé envers mes questions de recherche. Et ce, même s'il savait déjà tout ça.

Je remercie également toutes les amitiés qui constituent ma famille choisie. Merci à Joëlle pour tous les tours de parc et sa grande capacité à maintenir un espace dans lequel je me sens si à l'aise de déposer mes réflexions et mes doutes. Merci à Ann Julie pour toutes les discussions enrichissantes, les larmes et les fous rires qui donnent du sens à l'insensé. Merci à Ève de m'avoir littéralement initié à la recherche universitaire et donné l'élan nécessaire pour me lancer dans cette aventure. Merci à Audrey-Ann de me

permettre de rester connecté à l'essentiel entre deux *burpees* et de me réconcilier avec le milieu qui nous a vus grandir. Merci aussi à Maude-Émilie, Mathieu, Raphaël, Léa, Élise, Gaël, Laurence, Catherine, Audrey et Sabrina pour leur bienveillance et leur soutien. Je souligne également toutes les personnes de qualité qui se reconnaîtront dans le groupe « Hey! ». Toutes vos amitiés m'apportent plus que je ne saurais l'exprimer avec des mots, aussi grandioses soient-ils.

Je tiens à souligner l'apport essentiel de Thèsez-vous dans mon parcours académique. La rédaction est un geste qui peut être profondément solitaire, mais votre approche et vos services l'ont rendu collectif. Je ne pense pas que j'aurais pu accomplir la moitié de ce que représente ce mémoire sans un espace pour affronter mes incertitudes, mais aussi prendre confiance en mes capacités. La transmission par les pairs me paraît essentielle et vous permettez à ces rencontres d'exister. En ce sens, je tiens à remercier particulièrement Félix pour les nombreux partages et sa générosité. Je suis continuellement impressionné par sa capacité à saisir le monde théorique et le matérialiser en explications concrètes. Merci également à Roxanne, Justine-Anne, Pascal-Olivier, Valérie et plusieurs autres pour vos encouragements. Vous êtes le village que ça prend pour rédiger un mémoire.

Je souhaite également reconnaître celles et ceux qui m'ont permis de jongler entre une carrière en télévision et la recherche universitaire. Merci de me permettre d'être multiple et de voir dans ce grand chaos un atout pour raconter des histoires différemment. Merci à l'équipe de MAJ, Isabelle, Christine, Anick, Isabelle et Charles qui ont vu ces réflexions naître. Merci aussi à toutes les personnes qui m'ont fait confiance professionnellement même si ma tête fût toujours divisée entre la rédaction de ce mémoire et mes autres projets. J'ajoute un merci spécial à Helen d'avoir cru en mon potentiel alors que ce projet académique n'était qu'une idée. En me demandant ce que j'avais à dire, elle m'a poussé à réfléchir à ma propre voix et le contenu que je souhaite contribuer à créer.

Finalement, merci aux participants à cette recherche d'avoir accepté de vous raconter avec sincérité et vulnérabilité. Même si la lecture des résultats proposée dans cette recherche peut être confrontante, sachez que rien dans l'ensemble de ce mémoire ne remet en question votre qualité personnelle. Vos récits permettent plutôt d'envisager des courants collectifs et des rapports de pouvoir qui ne se limitent pas à vos expériences. Notez que j'ai été saisi par votre lucidité et votre envie réelle de participer à un changement collectif. Cela me donne espoir envers un futur plus égalitaire, libéré des hiérarchies masculines.

« Once upon a time I thought it was a female thing, this fear of men. Yet, when I began to talk with men about love, time and time again I heard stories of male fear of other males. Indeed, men who feel, who love, often hide their emotional awareness from other men for fear of being attacked and shame. This is the big secret we all keep together the fear of patriarchal maleness that binds everyone in our culture. »

(hooks, 2005, p.8)

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
RÉSUMÉ.....	vii
ABSTRACT	viii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 RECENSION DES ÉCRITS.....	4
1.1 Du côté de la sociologie des masculinités	4
1.1.1 Les prémices : la problématisation sociologique des catégories de sexe	4
1.1.2 Connell : la hiérarchisation interne aux masculinités	8
1.1.3 Les Masculinités hybrides.....	12
1.1.4 Les Masculinités inclusives : un regard optimiste	14
1.2 Du côté de la sociologie de l'homosexualité	16
1.2.1 L'homosexualité : de pathologie devient objet sociologique	17
1.2.2 Études gaies et lesbiennes : ethnologie et microsociologie.....	18
1.2.3 Les études queers et la performance de genre.....	19
1.3 Les recherches sur les homomascultinités	21
1.3.1 Homomascultinités et rapports de genre	22
1.3.2 Les rapports de classe et les homomascultinités	23
1.3.3 Les rapports sociaux de race et les homomascultinités	25
CHAPITRE 2 PROBLÉMATIQUE ET DÉMARCHE DE RECHERCHE	29
2.1 Problématique et question générale de recherche.....	29
2.1.1 Constats de départ	29
2.2 Cadre théorique	32
2.2.1 La théorisation de la catégorie sociale de sexe « les hommes » en termes de rapports sociaux 33	
2.2.2 Le régime de l'orientation sexuelle	33
2.2.3 La maison des hommes	34
2.2.4 Les concepts de masculinité hégémonique /subalterne.....	35
2.3 Objectif, hypothèse et questions de recherche	36
2.4 Démarche méthodologique	37
2.4.1 Appel à participation, recrutement et échantillon.....	37
2.4.2 Procédure d'analyse	40
2.4.3 Mode de présentation des résultats	41
CHAPITRE 3 RÉPERTOIRE DES ESPACES ET DES PRATIQUES DU GENRE	42

3.1 Les maisons des hommes	44
3.1.1 La Famille avec la figure du père ou du frère	44
3.1.2 L'Institution scolaire et les rapports entre pairs	46
3.1.3 Les entre-soi sportifs	49
3.1.4 Le Monde professionnel	53
3.1.5 Espaces publics	53
3.2 Les espaces d'entre-soi LGBTQ+	55
3.2.1 Village, bars et espaces festifs gays	55
3.2.2 Applications de rencontre	56
3.2.3 Regroupements associatifs et militants	58
3.3 CONSTATS	59
CHAPITRE 4 CATÉGORIES ET HIÉRARCHIES D'HOMOMASCULINITÉS	63
4.1 La masculinité toxique, le <i>king</i> des gays et le masculin banal	63
4.2 « <i>Straight passing</i> » : les gays hétéros et les gays très gays	66
4.3 <i>Top</i> et <i>bottom</i>	69
4.3.1 Des catégories sexuelles non fixes	69
4.3.2 « <i>Souris pas, ça fait bottom</i> »	70
4.4 « <i>No fat, no fem, no Asian.</i> »	72
4.5 CONSTATS	73
CHAPITRE 5 DIFFÉRENTS RAPPORTS À LA DOMINATION MASCULINE	77
5.1 Hétérogénéité de l'échantillon	77
5.1.1 Mobilité au sein des homomasculinités	80
5.2 QUEER	82
5.2.1 Définition multiple	82
5.2.2 Gay VS queer	84
5.3 CONSTATS	86
CONCLUSION	90
ANNEXE A APPEL À PARTICIPATION	94
ANNEXE B QUESTIONNAIRE DE RECRUTEMENT	95
ANNEXE C CERTIFICATION ÉTHIQUE	97
ANNEXE D Répertoire des autres catégories mobilisées lors des entretiens	98
BIBLIOGRAPHIE	100

RÉSUMÉ

Ce mémoire s'inscrit dans les champs de la sociologie des masculinités et de l'homosexualité. Il s'intéresse aux rapports de pouvoir qui structurent des homomascullinités hégémoniques et subalternes, à partir d'une analyse des catégories de pensée et de classement mobilisées par des individus ordinaires s'identifiant comme homosexuels et/ou queers. L'étude porte sur leurs discours et points de vue concernant les manières dont les homomascullinités sont distinguées et hiérarchisées entre elles, ainsi que sur les rapports qu'ils entretiennent à cette hiérarchisation. Théoriquement, l'analyse s'appuie sur une conceptualisation des catégories sociales de sexe (hommes et femmes, féminin et masculin) en termes de rapports sociaux (Colette Guillaumin, 1972; Devreux, 1992), ainsi que sur celle de la masculinité hégémonique qui a été initialement proposée par Raewyn Connell (1995). Pour tenir compte de la fabrique et de l'apprentissage de cette masculinité hégémonique, ce mémoire mobilise également le concept de « maison des hommes » (Maurice Godelier, 1982). Sur le plan méthodologique, cette recherche de type qualitative repose sur l'analyse de huit entretiens semi-directifs menés auprès d'hommes homosexuels et/ou queers vivant dans la région de Montréal. L'analyse montre notamment comment les catégories du masculin et du féminin (produites par les rapports sociaux de sexe) demeurent opératoires et servent à classer les hommes homosexuels et/ou queers sur une échelle hiérarchique, reconduisant des formes de domination. Cette recherche montre aussi que les participants s'identifiant comme queers cherchent davantage à se distancier d'une norme masculine jugée problématique et à assumer une identification au féminin qui ne s'extrait pas des catégories de sexe. Finalement, les usages qui sont faits de la catégorie de pensée que constitue « la masculinité toxique » dans les entretiens participent des mécanismes par lesquels une homomascullinité hégémonique banale se voit fabriquée et réaffirmée comme norme.

Mots clés : masculinités, rapports sociaux de sexe, homomascullinités, homosexualité, queer, féminisme matérialiste, misogynie, homophobie.

ABSTRACT

This thesis lies at the intersection of the sociology of masculinities and homosexuality. It examines the power relations that structure both hegemonic and subaltern homomasculinities, through an analysis of the classificatory and cognitive categories mobilized by ordinary individuals who identify as homosexual and/or queer. The study focuses on their discourses and perspectives regarding how homomasculinities are distinguished and hierarchized among themselves, as well as on their relationship to this hierarchy. Theoretically, the analysis draws on a conceptualization of sex-based social categories (men and women, masculine and feminine) as social relations (Colette Guillaumin, 1972; Devreux, 1992), as well as on the notion of hegemonic masculinity initially proposed by Raewyn Connell (1995). To account for the social production and learning of this hegemonic masculinity, the thesis also mobilizes the concept of the *maison des hommes* (Maurice Godelier, 1982). Methodologically, this qualitative research is based on the analysis of eight semi-structured interviews conducted with homosexual and/or queer men living in the Montreal area. The analysis highlights how the categories of masculine and feminine (produced through gendered social relations) remain operative and serve to classify homosexual and/or queer men along a hierarchical scale, thereby reproducing forms of domination. The findings also show that participants identifying as queer tend to distance themselves from a “problematic” masculine norm and to embrace an identification with the feminine, without transcending sex-based categories themselves. Finally, the uses of the category of “toxic masculinity” within the interviews contribute to the mechanisms through which an ordinary hegemonic homomascularity is produced and reaffirmed as a norm.

Keywords: masculinities, materialist feminism, homomasculinities, homosexuality, queer, feminism, misogyny, homophobia.

INTRODUCTION

Février 2013, je sors prendre l'air à Rouyn-Noranda. À l'intérieur de mon appartement l'ambiance est festive, mais dehors je me retrouve face à trois grands gars. Des amis de mes colocataires probablement. Cauchemar. Je suis un homme homosexuel de 18 ans fraîchement sorti du placard, les hommes hétérosexuels m'ont toujours intimidé. Les trois m'observent longuement et, finalement, le plus grand me tend un joint. J'ai toujours détesté fumer et encore plus le cannabis. Donc, évidemment, j'accepte avec enthousiasme. Je suis déjà le gay du groupe, je ne vais certainement pas m'ajouter une autre différence. Je prends une longue et agressive inhalation. On dirait un plongeur qui s'apprête à défier le record du monde de durée en apnée. Je m'étouffe. Ils rient et je veux disparaître de honte. Après un moment à échanger des banalités sur la soirée et les parties de *beer-pong* passées, le grand *pusher* me regarde et me dit le plus sérieusement du monde : « T'es cool toi. Pour un gay je veux dire. T'es pas comme les autres. Genre j'ai pas peur que tu veuilles me prendre une fesse ou *whatever*. » Silence. Le gars à ma gauche, dont les yeux sont devenus de véritables éclipses à force de fumer, renchérit : « C'est vrai que t'as pas l'air gay. » Ici, notre ami aux pupilles surdimensionnées veut probablement dire que je n'ai pas l'air trop efféminé pour un homosexuel. Un plus long silence. Laissez-moi vous dire qu'aujourd'hui ce commentaire passerait drôlement, mais à l'époque, mes épaules se détendent. Effet direct de ma *puff* qui commence à agir. « *Puff* qui tousse, *puff* qui gèle », comme on dit. Mais je me détends aussi et surtout parce que « je suis cool moi, pour un gay. » Cette pensée me réjouit. Je ne suis pas comme les autres qui sont plus exubérants et je vais justement passer les prochaines années de ma vie à m'assurer de ne jamais leur ressembler.

Ce que ces gars voulaient me dire, c'est que j'étais assez masculin selon leurs critères pour ne pas être menaçant. J'accumulais en moi suffisamment de caractéristiques jugées « masculines » pour être accepté dans leur entre-soi festif. Leur idéal de masculinité pouvait dormir tranquille, l'homosexuel devant eux, ne convenait certes pas à la norme hétérosexuelle, mais il performait des comportements suffisamment masculins pour passer le test. Moi aussi j'ai dormi tranquille ce soir-là, je n'avais pas l'air gay. Ce scénario, on me l'a repassé souvent dans ma vie. Chaque fois pour me rendre fier d'être un « bon gay ». Celui qui ne dérange pas, qui est suffisamment masculin. Il y a dans cette expérience quasi anecdotique beaucoup de choses à analyser et comprendre. Le rapport à la masculinité, d'abord, mais aussi les hiérarchies internes aux masculinités : les dynamiques de pouvoir entre masculinités tout court (hétérosexuelles) et homomasculinités; le rejet de tout ce qui est connoté féminin ; la manière dont ce rejet structure les

pratiques des hommes ; la manière dont ces pratiques varient selon les contextes sociaux. Autant de faits sociaux noués entre eux et qui sont au centre de ce mémoire.

Au-delà de mes propres expériences de la domination masculine et de la masculinité hégémonique qu'elle fabrique, plusieurs observations sont à l'origine de mon questionnement. Ces observations ordinaires renvoient bien sûr à ma propre trajectoire, découverte et fréquentation de la communauté gay montréalaise où j'ai *de facto* constaté qu'il existait des inégalités entre hommes homosexuels auxquels on attribue des « statuts de genre » pour reprendre la formulation de Chauncey qui les a, pour sa part, repérés dans son étude de la communauté gay de New-York entre 1980 et 1990 (Chauncey, 1994; Nardi, 1999). Ces statuts existent aussi au Québec en 2025, comme en témoigne le recours banal aux qualificatifs « fem » ou « masc » pour désigner et distinguer le type d'homosexuel auquel on s'identifie sur les sites de rencontres comme dans le cadre des échanges quotidiens au sujet des pairs. J'ai aussi pu observer la valorisation des homosexuels qui sont dits « *straight passing* » (qui « passent pour hétérosexuels ») tant qu'ils ne montrent pas de traits ou de comportements dits homosexuels. Sur les applications de rencontre, certains mentionnent même « *masc for masc* » dans leurs profils pour préciser le type de partenaires amoureux ou sexuels recherchés. Ils signifient alors qu'ils se perçoivent comme « masculins » et qu'ils recherchent un homme qui le serait également. Cette pratique répandue revient, dans le même mouvement, à signifier qu'on ne souhaite pas rencontrer d'hommes qui sont catégorisés comme efféminés. Certains iront jusqu'à inscrire « *no fem* » précisant ainsi qu'ils ne souhaitent pas rencontrer ou discuter avec des hommes jugés « efféminés ».

Certes la pratique est connue et banale, mais elle ne va plus du tout de soi quand on la soumet au regard sociologique. Comment se fait-il que les hommes homosexuels utilisent de telles caractéristiques pour se définir et définir les autres hommes autour d'eux? Dans un monde où les hommes homosexuels sont souvent identifiés comme des alliés naturels du féminisme, comment expliquer que les catégories de pensée de la domination masculine soient reprises au sein même des communautés homosexuelles et/ou queers? Autrement dit, par quels mécanismes les rapports sociaux de sexe et les catégories qu'ils produisent participent-ils à construire des homomasculinités ?

Ce sont ces réflexions et mon approfondissement des études féministes lors de mon parcours de maîtrise qui ont mené à l'élaboration de cette recherche. Au cours des derniers mois, j'ai tenté de poser un regard critique sur la manière dont les hommes homosexuels et/ou queers de Montréal perçoivent leur masculinité et la masculinité des hommes autour d'eux. J'ai mené une enquête de terrain pendant laquelle je me suis entretenu avec huit hommes s'identifiant comme homosexuel et/ou queer.

Ce mémoire est organisé en cinq chapitres. Le premier présente la revue de littérature que j'ai réalisé autour des thématiques centrales de cette recherche. Celle-ci se situe au croisement des sociologies des masculinités, de l'homosexualité et des études féministes. Le chapitre suivant expose le cadre théorique et méthodologique de cette recherche. J'y présente mes constats de départ ainsi que la problématique et l'enquête de terrain par entretiens. Les trois chapitres suivants sont consacrés aux résultats d'analyse et à leur discussion. Le chapitre trois s'intéresse aux lieux qui constituent les maisons des hommes que traversent les huit enquêtés rencontrés. Soit leurs milieux familiaux, les espaces sportifs, de travail, l'école et les espaces publics. Le chapitre quatre porte sur les catégories et conceptions partagées chez l'ensemble des enquêtés. J'y aborde les catégories homosexuelles dites masculines et féminines, les catégories de sexualité *top* et *bottom* ainsi que d'autres appellations qui structurent leurs manières de se représenter les hiérarchies d'homomascualités. Le chapitre cinq s'intéresse aux rapports dissymétriques que les enquêtés entretiennent avec la masculinité hégémonique. J'y aborde l'hétérogénéité de l'échantillon de cette recherche et comment la position personnelle des participants influence leurs perceptions de la domination masculine. Finalement, en conclusion, je trace les limites de cette recherche et expose les résultats qu'il est possible de dégager de ce mémoire.

CHAPITRE 1

RECENSION DES ÉCRITS

Pour dresser un état des connaissances déjà disponibles en sociologie sur le phénomène à l'étude - soit les relations qui unissent les rapports sociaux de sexe aux rapports de pouvoir qui se nouent dans les communautés gays - j'ai orienté mes recherches bibliographiques dans trois directions : la sociologie des masculinités, la sociologie de l'homosexualité et finalement les travaux qui croisent les deux thèmes et qui portent directement sur les homomascullinités.

Ce sont les résultats de cette démarche que je présente ici en trois sections. Dans la première, je tente de rendre compte de la sociologie des masculinités en posant les concepts qui seront ensuite repris dans le cadre théorique de cette recherche. Concepts tels que la maison des hommes, la masculinité hégémonique et les masculinités hybrides. La seconde section est orientée vers l'étude de l'homosexualité ainsi que les études queers. Il s'agit d'une courte rétrospective présentant les recherches qui structurent la manière dont l'orientation sexuelle sera appréhendée dans les chapitres suivants. Finalement, la troisième section fait état des travaux qui croisent les deux premières. Je m'intéresse alors aux recherches produites sur les homomascullinités et les rapports sociaux qui interviennent à l'intérieur de la catégorie des hommes homosexuels et/ou queers.

1.1 Du côté de la sociologie des masculinités

L'étude des masculinités est un phénomène récent en sociologie. Il aura fallu retirer aux hommes le statut de généralité qui leur était accordé, démontrer qu'ils ne représentaient pas l'humanité et pointer ce que leurs conditions de vie devaient à celles des femmes pour enfin pouvoir les envisager comme un groupe social de sexe à proprement parler. C'est de cette évolution de la réflexion sur les hommes et des conceptualisations qui l'ont accompagnée que je ferai état dans cette section en déplaçant le regard dans différents champs d'études.

1.1.1 Les prémices : la problématisation sociologique des catégories de sexe

Il a fallu attendre l'impulsion des mouvements féministes pour que le masculin ne soit plus confondu avec l'universel en sciences sociales. Jusque-là, les hommes n'étaient pas appréhendés comme une catégorie sociale, ils étaient pris pour l'humanité. En chaussant aujourd'hui les « lunettes du genre », une très large

part de la production des sciences humaines serait à considérer comme implicitement centrée « sur les hommes », du moins jusqu'à ce que la critique féministe en pointe l'androcentrisme et analyse les processus conduisant à une invisibilisation ou une particularisation quasi systématique des femmes (Le Talec, 2016).

Avant 1970, la catégorie « hommes » en tant que catégorie sociologique spécifiée n'existe pas (Mathieu, 1991), seules les femmes sont appréhendées comme un groupe de sexe particulier. C'est seulement avec la problématisation sociologique des catégories de sexe, laquelle est le fait des sociologues féministes, que les hommes se voient envisagés en tant que catégorie de sexe produite dans et par les rapports sociaux de sexe. Si ces rapports de pouvoir produisent des femmes, ils produisent aussi et simultanément des hommes et ces deux groupes sont donc sociologiquement indissociables. On doit aux théoriciennes féministes cette dénaturalisation de l'existence des catégories de sexe et la démonstration qu'elles sont le produit de rapports sociaux (Mathieu, [1970] 1991), Christine Delphy, [1970] 2001); Guillaumin [1972] 1992). Elles sont les premières à théoriser les catégories de sexe « [...] non pas comme catégories « biosociales » mais en tant que classes (au sens marxiste) constituées par et dans les rapports de pouvoir des hommes sur les femmes. (Mathieu, 2000 cité dans Viveros *et al.*, 2018, p. 40).

Les premiers travaux réalisés dans cette perspective montrent ainsi que les hommes sont également une catégorie sociologique située. Ils se concentrent majoritairement sur les pratiques d'exploitation, de domination et d'appropriation. Cette sociologie est donc initialement centrée sur ce rapport social plutôt que sur la catégorie sociale des hommes en elle-même. Ceux-ci ne feront leur entrée que plus tard en tant qu'objet de recherche dans cette sociologie féministe.

J'insiste ici sur deux moments clés qui ont marqué un tournant. Le premier renvoie à la parution de *La production des grands hommes*, en 1982. Maurice Godelier s'y intéresse à la hiérarchie entre hommes baruyas de Nouvelle-Guinée. Il met en évidence : « l'existence d'une double hiérarchie : entre les hommes et les femmes d'une part, et d'autre part, entre les hommes [...] désign[és] avec admiration comme de grands guerriers [...] et les autres » (Godelier, 1982, p. 29). Godelier introduit alors le concept de « maison des hommes » pour rendre compte de ces espaces non-mixtes dans lesquels les hommes apprennent, par le biais de rites initiatiques par exemple, à devenir des hommes.

Dans les années 90, ce concept sera repris pour désigner les espaces d'entre soi masculins, de socialisation et d'apprentissage de la domination masculine où il observe des « rites de passage ». C'est une idée que reprend et reformule Schiess dans son mémoire de recherche déposé à l'Université de Genève :

Chacun de ces rites est un passage obligé, constituant autant de serments d'allégeance aux règles du jeu, une reconnaissance du jeu et de ses enjeux. La définition de ces enjeux étant elle-même un enjeu de pouvoir et de lutte au sein du champ, c'est au prix d'une violence symbolique constante que la croyance dans les enjeux est maintenue intacte. Cette violence symbolique [...] a pour effet de faire reconnaître comme légitime le modèle dominant de la masculinité qui y prévaut, d'amener chaque agent à se définir lui-même en fonction des règles du champ. (Schiess, 2005, p.40)

Avec la maison des hommes, on montre ainsi qu'une violence symbolique s'exerce envers les hommes qui contreviendraient aux règles de la masculinité attendue de chaque maison des hommes: « Les écarts à la règle y sont pénalisés, et la sanction consiste toujours dans l'assimilation au féminin, repoussoir ultime de la socialisation masculine » (Schiess, 2005, p.41). Il faut donc, pour les hommes, constamment réaffirmer leur masculinité en respectant les règles du jeu pour ne pas être associés aux femmes, la pire atteinte possible à l'honneur masculin. Et quand on ne tente pas de se distinguer des femmes, on souhaite s'opposer aux autres hommes qui sont jugés comme faibles et qui sont féminisés. L'effet direct de ce jeu de pouvoir pour réaffirmer constamment sa masculinité est l'apprentissage du rejet de la féminité. On oppose directement toute caractéristique ou comportement masculin au féminin et par conséquent on encourage la haine ou le dégoût de tout ce qui y serait associé :

Tout se passe donc comme si, par un jeu d'associations préconscientes qui fait du féminin un repoussoir ou, plus précisément, un objet d'identification par la négative, la socialisation des hommes tendait à constituer en creux les femmes comme une catégorie dominée. Constitutif non seulement de la domination masculine, mais également de l'hétérosexualité qui en est une condition de stabilité, ce mécanisme psychique d'intériorisation aboutit à ce que le « féminin c'est ce que les hommes ne veulent pas être, ce qu'ils haïssent d'eux-mêmes et qui leur fait horreur, en même temps que ce qu'ils sont censés aimer de l'autre sexe. » Le sexisme et l'homophobie convergent ici dans le même sens, celui d'une construction au quotidien d'inégalité des sexes. (Schiess, 2005, p.58)

Outre *La production des grands hommes* de Maurice Godelier, je retiens ici les travaux d'Anne-Marie Devreux qui sont significatifs des plaidoyers pour la construction d'une sociologie des hommes en tant que dominants.

Le groupe dominant dans le rapport social n'est pas seulement une notion théorique, il est une réalité sociale qui, à tous les instants, pèse matériellement et idéellement (pour reprendre le terme de Godelier (1984) sur l'évolution des rapport entre les sexes. En cela le sexe masculin pose (devrait poser) autant de problèmes aux sociologues que le sexe féminin : comment des individus définis biologiquement comme mâles se retrouvent-ils, majoritairement, dans une position de dominant? Comment ce phénomène social de grande envergure est-il produit, et dans quels espaces sociaux? (Devreux, 1992)

Sa recherche sur l'Armée de Terre française (Devreux, 1997) constitue de ce point de vue une référence majeure. Après avoir analysé les discours de quarante-quatre jeunes enrôlés, Devreux a montré en quoi et comment les rapports sociaux de sexe peuvent opérer en milieu non mixte, entre hommes et produire des femmes parmi les hommes. Cette (re)production fait alors partie de ce qu'elle appelle un apprentissage de la domination masculine à même ce milieu non mixte, en l'absence de femmes.

[...] cet apprentissage de la domination des hommes sur les femmes passe par l'expérience d'une autre soumission, celle des appelés sans grade, dits « militaires du rang », aux gradés qui, eux-mêmes, peuvent être soit appelés, soit engagés. À travers cette soumission, les jeunes hommes font, à l'armée, l'apprentissage d'un rapport de domination. [...] Dans cet apprentissage, les femmes, bien que matériellement absentes, sont sans cesse symboliquement présentes sous la forme d'images-repoussoir. (Devreux, 1997)

Dans cette même recherche, Devreux avance que l'arme des appelés à la guerre représente symboliquement une femme, dont ils prennent soin et qu'ils doivent garder à l'œil en tout temps. Cette arme fonctionne aussi comme un rappel de l'injonction à l'hétérosexualité : « D'ailleurs, figurant symboliquement une femme là où il n'y en a pas, cette arme n'est-elle pas là, précisément, pour rappeler à l'ordre de l'hétérosexualité ces jeunes gens plongés dans un monde exclusivement masculin, qui, par son homophobie déclarée (Welzer-Lang, 1994)¹, se protègent de l'homosexualité. » (Devreux, 1997, page 68). Devreux expose ainsi différents moyens de coercition, y compris sexuelle, qui assurent la reproduction de la domination masculine entre hommes et qui construisent des individualités non seulement opposées aux femmes, mais fondées sur la haine des femmes ou la crainte d'y être associés.

¹ Les travaux de Welzer-Lang sont mobilisés en raison de leur importance historique dans l'étude des masculinités en France. Il importe toutefois de préciser qu'il a fait l'objet de dénonciations pour abus de pouvoir envers ses doctorantes, ce qui a conduit à limiter au strict nécessaire les citations tirées de ses travaux dans ce mémoire.

Dire que le rapport entre les sexes est un rapport social signifie, pour nous, qu'il est une structure fondamentale de la société, qu'il la traverse de part en part, et qu'il a son développement propre, sa dynamique. La définition même des termes du rapport, c'est-à-dire des groupes sociaux qu'il oppose, est le produit du développement de ce rapport. (Devreux, 1992, p.4)

En précisant que le rapport social de sexe traverse la société de part en part, Anne-Marie Devreux reprend l'idée de la transversalité des rapports sociaux de sexes. Et ses travaux sur les hommes dans l'armée française (1997), montrent justement les rapports sociaux de sexe et les divisions qu'ils produisent s'exercent constamment, même en l'absence physique des femmes. Que même dans les milieux non-mixtes composés uniquement d'hommes, on retrouve encore du féminin et des femmes symboliques, ce qui perpétue les logiques du système de genre (Devreux, 1992). Cette théorisation fait écho au concept de maison des hommes développé par Godelier, nous y reviendrons.

La recherche féministe est donc à l'origine d'une sociologie des hommes et des masculinités non plus en tant que modèle général mais en tant que classe sociale de sexe dominante.

1.1.2 Connell : la hiérarchisation interne aux masculinités

Dans les années 1990, la sociologue australienne Raewyn Connell s'intéresse aux hiérarchies entre hommes. Après un travail de recherche portant sur les jeunes garçons et l'éducation, en 1975, elle entreprend, vers la fin des années 80, la recherche qui donnera lieu à « Masculinities » (1995). Il s'agit là d'un incontournable pour les études des dynamiques de genre/masculinités. Raewyn Connell y propose une conceptualisation relationnelle du genre masculin, innovante en ce qu'elle tient compte des interactions entre le genre et les autres rapports de pouvoir. La masculinité, pour Connell, est produite et constituée à l'intérieur de rapports de genre qui sont en relation avec une multitude d'autres rapports comme la classe, la race ou l'orientation sexuelle par exemple.

La « masculinité », s'il était possible de définir brièvement ce terme, pourrait être simultanément comprise comme un lieu au sein des rapports de genre, un ensemble de pratiques par lesquelles des hommes et des femmes s'engagent en ce lieu, et les effets de ces pratiques sur l'expérience corporelle, la personnalité et la culture (Connell *et al.*, 2014, p.65).

La masculinité, selon Connell, n'est donc pas une identité, mais bien un processus et une pratique qui se situe au croisement de plusieurs systèmes de domination et qui évolue en fonction des contextes ou des cadres. Cette vision rend efficacement compte du caractère évolutif et mobile de la masculinité. On peut

donc affirmer que toute masculinité se construit dans la relation qu'elle entretient aux autres masculinités (bourgeoises ou prolétaires, racisées, jeunes, etc), mais aussi au sein de la structure des rapports de genre (entre hommes et femmes). On peut donc observer différents types de masculinités qui se construisent s'adaptent et changent selon les espaces sociaux et les relations dans lesquelles elles prennent forme. C'est là toute la force du travail que propose Connell : elle démontre qu'il est non seulement possible mais nécessaire, de comprendre le contenu hiérarchique interne à la catégorie des hommes à partir de la structure de domination des hommes sur les femmes :

Connell's originality lies in the formulation of a single theoretical principle that states that the relationships within genders are centered on, and can be explained by, the relationships between genders. In other words, the structural dominance of men over women provides the essential foundation on which forms of masculinity and femininity are differentiated and hierarchically ordered. (Connell, 1987 cité dans Demetriou, 2001)

L'analyse des entretiens qu'elle a menés, lors des années 80, dans des écoles australiennes, ainsi que l'analyse de trajectoires biographiques de nombreux hommes issus de contextes sociaux différents la conduit à repérer quatre types de masculinités : hégémonique, subordonnée, complice et marginalisée. La masculinité hégémonique est le concept central dans sa proposition. Comme le spécifie l'idée d'hégémonie, empruntée à Gramsci (1978), elle consiste en la forme dominante de la masculinité et se retrouve en haut de la hiérarchie, maintenue non pas par la force, mais par un consentement passif et actif aux règles de la domination. Cela dit, elle n'est ni une forme, ni un ensemble de pratiques figées liées à une personnalité qu'on conserverait toute une vie. Elle est plutôt relative aux relations et au contexte social dans lequel on se trouve.

À tout moment, il y a une forme de masculinité qui est culturellement glorifiée au détriment d'autres formes. La masculinité hégémonique peut être définie comme la configuration de la pratique de genre qui incarne la réponse acceptée à un moment donné au problème de la légitimité du patriarcat. En d'autres termes, la masculinité hégémonique est ce qui garantit (ou ce qui est censé garantir) la position dominante des hommes et la subordination des femmes. (Connell *et al.*, 2014, p.74)

On comprend bien le caractère relationnel et contextuel de la masculinité hégémonique dans cette citation et son enjeu qui est de maintenir l'ordre patriarcal. Cette masculinité hégémonique se construit donc toujours en relations aux autres masculinités et aux femmes. Elle est hégémonie vis-à-vis de femmes, ce que Demetriou qualifie d'hégémonie externe, et hégémonie parmi les hommes, l'hégémonie interne

(Demetriou, 2001, p.340). Performer cette masculinité hégémonique, implique de réaffirmer sa domination selon les attentes contextuelles de l'espace social dans lequel on se trouve. Un joueur de hockey très performant peut incarner la masculinité hégémonique sur la glace, mais pas dans un département de philosophie par exemple. Ces deux contextes restent pourtant des lieux que l'on peut qualifier de « boys club » (Delvaux, 2019). La domination masculine, elle, reste présente, mais ce sont les critères de la masculinité dominante qui varient. Aussi, il est intéressant de nommer que c'est souvent lorsque les privilèges manquent pour affirmer sa masculinité dominante que certains hommes vont performer des comportements plus extrêmes ou violents pour tenter de retrouver leur statut de dominant :

D'autres, en particulier ceux exclus des privilèges de virilité, ceux qui ne peuvent afficher les signes et les grades de virilité (argent, belle compagne, grosse voiture, pouvoir.), ceux qui n'apparaissent pas désirants dans les injonctions de séductions qui guident nos rapports de genre... ceux-là, ont tendance à se replier dans des comportements virilistes qui se traduisent par des violences, souvent suicidaires, entre eux, contre eux et envers les femmes. Sans même parler ici des hommes qui transforment un conflit avec une femme en conflit avec toutes les femmes ... (Welzer-Lang, 2007, p. 45)

La masculinité de subordination, elle, concerne directement mes travaux parce qu'elle inclut la domination des hommes hétérosexuels sur les hommes homosexuels. Pour Connell, il est possible d'observer la subordination des hommes gays dans un ensemble de pratiques : exclusion culturelle, politique et économique, violences symboliques et physiques (Connell *et al.*, 2014). Dans la structure hiérarchique des masculinités identifiée par Connell, les hommes homosexuels et/ou queers seraient tout en bas. Le caractère jugé « féminin » de leur orientation sexuelle les disqualifie d'incarner la masculinité hégémonique et garantir l'ordre de genre : « Ainsi, du point de vue de la masculinité hégémonique, l'identité gay est aisément assimilable à la féminité. D'où, selon certains théoriciens gays, la férocité des attaques homophobes » (Connell *et al.*, 2014, p.76). On introduit ici un premier pas dans la direction des travaux de Devreux. Si l'identité gay est assimilable à la féminité, on retrouve l'idée selon laquelle même en l'absence de femmes dans un groupe, elles sont symboliquement présentes. La catégorie des hommes homosexuels ne fait pas exception. Cela dit, la masculinité subordonnée n'est pas exclusive aux hommes homosexuels et certains hommes hétérosexuels se voient également exclus des privilèges de la domination.

La masculinité de complicité est incarnée par des hommes qui ne performant pas nécessairement l'hégémonie de front ou en entièreté, mais qui en récoltent tout de même les privilèges. Il est presque impossible pour les hommes de répondre en tout temps aux exigences de la masculinité hégémonique puisque celles-ci varient selon les espaces. Cela dit, ceux qui se conforment aux attentes de l'hégémonie masculine se situent dans une dynamique de complicité avec elle (Connell *et al.*, 2014, p.77). Finalement, Connell parle de masculinité marginalisée au sujet de ceux qui occupent des positions dominées dans les différents systèmes de pouvoir : leur pratique de genre est marginalisée parce qu'elle est classée, racisée, etc.). Cette marginalisation s'opère toujours en référence à la masculinité hégémonique du groupe dominant. « Aux États-Unis, certains athlètes noirs peuvent incarner un modèle de masculinité hégémonique. Mais la célébrité et la richesse de stars individuelles n'ont pas d'effets en cascades; elles ne confèrent aucune autorité sociale aux hommes noirs dans leur ensemble » (Connell *et al.*, 2014, p.79). Évidemment, il est important de rappeler que ces types de masculinités ne sont pas fixes, mais réfèrent plutôt à des « configurations de la pratiques générées par des situations particulières dans une structure changeante de rapport sociaux. » (Connell *et al.*, 2014, p. 79)

Dans « *A Very Straight Gay* » (1995), Connell interroge des hommes homosexuels qui « négocient » leur relation à l'hétérosexualité et à la masculinité hégémonique. Elle avance alors : « [L]a masculinité hégémonique fait socialement autorité, et il n'est pas aisé de la remettre en cause ouvertement. L'un des effets de l'hégémonie est de façonner les perceptions de l'homosexualité » (Connell *et al.*, 2014). Alors que certains se sentent très à l'aise d'incarner des comportements plus « féminins », d'autres se font un point d'honneur de rappeler leur masculinité en accentuant leurs « pratiques de genre » jugées traditionnellement masculines. Ce degré de performance de comportements permettant ou pas d'accéder à la masculinité hégémonique n'est pas sans rappeler les catégories de Chauncey qui classaient les homosexuels selon leurs pratiques de genre.

Affirmer que Raewyn Connell a eu un apport important au courant des masculinités serait presque un euphémisme. Ses travaux dans *Masculinities* (1995) ont complètement changé notre façon d'appréhender les masculinités et l'autrice est presque systématiquement citée dans tous les ouvrages sur les mêmes

thématiques qui ont suivi. Cela dit, depuis sa publication, le concept de la masculinité hégémonique a été discuté et critiqué. Dans la prochaine partie de cette recension des écrits, je rendrai compte du courant des masculinités hybrides qui s'est constituée comme une critique, ou du moins comme un élargissement, du concept de masculinité hégémonique.

1.1.3 Les Masculinités hybrides

Avec la multiplication récente des discours sur la masculinité dite « toxique », présentée comme un modèle de masculinité repoussoir, certains hommes tentent de déployer de pratiques de genre visant à s'en démarquer. Depuis plusieurs années, on parle davantage des hommes qui sont émotifs, qui pleurent et qui adoptent des comportements et des codes sociaux se voulant contraires à la masculinité hégémonique (Messner, 1993). Mais est-ce que ces comportements défient réellement le système de domination patriarcal? Ou est-ce que les formes de masculinités dominantes s'adaptent simplement aux discours ambiants tout en reproduisant une hiérarchie établie? Le courant des « *hybrid masculinities* » ou « masculinités hybrides », partant du cadre hiérarchique établi par Connell (1995), s'est développé autour de l'analyse de ces formes de masculinités réputées moins rigides. Selon Bridges et Pascoe (2014), ces masculinités procèderaient de l'appropriation de codes marginalisés par les masculinités dominantes : « Hybrid masculinities refer to the incorporation of elements of identity typically associated with various marginalized and subordinated masculinities and - at times - femininities into privileged men's gender performances and identities (eg. Arxer, 2011; Demetriou, 2001; Messerschmidt, 2010; Messner, 2007) » (Bridges et Pascoe, 2014, p.1)

Selon Coston et Kimmel (2012), la notion idéalisée de masculinité opère à la fois en tant qu'idéologie et en tant qu'ensemble de contraintes normatives. Avec les masculinités hybrides, ces contraintes normatives seraient en train d'évoluer, mais l'idéologie de domination et de reproduction des inégalités resterait toujours en place (Bridges et Pascoe, 2014). Les hommes qui portent du vernis ou qui affirment haut et fort leur sensibilité ne seraient donc pas en train de confronter le système de domination de la masculinité, mais plutôt en train de le modifier pour y rester dominants.

Cette conception des masculinités hybrides peut apporter un éclairage nouveau sur les différentes stratégies de maintien de la domination masculine. Elles nous invitent à interroger ce qui passe pour transgressif et à chercher à voir comment les masculinités dominantes se réaffirment dans un contexte historique toujours en mouvement. Au nombre des stratégies de maintien de l'ordre hiérarchique, Demetriou distingue celle qu'elle associe à un « pragmatisme dialectique » : « [...] in that the fundamental class is in constant, mutual dialectal interaction with the allied groups and appropriates what appears pragmatically useful and constructive for the project of domination at a particular historical moment. » (Demetriou, 2001). Ce concept nous permet de repenser la masculinité hégémonique et d'élargir ses pratiques de reproduction.

Selon Bridges et Pascoe, une autre forme d'adaptation des masculinités hybrides serait le « discursive distancing » ou la « distanciation discursive ». En tentant de créer de la distance entre eux et les pratiques masculines jugées « problématiques » dans certains contextes sociaux, les masculinités hybrides parviendraient à conserver leur position dominante :

First, hybrid masculine practices often work in ways that create some discursive distance between young, white, straight men and hegemonic masculinities, enabling some to frame themselves as outside of existing systems of privilege and inequality. [...] However, as men are distanced from hegemonic masculinity, they also (often more subtly) align themselves with it. (Bridges et Pascoe, 2014, p. 250)

Cette distance discursive est clairement représentée dans les travaux de Barber sur les hommes coiffeurs et/ou barbiers (BARBER, 2008). Tel que soulevé par Bridges et Pascoe, l'autrice démontre que : « While these men are engaging in a practice that might be labeled as "feminine", Barber highlights the ways they avoid feminization and create some distance between themselves and masculinities they associate with reproducing gender and sexual inequality. » (Bridges et Pascoe, 2014 à propos de BARBER, 2008)

Ces travaux autour des masculinités hybrides se confrontent à la conceptualisation de la masculinité hégémonique que l'on doit à Connell. Bien qu'elle considère que les différents types masculinités puissent se recouvrir elle ne considère pas le véritable pouvoir de ces formes hybrides. Selon elle, si les masculinités hybrides existent, leur domination resterait anecdotique et peu répandue au-delà d'une échelle locale. (Connell, 2016, p.304)

Les concepts de masculinités hybrides et de masculinité hégémonique ont, quoiqu'il en soit, en commun de rendre compte des liens qui unissent la domination des femmes par les hommes et les masculinités. Les travaux sur les masculinités hybrides viennent complexifier la typologie des masculinités de Connell, mais ne remettent pas en cause sa contribution à l'analyse des hiérarchies de masculinité, pas plus qu'ils ne remettent en cause la définition des masculinités comme produits de pratiques de genre qui participent des rapports sociaux de sexe. Messner (1993) argumente justement qu'il est important de ne pas s'intéresser seulement à la typologie des masculinités, mais bien d'attirer notre attention sur les positions de pouvoir qu'elle revendiquent. Selon Bridges et Pascoe, « Messner (1993) analyzes transformations among American men toward more “emotionally expressive” performances of masculinity and critiques scholarly investigations of these transformation precisely because they tended to focus primarily on “*styles of masculinity*, rather than the institutional *position of power* that men still enjoy” » (Messner, 1993 cité dans Bridges et Pascoe, 2014). Dans l'ensemble, ces travaux nous invitent donc à examiner les mécanismes de pouvoir qui sous-tendent les pratiques.

Dans une société où les attentes envers les hommes et les attitudes jugées progressistes sont en constant changement, les travaux sur les masculinités hybrides consistent à examiner ce qui se joue dans l'évolution des masculinités. Alors qu'en apparence les hommes seraient plus souples et moins dominants, la hiérarchie de genre n'en serait aucunement ébranlée. Là où les recherches sur les masculinités hybrides ne parviennent pas à offrir une perspective optimiste, celles qui portent sur les masculinités inclusives défendent au contraire l'idée d'un changement de paradigme.

1.1.4 Les Masculinités inclusives : un regard optimiste

Dans cette section, je présente la théorie des masculinités inclusives puis les critiques qui lui sont adressées. En 2009, Eric Anderson postule que les masculinités seraient en train d'évoluer et qu'on assisterait à un changement de paradigme dans la reproduction des violences et de l'hégémonie masculine. Après avoir mené plusieurs recherches terrain sur des athlètes de niveau universitaire, il postule qu'on observe des changements significatifs chez les jeunes hommes hétérosexuels, majoritairement blancs, athlètes et non-athlètes confondus (Anderson, 2009, p. 7). C'est dans *Inclusive masculinity : The Changing Nature of Masculinities* (2009) qu'il développe sa proposition centrale :

« [...] inclusive masculinity theory argues that as cultural homophobia significantly declines, a hegemonic form of conservative masculinity will lose its dominance, and softer masculinities will exist without the use of social stigma to police them. Thus, two dominant (but not necessarily dominating) forms of masculinity will co-exist, one orthodox and one inclusive. Orthodox masculinity loses its hegemonic influence because there is a critical mass of men who publicly disavow it. Orthodox valuing men remain homophobic, femophobic emotionally and physically distant from one another. (Anderson, 2009, p. 96)

Sa proposition s'articule en grande partie autour de l'homophobie et de « l'homophobie » qui seraient des agents de surveillance de la masculinité. Selon Anderson, le rejet de l'homosexualité produirait et maintiendrait une forme de masculinité dite « orthodoxe », plus traditionnelle et rigide (Anderson, 2009). À l'inverse, dans des périodes où l'homophobie serait en déclin, on assisterait à une baisse des attitudes « orthodoxes » et à une montée des modèles plus diversifiés, une masculinité « inclusive » donc. Dans ce modèle, les masculinités seraient organisées horizontalement plutôt que hiérarchiquement. Selon l'auteur, les hommes seraient en train d'adopter des attitudes et des comportements caractérisés par l'acceptation de différentes formes de masculinités. Selon Bridges et Pascoe (2014, p.248), cette masculinité inclusive est en fait la théorisation des masculinités hybrides puisqu'elle rend compte de nouveaux comportements dits « progressistes » chez certains hommes.

Les critiques adressées à la théorie d'Anderson que je reprends ici viennent boucler cette section consacrée à dresser un état de la réflexion sur les masculinités. Comme nous l'avons vu plus tôt, les recherches sur les masculinités hybrides, montrent qu'elles se configurent tout en conservant leur position dominante et qu'elles ne parviennent pas réellement à déjouer l'ordre de genre. Au contraire, l'adoption de stratégies de distanciation et de réappropriations de comportements codés comme étant ceux des masculinités subordonnées ont plutôt pour effet de maintenir ces « hommes plus progressistes » au sommet de la hiérarchie de genre (Bridges et Pascoe, 2014). C'est sur cette conclusion que les tenants.e.s du concept de masculinités hybrides divergent de ceux qui défendent la notion de masculinité inclusive.

The majority of the research concerning hybrid masculinities support Anderson's (2009) claim that hybrid masculinities are extensive but frames the meanings and consequences of hybrid masculine practices and identities differently. Rather than illustrating a decline in gender and sexual inequity, scholars suggest that hybrid masculinities work in ways that perpetuate existing systems of power and inequality in historically new ways. (Bridges et Pascoe, 2014, p.248)

C'est donc le postulat de l'horizontalité que véhicule le concept de masculinité « inclusive », qui est remis en question. Les critiques tiennent que les masculinités hybrides telles qu'elles se déploient actuellement n'échappent pas aux dynamiques de pouvoir qu'elles perpétuent par de nouveaux moyens.

Un autre enjeu du débat renvoie au présupposé selon lequel l'homophobie serait en déclin dans toutes les sphères de la société. Plusieurs études démontrent au contraire une augmentation de la violence contre les communautés homosexuelles. Par exemple, en 2022 une étude de l'Institut de la statistique du Québec menée auprès de 21 000 personnes démontre que les jeunes LGBTQ+ sont plus susceptibles d'être victimes d'intimidation que le reste de leurs camarades. (Institut de la statistique du Québec, 2022) Bien que cette statistique puisse paraître anecdotique, elle fait partie d'un ensemble de recherches récentes qui observent une montée des attitudes réfractaires ou violentes envers les communautés LGBTQ2IA+. Et ce, sans même évoquer les différents décrets signés par le président Trump aux États-Unis, au moment de terminer ce mémoire, et qui menacent les droits et libertés de nos communautés.

Enfin, la notion de masculinité inclusive évacue de sa définition les rapports sociaux de sexe y compris dans son analyse de l'homophobie aveugle au rejet du féminin. En reprenant Demetriou, on peut dire que la théorie d'Anderson adresse l'hégémonie interne (entre hommes) mais sans l'hégémonie externe (sur les femmes). Elle fait donc fi du système de genre qui produit, maintient et reconfigure l'hégémonie masculine (Bridges et Pascoe, 2014).

1.2 Du côté de la sociologie de l'homosexualité

Dans cette section je rendrai compte de mon parcours bibliographique du côté de la sociologie de l'homosexualité. Elle consiste plus précisément à offrir un aperçu de la construction de l'homosexualité en tant qu'objet sociologique et tente de répondre à la question suivante : depuis les travaux sur la déviance, jusqu'aux études queers : comment l'homosexualité a-t-elle été étudiée ?

1.2.1 L'homosexualité : de pathologie devient objet sociologique

Il faut attendre les années 50, pour que l'homosexualité soit envisagée comme un objet d'étude sociologique. Jusque-là, le discours scientifique qui prévaut est celui de la psychiatrie, pour lequel l'homosexualité constitue une pathologie qui relève du psychique. Avec le tournant interactionniste de la sociologie, on voit l'homosexualité intégrée aux travaux sur la déviance. Si Goffman (1964) et Becker (1966) y font référence, les recherches qui s'intéressent à la construction d'une sociologie de l'homosexualité attribuent son émergence à John Gagnon et William Simon (1975), deux sociologues formés à Chicago, qui investissent réellement l'étude de la déviance spécifiquement sexuelle. Ainsi, selon Rubin (2011) : « Au cours des années 1960 et au début des années 1970, ils ont produit un corpus de travaux qui a quasiment réinventé la recherche sur la sexualité et en a fait une science sociale. Ils ont aussi contesté de manière virulente l'hégémonie de la psychiatrie et l'indigence de ses questionnements. » (Rubin, 2011)

Ils rompent ainsi avec le modèle très médicalisé et pathologique de l'homosexualité par la psychiatrie pour proposer une lecture sociale des parcours de vie homosexuels. Selon Gagnon lui-même, ce projet comportait une certaine défiance vis-à-vis des théories étiologiques. « Le déplacement de regard, de la déviance morale vers les mécanismes sociaux, de l'intériorité vers les interactions, a aussi la vertu de faire apparaître pour la première fois au grand jour la norme elle-même, qui restait jusqu'ici tacite. Problématisée en tant que telle par la sociologie, elle perd son caractère d'évidence » (Chauvin et Lerch, 2013, p.12). Dans ces premiers travaux, on travaille surtout à dénaturer l'hétérosexualité pour faire passer l'homosexualité du fait extraordinaire au fait social ordinaire. C'est là d'ailleurs l'une des plus grandes avancées idéologiques de l'époque selon Kenneth Plummer (1981).

Pour bien comprendre le contexte d'émergence de ce déplacement de regard qui annonce le développement subséquent des études gaies et lesbiennes, il est primordial de souligner la diffusion des travaux d'Alfred Kinsey. Ses recherches sur les comportements sexuels des Américains sont considérées comme fondatrices en ce qu'elles ont révolutionné la compréhension de la sexualité. Elles seraient à l'origine de la sexologie moderne. On mentionne en particulier la fameuse « échelle de Kinsey » qui conçoit l'attraction et l'orientation sexuelle comme un spectre ou un continuum allant de l'hétérosexualité à l'homosexualité. (Kinsey *et al.*, 1948) « Cette échelle continue remet en cause le caractère binaire des

catégories hétéro/homo que la psychiatrie avait auparavant contribué à solidifier, et participe de la banalisation sociale du fait homosexuel » (Chauvin et Lerch, 2013, p.10).

Le deuxième tournant repéré dans l'histoire de la sociologie de l'homosexualité est celui qui s'opère avec la parution, en 1968, de « The Homosexual Role », de Mary McIntosh, dans *Socials Problems*. Elle propose alors une manière novatrice de penser l'homosexualité qui rompt clairement avec l'idée de condition en définissant l'homosexualité comme un rôle social qui évolue et change selon le contexte historique et culturel. « The term role is, of course, a form of shorthand. It refers not only to a cultural conception or set of ideas but also to a complex of institutional arrangements which depend upon and reinforce these ideas » (McIntosh, 1968). Ainsi, en société, dit-elle, il y a probablement des comportements homosexuels, mais il n'y a pas d'homosexuels en soi. Les rôles homosexuels étant historiquement situés, flexibles et variables selon les contextes, il n'existe pas d'identité homosexuelle qui serait partagée par toutes les personnes homosexuelles à travers les époques. « On ne naît pas homosexuel.le, on le devient : c'est le principal acquis de l'interactionnisme. Pour les recherches qui se nourrissent de cet enseignement, l'homosexualité n'est pas un trait immuable, mais un rôle social qui s'acquiert et se négocie au sein d'une communauté. » (Rubin, 2011, p.14)

1.2.2 Études gaies et lesbiennes : ethnologie et microsociologie

Avec le développement des études gaies et lesbienne, qui se veulent multidisciplinaires, se multiplient les travaux de recherche empiriques, inspirés de l'ethnologie. On investit alors différents lieux et groupes homosexuels pour rendre compte des espaces sociaux comme les bars gais, des pratiques et des « rituels ». Les travaux de Chauncey participent de cette période où on observe et pratique une microsociologie centrée sur les pratiques sexuelles, de séduction et les conduites propres aux milieux homosexuels précis que l'on étudie ou encore dans des espaces qui ne sont pas à proprement dits homosexuels, mais qui sont récupérés par ceux-ci (Chauncey, 1994). L'ouvrage *Gay Bars*, de Jeremy Atherton Lin, qui fait le récit de rencontres dans des toilettes publiques de parcs ou des dessous de viaducs, est exemplaire de ce type de recherches (2021). Les bars gays, sont à l'époque des lieux très importants des communautés :

[...] fournir un endroit où l'interaction sociale peut exister ; sans un tel lieu où se rassembler, le groupe cesserait d'être un groupe [...]. En même temps que d'autres institutions commerciales et politiques dans la société, le bar peut procurer des biens et des services légitimes et illégitimes à sa clientèle. En développant sa « personnalité » et en devenant une institution à part entière, le bar remplit des

fonctions sociales plus spécialisées qui dépassent sa fonction de sociabilité. Un bar particulier, par exemple, peut servir de bureau de prêt, de restaurant, de centre de réception et de transmission de messages, de centrale téléphonique, etc. [...]. Le bar est l'équivalent homosexuel des United Service Organizations ou des clubs de jeunes. (Achilles, 2011, p.2)

Tout un pan de la sociologie de l'homosexualité s'intéresse à ces espaces sociaux et aux cultures homosexuelles qui s'y déploient. Qui sont-ils, quels sont leurs comportements, comment se réunissent-ils, comment négocient-ils leurs identités homosexuelles dans les bars et dans le quotidien hétéronormatif, etc. ? Telles sont les questions qui orientent alors les recherches dans les années 70.

C'est à la fin des années 80 dans la recherche anglophone et au début des années 90 dans le monde francophone que les études gaies et lesbiennes connaissent un essor. Évidemment, le contexte mondial de la crise du VIH/sida et les mouvements de libération homosexuels propulsent les réalités homosexuelles dans les médias partout à travers le monde. Il est important cependant de noter que ce sont les hommes homosexuels qui sont mis de l'avant dans ce contexte. Évidemment parce qu'ils sont touchés directement par l'épidémie, mais les femmes lesbiennes qui n'ont cependant pas échappé à cette crise et au travail de care qu'elle a nécessité dans les communautés, sont invisibilisées.

Cet intérêt quasi exclusif porté sur les hommes homosexuels est caractéristique des travaux de l'époque : « Il faut noter enfin que, tout au long du XXe siècle, les recherches récurrentes et inquiètes sur l'origine de l'homosexualité se sont surtout concentrées sur celle des hommes, illustrant là que leur réel objet était moins l'orientation sexuelle en elle-même que le risque de l'effondrement d'un ordre patriarcal. » (Chauvin et Lerch, 2013, p.6). On étudie donc majoritairement les hommes, mais sans le faire dans une perspective de genre et sans prendre en considération leur socialisation masculine. L'homme homosexuel est le sujet neutre de l'homosexualité.

1.2.3 Les études queer et la performance de genre

C'est ce contexte qui mène à la création des études queer dans les années 90. On réaffirme alors le genre comme un système politique et on diversifie grandement le champ des études sur l'homosexualité. Les études queer remettent en compte le potentiel uniformisant des termes gays et lesbiennes proposant une politique de trouble des identités dans une perspective militante. Il s'agit de se défaire des catégories et de construire un regard intersectionnel sur les réalités des personnes LGBTQI2A+ (de Lauretis, 1991). Cette

fois, les homosexuels ne sont pas simplement étudiés sur l'axe hétéro/homo, mais bien analysés en considérant leurs pratiques de genre. Les études queer qui consistent à brouiller la binarité homme femme ouvrent sur des lectures plus complexes des réalités homosexuelles.

Les études queer et les travaux de Butler en particulier opèrent un changement de paradigme majeur en conceptualisant le genre en termes de performativité et non plus en termes de rapports sociaux. Les travaux de Judith Butler nous invitent alors à concevoir la masculinité comme une performance, une pratique de « genderisation » ou genrisation, de production du genre. À l'instar des féministes matérialistes qui, avant elle, ont démontré le caractère entièrement social de ce que nos sociétés entendent par « sexe », et des catégories d'hommes et de femmes qu'elles ont ainsi dénaturées (Mathieu, Guillaumin, Wittig), Butler rejette l'idée des différences sexuelles pré-discursives ou naturelles. « Butler's analysis not only rejected the view that gender identities, including masculinity, were founded on some essential location in bodily sex, but additionally asserted that notions of bodily sex difference were themselves effects of socially organized gender. » (Beasley, 2005, page 191).

Elle ajoute que de nombreuses autres variables viennent définir l'identité d'une personne, comme la « race », l'ethnicité, l'orientation sexuelle, la classe ou la condition sociale (Butler *et al.*, 2005 cité dans Baril, 2008). C'est ici que l'on peut voir l'influence du projet queer dans la conceptualisation de Connell, qui, comme nous l'avons vu, propose d'appréhender les masculinités comme des processus et des pratiques de genre en contexte (Connell, 1995). Par ailleurs, « [...] il n'existe aucune identité «prégenrée» ou «postgenrée» », selon Butler « le cadre d'intelligibilité dominant hétérosexiste implique un processus continu et performatif de «gendérisation». [...] » (Butler *et al.*, 2005 cité dans Baril, 2008, p. 73)

Jack Halberstam démontre bien comment un regard queer sur les masculinités peut venir enrichir l'analyse de la performance de la masculinité. Dans son ouvrage *Female Masculinity* (1998), il postule que les femmes aussi peuvent performer des formes de masculinités qui viendraient complexifier les rapports internes à la catégorie de sexe : femmes. Selon l'auteur, la masculinité chez les femmes a souvent été invisibilisée et peu théorisée. Cette conception d'une autre forme de masculinité féminine montre bien comment le genre se voit appréhendé à partir de concept de performativité. L'analyse rejoint alors la notion de « pratique de genre ». Cette masculinité alternative performée par des femmes existerait alors

en dehors du cadre de la masculinité hégémonique et serait une démonstration qu'il existe des manières de performer le genre en dehors de la structure de pouvoir dominante selon Haberstam (1998).

En dépit de la richesse des recherches sur l'homosexualité, richesse liée au développement des études gays et lesbiennes comme à celui des études queer, les travaux qui croisent la sociologie des masculinités et la sociologie de l'homosexualité ou des performativités queers restent peu nombreux. Du côté des recherches sur les masculinités, la figure de l'homosexuel est souvent associée aux masculinités subalternes, toujours dominée par celle de l'homme hétérosexuel. Pourtant, la catégorie des hommes homosexuels est, elle aussi, traversée par des dynamiques de pouvoir et, dans ce travail, je m'intéresserai justement aux différents jeux de domination qui s'y exercent. La section qui suit présente quelques recherches existantes sur les homomascualités que j'ai pu compiler au fil de ma recherche bibliographique.

1.3 Les recherches sur les homomascualités

En 2000, en observant la violence domestique chez les couples homosexuels, Cruz écrivait : « Some gay men “do” gender just as many homosexual men do, namely, by using force, by exhibiting the need for domination, and by the perpetuation of homophobic attitudes (Cruz, 2000 cité dans Nardi, 2000). » Par ailleurs de nombreux travaux montrent que l'homomascualité est constamment négociée :

[...] l'identité homosexuelle est en constante évolution, en fonction des interactions quotidiennes que les individus tissent avec leur entourage. Elle change selon le contexte immédiat d'interaction, mais également en fonction des moments de la vie. C'est ce que (Dubar, 2000) désigne comme le processus identitaire biographique. Les attitudes de l'homosexuel, ses gestes, ses manières d'affronter l'homosexualité, ses manières de la vivre et de l'assumer face à l'environnement changent selon le contexte dans lequel elles sont insérées. (Mellini, 2009, p.8)

Cette section fait état de recherches ayant précisément étudié la diversité des homomascualités et des rapports de pouvoir qui se rejouent au sein de la communauté gay. Je reprends d'abord ici les recherches qui lient les hiérarchies internes aux homomascualités au genre puis ceux qui ouvrent sur une perspective intersectionnelle.

1.3.1 Homomasculinités et rapports de genre

Par leur non-conformité à l'hétéronormativité, les hommes homosexuels, comme ceux qui s'identifient en tant que queers, occupent une position particulière dans les rapports sociaux de sexe. Ils sont du groupe majoritaire que constituent les hommes, mais leur homosexualité les disqualifie au sein de ce groupe comme le montrent notamment les travaux de Connell. La masculinité hégémonique implique l'hétérosexualité. En témoignent les termes discriminatoires qui ciblent l'homosexualité :

The fag is an « abject » (Butler, 1993) position, a position outside masculinity that actually constitutes masculinity. Thus masculinity, in part, becomes the daily interactional work of repudiating the threatening specter of the fag. The fag extends beyond a static identity attached to a gay boy. Few boys are permanently identified as fags; most move in and out of fag positions. Looking at fag as a discourse in addition to a static identity reveals that the term can be invested with different meanings in different social spaces. Fag may be used as a weapon with which to temporarily assert one's masculinity by denying it to others. Thus the fag becomes a symbol around which contests of masculinity take place. (Pascoe, 2012, p.81)

Pascoe étudie le sens des notions de « fag », de « tapette » ou de « fif » et montre qu'elles constituent autant d'outils du patriarcat et du système de genre en construisant une figure repoussoir qui vient réaffirmer la masculinité hégémonique et lui permet de se maintenir. Or, il s'agit là d'un exemple paradigmatique du rejet de tout ce qui est associé au féminin dans la construction d'homomasculinités différenciées et hiérarchisées. Et la banalité du renvoi à la figure du « fif » participe à structurer les rapports que les hommes homosexuels et/ou queers entretiennent à la masculinité hégémonique.

Les injures et les figures repoussoirs qui ciblent l'homosexualité sont nombreuses et varient dans les formes, mais elles servent toujours à diminuer, voire à compromettre la masculinité de l'interlocuteur. Selon Pascoe, l'insulte « fag » cible moins la sexualité présumée que l'appartenance de sexe : « The fag epithet, when hurled at other boys, may or may not have explicit sexual meanings, but it always has gendered meanings. When a boy calls another boy a fag, it means he's not a man, but not necessarily that he is a homosexual » (Pascoe, 2012, p. 82). On pourrait ainsi dire que si être « fif » ce n'est pas toujours être homosexuel, être homosexuel c'est toujours être « fif », soupçonné d'un défaut de masculinité en vertu la masculinité hégémonique.

1.3.2 Les rapports de classe et les homomasculinités

Divers travaux se sont intéressés aux homomasculinités ouvrières (Connell, 1995; Barrett, 2000; Nardi, 1999). Alors qu'on pourrait penser que la négociation de l'homosexualité dans des espaces ouvriers soit nécessairement difficile, la réalité est plus nuancée. Connell, en analysant de nombreuses trajectoires biographiques rassemblées dans les années 80 en Australie, montre que sur les lieux du travail ouvrier, on peut observer des attentes et des injonctions précises en termes de capacités physiques et de pouvoir sexuel sur les femmes par exemple. L'homosexualité est alors représentée comme un échec à la masculinité ouvrière (Connell, 1995). Cela dit, Barrett, qui a mené des entretiens avec des hommes homosexuels travaillant dans des milieux ouvriers urbains, constate que dans leurs interactions avec les homosexuels qui n'appartiennent pas à la classe ouvrière et qui ne s'identifient pas à cette catégorie, les ouvriers homosexuels pourraient bénéficier d'une masculinité valorisée (Barrett, 2000, p. 2). Les représentations sociales de l'ouvrier, les qualités corporelles comme les attitudes qui lui sont associées, peuvent garantir aux homosexuels ouvriers une position enviable dans la hiérarchie des masculinités dans certains contextes. Ces derniers se voient distingués du stéréotype de l'homosexuel coiffeur, artiste ou engagé dans une activité généralement associée aux femmes. Évidemment, leur homosexualité les disqualifie vis-à-vis de la masculinité hégémonique mais leur « identité ouvrière » leur donnerait tout de même un certain pouvoir au sein des homomasculinités.

Levine et Kimmel (1998) ont ainsi montré que la figure du travailleur en construction était hautement érotisée dans les communautés homosexuelles new-yorkaises des années 70. Mais ce statut est cependant toujours tributaire des contextes :

Thus negotiating a working class masculinity (e.g. emotional detachment) work against maintaining supportive social and emotional relations, could have positive and negative consequences for the working-class gay male. Although he may find his enactment of working-class masculinity a characteristic that is attractive to other gay males, class differences between himself and the more visible gay community might result in problems integrating with the more visible community. Second, to the extent he holds the cultural norms of working-class masculinity, he is likely to have trouble accepting his own homosexuality. (Barrett, 2000, p. 2)

Outre le mépris de classe, les hommes homosexuels ouvriers peuvent rencontrer de la difficulté à intégrer les espaces associés aux communautés homosexuelles, plus souvent fréquentés par des membres de classes moyennes ou supérieures. Ces derniers bénéficient de privilèges de classe, ils ont accès à

différentes ressources (capital social, économique et culturel) dont ils peuvent user pour masquer, négocier ou adapter leur masculinité.

Dans *Des « gays » très « hétéros » ou comment développer une identité masculine homosexuelle quand on vit à la campagne* (2012), Alexis Annes rend compte des résultats de sa recherche qui propose une réflexion sur les coûts de la masculinité pour les hommes ayant grandi dans les campagnes du Sud-Ouest de la France et du Midwest américain. L'objectif de la recherche était de documenter en quoi grandir à la campagne tout en développant son identité homosexuelle pouvait être difficile pour ces hommes (Annes, 2012). Il a mené des entretiens avec 30 hommes s'identifiant comme homosexuels et ayant grandi à la campagne. À l'analyse de ses entretiens, il constate que ces hommes tentent de reproduire une masculinité « hégémonique » au sens de Connell.

Qu'ils le revendiquent ou non, ils s'efforçaient au quotidien de correspondre à un modèle de masculinité correspondant à l'image de l'homme idéal de nos sociétés occidentales telle que l'a décrite Connell et avant [elle] Goffman : non seulement blanc, de classe moyenne, sain de corps, mais surtout viril. (Annes, 2012, p.232)

Selon Annes, cette tendance renvoie directement à la hiérarchisation des statuts de genre « fem » et « masc » : « L'analogie entre être homosexuel et être efféminé présente dans leur entourage et dans les représentations culturelles ne leur facilite pas la tâche [aux hommes s'identifiant comme homosexuels]. En effet, cette figure semble s'imposer à eux, leur assignant une place infériorisée dans l'ordre social et sexuel et les poussant à s'éloigner de cette image » (Annes, 2012, p.239). L'auteur décèle ainsi une tendance à vouloir se distinguer de l'image et des pratiques dites efféminées, tendance qui se perpétue dans les espaces d'entre soi homosexuels et qui participe des dynamiques de pouvoir autour du genre et des masculinités. Son analyse fait ainsi écho à cette démonstration :

L'idée d'analyser les processus de production-reproduction de la catégorie masculine en tant que catégorie prise dans le rapport social de sexe à partir d'un lieu non mixte comme l'est encore l'armée [ou les entre soi homosexuels] s'appuie sur l'hypothèse de la transversalité des rapports sociaux de sexe : un tel objet de recherche est destiné à montrer comment ces rapports fonctionnent dans tous les champs du social, y compris où les catégories de sexe ne sont pas en présence l'une de l'autre. (Welzer-Lang, 1992)

Ces processus de production-reproduction de la catégorie masculine dans les entre soi homosexuels ne sont pas nouveaux. Je mentionnais plus tôt les catégories que Chauncey a mis en lumière en étudiant les

bars New-Yorkais à la fin des années 1800 (Chauncey, 1994). Selon Harris, la division entre homosexuels efféminés et plus masculins aurait été exacerbée par « la libération homosexuelle » :

Along with the transformation in gay masculinity from the failed male, or sissy, into the hypermasculine clone came a strong division between the feminized and masculinized. Harris (1997) argues that gay liberation created a whole new set of problems in gay men's self-images, resulting in a divide between the effeminate and the masculine [...] (Harris, 1999 ; Nardi, 1999).

Selon Harris et Nardi (1999), la libération homosexuelle du début des années 70 aurait eu comme effet de normaliser un type d'homosexuel plus masculin comme étant acceptable socialement, créant un écart encore plus prononcé entre les hommes « masculins » et les hommes « féminins ». Les hommes homosexuels qui se conformaient davantage à la masculinité hégémonique et qui témoignaient de leur appartenance à la classe des hommes parvenaient à s'intégrer dans les espaces hétérosociaux. Tandis que ceux qui échouaient au jeu de la masculinité hégémonique s'y voyaient altérisés, catégorisés comme autres. Les mouvements de libération gays auraient donc échoué à libérer l'entièreté des homosexuels, réitérant ainsi les divisions internes à la communauté.

1.3.3 Les rapports sociaux de race et les homomasculinités

Les analyses issues du *black feminism*, celle de P. Hill Collins (2015 ; 2021) en particulier, ont bien montré en quoi la sexualité constituait un site d'intersectionnalité et de configuration des rapports sociaux de race notamment. Depuis ses travaux pionniers qui ont mis en évidence différents stéréotypes éminemment racistes et sexistes qui ont en commun d'attribuer aux hommes et aux femmes racisées un rapport toujours supposé déviant à la sexualité, de nombreuses recherches ont pris pour objet les homomasculinités racisées. Comme pour la section précédente, je ne peux rendre compte ici de la richesse des travaux qui étudient les homomasculinités et leurs hiérarchisations à l'aune des rapports sociaux de race et de colonialité ou encore dans une perspective intersectionnelle. Je reprendrai cependant quelques exemples tirés de mon parcours bibliographique dans ce champ qui me semblent particulièrement utiles pour ma propre recherche.

Rappelons d'abord que chez Connell, si les masculinités racisées peuvent se voir valorisées dans certains scripts sexuels, elles demeurent associées à la masculinité marginalisée ailleurs (Connell, 1995). Il s'agit donc d'examiner les modalités selon lesquelles la racisation interagit avec les formes de masculinités

hégémoniques en présence, dans chaque contexte. Cette racisation peut s'accompagner de formes de valorisation dans certains scénarios sexuels tout en garantissant le maintien de la masculinité hégémonique (non racisée) en dehors de ces scénarios. Au sujet des hommes noirs qui, du fait même du racisme, se voient souvent réduits à leurs corps et auxquels on attribue des traits particuliers de virilité, de force et d'agressivité, Connell note qu'ils peuvent s'en trouver valorisés dans certains contextes sociaux comme dans le monde du sport professionnel par exemple (Connell *et al.*, 2014). Mais comme l'avait montré Guillaumin (1972), même si le discours raciste peut prendre des formes laudatives, il n'en est pas moins raciste.

Cette dynamique complexe se retrouve dans le travail auto-ethnographique de JahJah (2022 ; 2024). Prenant pour terrain des espaces numériques incluant des applications de rencontres gays en France, il donne à voir le racisme tel qu'il se manifeste dans les interactions auxquels il prend part en tant qu'homme arabe. Il explique :

Les personnes arabes et blanches se livrent à des pratiques, qui empruntent leur vocabulaire à la dévotion religieuse, articulée aux ressources documentaires de Twitter. Si on la retrouve dans toute la pratique de l'humiliation financière (le « findom »), elle est adaptée aux spécificités raciales. Nous sommes moins en présence d'un culte que d'un « jeu », qui passe par ce système votif, parce qu'il offre des prises à l'érotisation, à la fois raciale, genrée, sociale et animale. Ce jeu est d'abord marqué par déférence raciale et genrée, qui peut aller jusqu'à la divinisation. Ainsi, le « mâle arabe », le « puissant muslim », le « maître arabe », les « dieux algériens », les « êtres supérieurs » (sic) côtoient les « larbins blancs », l'« esclave céfran », la « pute blanche », les « PD de céfran », les « chiennes de céfran » qui se désignent ou s'auto-désignent comme tels. La déférence est reliée à la masculinité hégémonique (Connell, 1995), c'est-à-dire à la reconnaissance d'un seul type possible de masculinité (virile, hétérosexuelle, machiste), qui vient s'opposer à la même intrication inversée (féminisation masculine blanche). (Jahjah, 2024, p.54)

Il conclue alors que ces espaces numériques d'homosociabilité constituent des « répertoires dramaturgiques » dans lesquels ces hommes conçoivent des jeux dans où les rapports de pouvoir sont invisibilisés (2024).

Dans ses travaux qui portent sur les médias gays américains, Han (2008) s'intéresse aux homomasculinités asiatiques, longtemps marginalisées ou plus précisément effacées. Il déploie les stéréotypes qui leurs sont attachés par une analyse de discours qui révèle leur réduction à l'état d'objets à consommer par et pour les homosexuels blancs :

While advertisements in gay periodicals seem to advertise to gay white men, they advertise gay Asian men as a commodity for consumption. Perhaps nowhere is this more evident than between the pages of Oriental Guys Magazine. Originally published in Sydney, the recently defunct Oriental Guys Magazine was a nine-year advertisement of gay Asian men for white men. As Hagland (1998) notes, the Asian men who grace the pages of Oriental Guys Magazine and other such 'rice queen magazines', named in reference to 'rice queens', gay white men who prefer Asian sex partners, are meant for white male consumption and sexual narratives regarding the men who are pictured are almost always written by white men. (Han, 2008, p.846)

Han met ainsi en évidence une forme de fétichisation des homomasculinités asiatiques et l'invention de la catégorie des « *rice queens* » pour désigner des homosexuels blancs qui sont alors définis par leur attirance présumée envers les hommes asiatiques. Dans ces discours, relève Han « Asian characters are never the narrators, rather they are the narrated. As Lee (1999) notes, in these stories, the subject is the assumed white male while Asian men are simply the objects present for sexual gratification » (Han, 2008, p.846).

Toujours sur cette représentation des masculinités asiatiques, Kyler-Yano et Mankowski (2020) avancent d'abord que les travaux de recherche sont rares et souvent insuffisants :

[...] most studies examining Asian American men's masculinity ideology use structured quantitative measures that have been developed and standardized with samples of predominantly European American men. It is likely that Asian American men may conceptualize and experience masculinity in culturally specific ways that are different than European American men. As such, culturally specific aspects of Asian American men's gender role norms may be underdetected by existing measures of masculinity ideology. (Kyler-Yano et Mankowski, 2020, p.643)

Leur enquête menée auprès des jeunes hommes asiatiques fréquentant des collèges américains démontre que si certaines caractéristiques physiques raciales viennent bloquer leur potentielle ascension dans la hiérarchie masculine, les hommes asiatiques auraient tendance à performer leur masculinité en faisant valoir des traits de comportement ou d'attitude qui leur seraient propres (être responsable ou discipliné par exemple) (Kyler-Yano et Mankowski, 2020). Il s'agirait là d'une manière d'opposer au discours raciste qui leur attribue des traits physiques « féminins », une réaffirmation de leur masculinité par des caractéristiques qui ne sont justement pas physiques.

Ces quelques exemples, bien que sommaires, illustrent la richesse des travaux qui montrent comment les homomasculinités et leurs hiérarchisations sont fabriquées à même l'imbrication de différents systèmes

d'oppression et ils ont contribué à alimenter la construction de ma problématique et ma démarche de recherche comme je le montre dans le prochain chapitre.

CHAPITRE 2

PROBLÉMATIQUE ET DÉMARCHE DE RECHERCHE

Ce chapitre rassemble les outils qui forment la structure de cette recherche. Je présenterai d'abord la problématique et les constats qui ont permis d'envisager ce mémoire, ensuite le cadre théorique, les questions de recherche, la méthodologie ainsi que la manière dont les résultats seront analysés et présentés.

2.1 Problématique et question générale de recherche

2.1.1 Constats de départ

Dans son travail pionnier, centré sur l'histoire de la communauté gay new-yorkaise de 1890 à 1940, Chauncey montre en quoi les catégories de sexe (« men » « women », « same sex », « heterosexual ») sont constitutives de « statuts de genre » hiérarchiques (« effeminate men », « queer : interested in same-sex but not because of their similarity to women », « trade »). Lesquels statuts sont alors opératoires au sein de la communauté gay où ils fonctionnent comme principes de classement, de différenciation et d'identification. (Chauncey, 1994; Nardi, 1999).

Prior to World War II, gender status contributed to the terms used to distinguish various types of homosexual men: "fairies" (or "queen", "faggot", "nance", "pansy") were effeminate men, "queers" were those interested in same-sex but not because of their similarity to women (in fact, many rejected effeminate men), and "trade" were heterosexual men who accepted sexual relationships with fairies or queers. (Chauncey, 1994)

Ce travail met ainsi en lumière des divisions entre les masculinités homosexuelles qui sont basées sur les catégories de genre du féminin et du masculin. Un classement s'opère donc entre hommes homosexuels. Ceux qui se voient associés à des attributs prétendument féminins se voient aussi catégorisés, altérisés au sein même du groupe des homosexuels. Chauncey montre, par exemple, comment le terme « fairies » a pu servir à désigner et à configurer un groupe d'hommes homosexuels particularisé comme étant porteur de caractéristiques féminines.

Tous ces exemples montrent en quoi la catégorisation de sexe (hommes/femmes) précède et structure les pratiques de classement des hommes homosexuels entre eux. Ce fait n'est pas nouveau, Chauncey l'observait au début des années 1900 à New-York. Cependant, le contexte de ce mémoire est bien différent de celui du travail de Chauncey, non seulement sur le plan géographique mais aussi sur le plan historique. L'Amérique du Nord a notamment connu les mouvements de libération des femmes et les luttes homosexuelles des années 1960 et 1970.

L'effritement des pratiques religieuses, au milieu des années 1960, a affaibli l'ordre patriarcal et ouvert la voie à de nouvelles expériences amoureuses, sexuelles, spirituelles, politiques et sociales. Mais loin de susciter le chaos, cette « Seconde Modernité », pour reprendre les termes de Jeffrey et Roberge (2019), qui a donné naissance aux pratiques de contre-culture, a contribué à renouveler les normes sociales du genre héritées du patriarcat (Jeffrey et Roberge, 2019).

Des politiques publiques antidiscriminatoires ont été mises en place : l'amendement interdisant toutes formes de discriminations sur la base de l'orientation sexuelle à la Charte des droits et liberté du Québec, en 1977 ; l'inclusion des couples de même sexe dans les unions de fait par décision de la Cour suprême du Canada, en 1999, pour ne nommer que celles-là. Les lieux de rencontres se sont multipliés avec les nouveaux moyens de communications : plateformes numériques, des lignes téléphoniques ou des applications sur les téléphones intelligents. « Sortir du placard » se fait bien différemment aujourd'hui.

Par ailleurs, depuis les années 1990, le mouvement de libération homosexuel s'est vu recomposé avec le développement de formations queers qui se sont situées en rupture vis-à-vis d'un militantisme gay, centré sur la revendication de droits, jugé trop sage et dépolitisée. Si plusieurs militants gays intègrent ce nouveau mouvement politique et s'identifient en tant que *queers*, d'autres continuent de se dire homosexuels. Par opposition, la revendication queer propose de se défaire du genre (Butler *et al.*, 2005), particulièrement dans les milieux homosexuels plus militants. Dans un entretien, Judith Butler définissait pourtant le projet queer comme une perspective critique et non pas comme une identité :

Je pense que cela fait sens, qu'il y ait une forme d'activisme queer sans que cet activisme repose sur une identité queer; en tout cas, à mes yeux, il ne devrait pas en être autrement. Le terme queer, à l'origine, permettait d'avoir une perspective critique sur certaines versions étroites des politiques

d'identités. Donc, si une nouvelle identité queer devait naître, qui serve de base à une mobilisation politique, alors le terme queer aurait perdu son potentiel critique. (Girard et Neveux, 2009, p.166)

Cette politique queer coexiste avec d'autres. Et il existe bien des manières de se dire gay ou homosexuel ou de signaler son appartenance à un groupe sexuel minorisé aujourd'hui. Ce qui était considéré comme « le mouvement de libération homosexuel » est aujourd'hui éclaté. On parle maintenant de la diversité de genre et des sexualités, des identités et des droits LGBTQ2IA+.

Pourtant, la catégorisation des hommes homosexuels en féminins et en masculins semble encore observable, à l'œuvre, et elle prend toujours le même sens hiérarchique : le féminin semble encore constituer un trait repoussoir, une catégorie inférieure. Il demeurerait porteur d'un sens péjoratif. Force est ainsi de constater avec Jeffrey et Roberge (2019) que les mises en scène du genre masculin évoluent au ralenti depuis les années 1960. « [...] Les masculinistes tiennent à pratiquer des rites qui entretiennent une vision binaire et hiérarchique du genre. Seraient masculines, en fait, les caractéristiques qui ne sont pas féminines » (Jeffrey et Roberge, 2019, p. 201). L'un ne peut exister que lorsqu'il est en opposition à l'autre.

Malgré des avancées importantes pour les droits LGBTQ2IA+, on semble assister à un certain recul sur l'acceptation sociale de ces réalités dans les dernières années. Selon Statistique Canada, le nombre de crimes haineux envers les homosexuels et personnes LGBTQ2IA+ a quadruplé entre 2018 et 2022. Et les droits de ces communautés sont encore discutés. Prenons par exemple les mouvements de défense des droits des personnes transsexuelles qui sont dans les médias et les discussions publiques. Au Québec, le débat sur les toilettes mixtes dans les écoles a occupé l'espace médiatique pendant plusieurs semaines. Le sujet était apparu après qu'une école secondaire de Rouyn-Noranda en Abitibi-Témiscamingue ait annoncé la volonté de convertir un bloc sanitaire ayant différentes installations pour les filles et pour les garçons en un seul bloc sanitaire mixte. Rapidement une pétition a été lancée par des opposant.e.s qui voyaient cette décision une manière d'accommoder voire de favoriser les élèves trans et non binaires (Labbé, 2024 ; Pilon-Larose, 2024). Une directive ministérielle du gouvernement de la Coalition Avenir Québec interdisant la présence de toilettes mixtes dans les écoles en a résulté. La mise en cause des droits des personnes trans suscitent nombres de chroniques et de commentaires, exemple parmi tant d'autres

de la centralité des questions de genre (féminité, de masculinité et de diversité sexuelle et de genre) dans le débat politique actuel.

La masculinité elle-même qu'elle soit dite « saine » ou « toxique » fait couler beaucoup d'encre. La découverte de l'influenceur masculiniste et misogyne Andrew Tate a permis de lever le voile sur l'apologie de masculinités rigides et très ciblées. Plusieurs papiers se sont intéressés aux standards et stéréotypes de masculinité que percevaient les jeunes garçons québécois. En mai 2024, le journal LaPresse a publié un dossier complet appelé « Devenir un homme ». Alors que les discussions étaient auparavant plus souvent dirigées vers les stéréotypes féminins, on semble de plus en plus questionner la masculinité publiquement. Il faut dire que la masculinité est dite en crise depuis déjà plusieurs années (Dupuis-Déri, 2018). On prétend qu'elle est menacée par les féministes. On tente alors de défendre une masculinité hégémonique rigidifiée. « La revalorisation de la masculinité conventionnelle se réalise également à travers les publicités de voitures et de banques, la mode vestimentaire paramilitaire, l'expansion du volume musculaire des héros dans les films et les dessins animés depuis les années 1950-1960. » (Dupuis-Déri, 2018). Et face à cette montée en puissance du masculinisme, le mouvement féministe se recompose lui aussi avec et depuis « Me Too ».

Althought these changes by men are not all feminists, the growing concern with the “problem of masculinity” takes place within a social context that has been partially transformed by feminism. Like it or not, men today must deal, on some level, with gender as a problematic construct, rather than as a natural, taken-for-granted reality. » (Kimmel, 2011, p.7).

C'est dans ce contexte qu'il faut situer le questionnement qui est au centre de cette recherche et qui porte sur les liens qui unissent les rapports sociaux de sexe et les statuts de genre.

2.2 Cadre théorique

De cette revue de littérature, je retiens plusieurs éléments importants à mobiliser dans mon propre travail de recherche qui se situe, rappelons-le, à l'intersection des études féministes, de l'étude des masculinités et de la sociologie sur l'homosexualité. Ici, je reviens sur les principaux concepts qui me serviront de repères sur le plan théorique et qui m'ont servi de repères pour construire ma question de recherche (2.3).

2.2.1 La théorisation de la catégorie sociale de sexe « les hommes » en termes de rapports sociaux

Je m'appuie d'abord sur la problématisation sociologique des catégories de sexe qui implique de concevoir les hommes en tant que catégorie sociale produite dans et par les rapports sociaux de sexe (Mathieu 1971). C'est d'ailleurs ce à quoi nous invite Connell pour qui les masculinités se construisent et se reconstruisent constamment entre elles, mais aussi par rapport à la catégorie de sexe des femmes (Connell *et al.*, 2014). À la suite de Mathieu, je considère ici que les catégories de sexe d'hommes et de femmes doivent être comprises comme des constructions sociales au même titre que les classes sociales ou que les catégories de race. « [Les catégories de sexe] constituent, nous l'avons dit, une des variables fondamentales en science humaines » (Mathieu, 1991). Comme le font les études sur les masculinités, il s'agit donc d'appréhender les hommes en tant que membres d'une catégorie sociale de sexe spécifique et non plus en tant que représentants de la généralité humaine pour rendre ainsi possible une lecture plus complète des rapports entre les « classes de sexe » (Mathieu, 1991).

De plus, les travaux d'Anne-Marie Devreux (1997) sur la transversalité des rapports sociaux de sexe dans des milieux non-mixtes masculins participent grandement à l'élaboration du cadre théorique de cette recherche. Le terrain de ce mémoire étant seulement constitué d'hommes homosexuels et/ou queers, il est à prévoir que le rejet du féminin, permettant l'affirmation de la masculinité, se poursuivra et prendra des formes différentes. Qu'en l'absence de femmes, les hommes reconfigurent du féminin symbolique pour reconstituer le système de genre. Ce point de départ permet d'envisager les rapports au sein des homomaskulinités avec une approche féministe matérialiste et de questionner quelle forme prendront les rapports de pouvoir entre les hommes enquêtés. C'est d'ailleurs ce qui sera majoritairement exploré au chapitre quatre de ce travail.

2.2.2 Le régime de l'orientation sexuelle

Dans « hétéro / homo », Sébastien Chauvin et Arnaud Lerch définissent le « régime de l'orientation sexuelle » comme suit :

Le régime de l'orientation sexuelle distingue les êtres humains selon un critère central : la relation entre un sujet désirant et un objet désiré, tous deux exclusivement considérés en fonction de leur appartenance de sexe. Désormais hégémonique, ce mode d'identification est pourtant récent. Il reste traversé de tensions qui découlent notamment du fait que le genre structure encore largement en pratique la sexualité, qu'il s'agisse des frontières entre orientations sexuelles ou des asymétries

internes à chacune, en lien avec la perpétuation d'un ordre patriarcal inégalitaire. (Chauvin et Lerch, 2016)

Cette conceptualisation me sera utile au moment d'analyser les discours des hommes rencontrés. Non seulement pour examiner leur manière de s'identifier en termes d'orientation sexuelle et le sens qu'il donne à cette « orientation », mais aussi pour chercher à voir en quoi ce régime de pensée structure ou non leurs pratiques, leur mode de classement dans les catégories de sexe et de sexualité puisque ces systèmes se configurent entre eux (Connell, 2014). On a vu que les catégories de sexe (hommes, femmes, de même sexe) et de sexualité (hétérosexualité) servent à distinguer et différencier différents types de masculinités homosexuelles, que ces différents types de masculinités sont donc construits et distingués sur la base de la division socio-sexuée. Quelles sont les implications de cette dynamique sur les pratiques et perceptions ?

2.2.3 La maison des hommes

Il a été vu que le masculin et les rapports entre hommes s'organisent selon un modèle hiérarchique reconduisant la structure des rapports entre hommes et femmes. Rappelant la transversalité des rapports sociaux de sexe, ceux-ci ne sont pas cantonnés aux espaces dits mixtes. Les hommes ne parvenant pas à être ou à rester dominants sont considérés comme des femmes par les autres hommes. Le jeu de la domination ne s'arrête donc pas aux relations hommes et femmes, il informe les relations entre hommes, d'autant qu'il est appris et consolidé dans la « maison des hommes » (Godelier, 1982).

Ce concept de maison des hommes participe aussi du cadrage théorique de cette recherche. Il sera intéressant de mobiliser cette notion pour à la fois analyser la socialisation masculine des participants, mais aussi pour chercher à voir comment le jeu de la masculinité s'actualise dans leur intimité actuelle. De plus, le concept de base stipule que cette socialisation se produit dans des espaces fermés entre hommes, mais je serai curieux d'observer dans les données recueillies, si les interactions de la maison des hommes se poursuivent dans des espaces mixtes. Je fais l'hypothèse que les dynamiques observées dans la maison des hommes peuvent se reproduire dans n'importe quel contexte, tant qu'il y a un deuxième homme pour surveiller ou rappeler le premier à l'ordre.

2.2.4 Les concepts de masculinité hégémonique /subalterne

Des études sur les masculinités, je retiens les travaux de Raewyn Connell sur la définition de la masculinité hégémonique qu'elle définit comme suit :

À tout moment, il y a une forme de masculinité qui est culturellement glorifiée au détriment d'autres formes. La masculinité hégémonique peut être définie comme la configuration de la pratique de genre qui incarne la réponse acceptée à un moment donné au problème de la légitimité du patriarcat. En d'autres termes, la masculinité hégémonique est ce qui garantit (ou est ce qui est censé garantir) la position dominante des hommes et de la subordination des femmes. (Connell *et al.*, 2014, p.74)

Cette manière de conceptualiser les masculinités permet de bien comprendre les dynamiques de pouvoir en place dans ces « configurations de genre » (Connell *et al.*, 2014). La masculinité hégémonique est cependant à distinguer de ce que Connell définit en termes de « masculinité de complicité ». Considérant qu'il est presque impossible pour un homme de répondre constamment, quel que soit le contexte, aux exigences de la masculinité hégémonique, les hommes incarnent souvent cette masculinité de complicité. Même s'ils ne sauraient se maintenir dans l'hégémonie, ils la supportent et bénéficient de ses privilèges. On peut penser par exemple à un fan de football qui hurle devant sa télévision. Il n'est pas dans la boue à prouver sa masculinité, mais il supporte l'hégémonie par son adhésion aux codes et aux traditions du sport. La masculinité marginalisée représente la marge du groupe masculin dominant. On inclut ici, pas exclusivement, les hommes racisés, à faible revenus, qui ne répondent pas aux standards sociaux de beauté, etc. « La marginalisation s'opère toujours par rapport à l'autorité de la masculinité hégémonique du groupe dominant. » Comme mentionné plus haut, ces configurations de pratiques évoluent et changent selon l'espace social investi. Ainsi, le « groupe dominant » prend plusieurs formes changeant du même coup le profil de la masculinité marginalisée.

La dernière forme de masculinité, et la plus pertinente dans le cadre de cette recherche est la masculinité subordonnée. Elle est produite par la domination de certains groupes d'hommes sur d'autres. « Le cas le plus important, dans la société euroaméricaine, est la domination des hommes hétérosexuels et la subordination des hommes homosexuels. » (Connell *et al.*, 2014) En affirmant leur identité homosexuelle, les hommes gays seraient automatiquement privés de la masculinité hégémonique et relayés à la masculinité subordonnée. (Connell, 1995 ; Le Talec, 2016 ; Wedgwood, 2009).

Cette subversion est un élément structurant de l'homosexualité dans une société patriarcale au sein de laquelle la masculinité hégémonique est définie comme exclusivement hétérosexuelle, et influe sur l'éducation des petits garçons. On ne peut devenir homosexuel sans faire exploser, d'une manière ou d'une autre, cette hégémonie. (Connell *et al.*, 2014, p.156)

Cela n'implique pas que les masculinités subalternes, notamment homosexuelles, soient figées. Rappelons-le, la configuration des pratiques de genre est dynamique, même lorsque la masculinité hégémonique est inaccessible. Connell propose ainsi le concepts d'homomasculinités pour rendre compte des différentes configurations du genre que peuvent naviguer les hommes homosexuels. Dans le cadre de ma recherche, ces travaux sur l'hégémonie permettent d'appréhender les dynamiques vécues par les participants dans un schéma de dynamiques de pouvoir entre les hommes. En effet Connell, en plus de la masculinité hégémonique, propose d'autres formes de masculinités qui interagissent et se configurent pour maintenir le patriarcat. Plusieurs parallèles seront pertinents à faire entre ces travaux et les configurations sociales des hommes « efféminés » et « masculins » que j'ai observé.

2.3 Objectif, hypothèse et questions de recherche

En toile de fond, ce projet veut contribuer à l'analyse du rapport qui unit la « masculinité hégémonique », les masculinités hybrides, les homomasculinités et les rapports sociaux de sexe. Sur le plan empirique, il s'intéresse précisément à ces hommes qui de facto, - dans la mesure où ils contreviennent à l'injonction à l'hétérosexualité - échouent à respecter les règles de la maison des hommes ou résistent à ces règles. Ceux qui n'incarnent pas la masculinité hégémonique, mais qui la vivent y compris à même la communauté homosexuelle et/ou queer.

Ce sont précisément les rapports qu'ils entretiennent à cette « masculinité hégémonique » et à la maison des hommes que je voudrais éclairer. Et je postule qu'il existe des homomasculinités, soit des hiérarchies entre masculinités non hétérosexuelles voire une homomasculinité hégémonique et des homomasculinités subalternes. Je présume donc que, dans la communauté homosexuelle, il existe des maisons des hommes où s'actualise la domination masculine. Cette hypothèse prend racine dans l'analyse des « masculinités hybrides » développée par Bridges et Pascoe (2014). Pour rappel, Bridges et Pascoe emploient ce concept pour signifier que certaines formes de masculinités intègrent des caractéristiques généralement codées comme des signes d'appartenance aux groupes dominés pour réaffirmer leur hégémonie.

En prenant pour terrain d'analyse la communauté gay montréalaise, je cherche à éclairer la manière dont ces hommes qui s'identifient comme homosexuels et/ou queers perçoivent la domination masculine, l'expérience qu'ils en font et les pratiques de genre qu'ils déploient. Il s'agira plus précisément d'étudier les points de vue et discours d'hommes homosexuels et/ou queers sur les principes de classement, de différenciation et de hiérarchisation internes à la communauté gay montréalaise aujourd'hui.

Ce projet s'articule ainsi autour des questions suivantes : Comment ces hommes se classent-ils entre eux? Quels sont leurs principes de classement et à quelles logiques ces classements renvoient-ils? Dans quelle mesure les notions de virilité (force, activité, etc.) de féminité (passivité, douceur, etc.), de « non-binarité » ou encore « queerness » sont-elles opératoires dans leur vie et dans leur manière de se situer socialement? Et que recouvrent ces notions? Que disent les hommes homosexuels des hiérarchies de masculinité? Comment se positionnent-ils dans ces hiérarchies? Quels rapports entretiennent-ils aux différents modèles de masculinité qui composent la communauté gay montréalaise? Comment se situent-ils dans les rapports de domination entre hommes d'une part et entre hommes et femmes d'autre part?

2.4 Démarche méthodologique

Ces questions appellent une enquête de type qualitative par entretiens semi-directifs et analyse de discours. En tout, huit hommes s'identifiant eux-mêmes en tant qu'homosexuels et/ou queers ont été rencontrés. Cette section expose la démarche méthodologique qui a été mise en œuvre depuis le recrutement des participants jusqu'à l'analyse des entretiens.

2.4.1 Appel à participation, recrutement et échantillon

D'emblée, je voulais rencontrer des hommes homosexuels. Pour des raisons éthiques et de faisabilité, j'ai ciblé des hommes majeurs qui s'identifient comme cis, « homosexuels », « gays » et/ou « queers » et qui vivent dans la grande région de Montréal. La nécessité d'inclure des hommes ou personnes s'identifiant comme queers s'est imposée rapidement, d'abord parce que dans le langage actuel on peut se dire queer pour dire homosexuel; ensuite et a contrario cette inclusion était susceptible de donner à voir une autre posture vis-à-vis des catégories de genre et d'autres rapports à la masculinité. En revanche, j'ai exclu les

homosexuels trans, faute de maîtriser la sociologie qui s'intéresse aux trajectoires trans et les études trans. Mon échantillon exclut donc de facto les mineurs et les hommes trans.

J'ai également choisi de restreindre le terrain en cherchant des hommes qui habitent Montréal ou les environs pour pouvoir faire les entretiens en présence. J'ai donc exclu les personnes qui vivent en milieu rural. Puisque les thématiques explorées lors de l'entretien peuvent être intimes et soulever des sujets délicats, le formulaire de consentement était envoyé au moment de prendre rendez-vous avec les candidats potentiels. Ce dernier donnait toutes les informations nécessaires pour donner un consentement éclairé devant l'exercice proposé. Au moment du recrutement, toutes les candidats que j'avais déjà rencontré, peu importe le contexte, étaient écartés. En tant qu'homme homosexuel fréquentant des lieux de socialisation de la communauté, il était primordial pour moi d'assurer une distance éthique avec les participants à cette recherche.

Trois méthodes de recrutement ont été privilégiées. J'ai d'abord créé un court appel à participation comprenant un petit questionnaire que j'ai diffusé sur le réseau social Instagram, et j'ai profité de mon réseau personnel pour faire du bouche à oreille.

J'ai d'abord utilisé la plateforme *Survey Monkey*, qui permet de créer et partager des sondages numériques facilement, tout en assurant la sécurité des données recueillies. Mon appel à participation contenait un questionnaire visant à renseigner les profils sociodémographiques et les coordonnées des personnes intéressées à participer (voir annexe 1).

Il contenait par ailleurs une question concernant leur fréquentation ou non des lieux et espaces identifiés comme gays ou LGBTQ2IA+. Cette information me paraissait utile pour diversifier mon échantillon, y inclure des hommes qui fréquentent des espaces LGBTQ2IA+ et qui se disent « du milieu » (expression courante dans la communauté) et des hommes qui n'en fréquentent pas et qui se considèrent « hors milieu ». Rencontrer les uns et les autres me semblait utile pour voir différentes maisons des hommes et rapports à l'hétérosocialité. De la même manière, en demandant aux répondants de quelle manière ils s'identifiaient eux-mêmes, je souhaitais constituer un échantillon d'hommes se disant homosexuels et queers. Ce questionnaire était attaché sous la forme d'un hyperlien à l'appel à participation qui fournissait toutes les informations pertinentes sur la recherche.

Une fois les outils de recrutements créés, j'ai d'abord diffusé l'appel à participation sur les réseaux sociaux. J'ai utilisé la fonction « *story* » sur mon compte Instagram personnel. Cette fonction permet de partager un contenu pour une durée de 24h tout en ajoutant le lien hypertexte menant au questionnaire. Sur Instagram, il est possible de partager des contenus facilement et rapidement à travers des communautés spécifiques. Une fois l'appel à candidature publié, il a été repartagé de nombreuses fois par des utilisateurs que je ne connais pas personnellement. Cela m'a permis de rejoindre beaucoup de gens en peu de temps. J'ai également utilisé la technique du « bouches à oreilles » en contactant des amis, sachant qu'ils connaissaient beaucoup de participants potentiels ou qu'ils avaient plusieurs abonnés qui pourraient répondre aux critères recherchés. Ces méthodes combinées m'ont permis de rejoindre 31 volontaires en 48h. Devant la popularité inattendue de ces méthodes, j'ai décidé de fermer l'accès au lien du questionnaire en ligne et de ne pas repartager l'appel pour me concentrer sur les réponses reçues.

Pour des contraintes de temps, je savais que je ne pouvais pas mener 31 entretiens, il me fallait opérer une sélection. Celle-ci fut guidée par deux principes. D'abord pour des raisons d'éthique, j'ai choisi de ne pas retenir ceux des répondants avec qui j'avais des liens personnels. Ensuite, j'ai priorisé la diversité des profils. J'ai classé les répondants par groupe d'âge, réponse à la question de la fréquentation ou non des milieux LGBTQ2IA+ et finalement par identification homosexuelle et/ou queer.

Ces critères m'ont permis de réunir un échantillon de huit hommes : 4 s'identifiant comme homosexuels et 4 comme hommes queers dont les âges vont de 24 à 54 ans. J'ai ensuite communiqué avec les participants par courriel pour vérifier l'intérêt de participer à la recherche, rappeler les informations importantes et transmettre le formulaire de consentement approuvé par le comité d'éthique. Des courriels de refus ont été envoyés aux 23 personnes qui n'étaient pas retenues. Des horaires d'entrevues ont finalement été fixés.

Mon guide d'entretien comprenait quatre grandes entrées. La première consistait à rassembler des données sur les parcours de vie des participants pour pouvoir brosser un portrait biographique de chacun d'entre eux. La deuxième partie consiste à éclairer leur perception de la masculinité et les rapports qu'ils entretiennent aux hommes. La troisième entrée concerne leurs maisons des hommes. Finalement, la quatrième partie porte sur les relations amicales, partenariales, sexuelles, amoureuses entre hommes homosexuels et/ou queers.

Pour mener les entretiens dans un endroit calme, j'ai décidé de rencontrer les enquêtés à l'UQAM, dans le local de mentorat du département de sociologie. L'organisation de la pièce était déjà propice avec des tables et des chaises confortables. De plus, puisque les entretiens ont eu lieu en juin, l'ambiance était particulièrement silencieuse et intime sur l'étage. Sur les huit candidats, sept ont pu se déplacer en personne et un a été rencontré virtuellement à partir du local choisi. Les entretiens ont duré entre 1h10 et 1h30 chacun.

2.4.2 Procédure d'analyse

Tous les entretiens ont été enregistrés sur mon téléphone et ont ensuite été retranscrits sous forme de verbatims. Ces verbatims ont ensuite été intégrés dans un projet NVivo, application qui a été utilisée pour organiser les données recueillies.

Pour structurer l'analyse, j'ai choisi d'utiliser la méthode de codage par thèmes, que j'ai réalisé de deux manières différentes. J'ai commencé avec un codage thématique déductif en établissant des thématiques préétablies pertinentes avec le cadre théorique de ma recherche. En ce sens, les codes « maison des hommes », « masculinité hégémonique », « masculinité subordonnée ou dominée » et « profil biographiques » ont été mobilisés. Ces thématiques, tirées de mon guide d'entretien, mais aussi du cadre théorique permettaient une première organisation des données. Ceci fait, j'ai aussi choisi de faire une thématisation en continue (Miles *et al.*, 2003). Cette démarche permet d'attribuer de nouveaux thèmes tout au long de la lecture des textes. À l'issue de mes différentes opérations de codage et de recodage, voici les codes qui ont finalement été utilisés : « féminin/dominé », « masculin/dominant », « queer et culture LGBTQ+ », « contradictions de discours », « maison des hommes », « masculinité toxique », « mode d'entrée dans la communauté homosexuelle et/ou queer », « profil biographique », « sexualité et rapports de pouvoir », « violences » et « passages coup de cœur ou très utiles ».

Une fois l'ensemble des codes rassemblés, j'ai procédé à une analyse discursive de l'ensemble des énoncés à partir de mes repères théoriques. Puisque l'idée était de faire travailler la théorisation de Connell et celles des rapports sociaux de sexe pour éclairer les homomasculinités, il m'apparaissait pertinent d'analyser ce qui était dit à partir de ces points de référence.

2.4.3 Mode de présentation des résultats

Les résultats de ce mémoire sont regroupés en trois chapitres thématiques. Le chapitre trois de ce mémoire s'intéresse aux maisons des hommes des enquêtés et au sentiment de surveillance qu'ils expriment dans les entretiens au sujet de ces lieux. Le chapitre quatre porte sur les représentations communes et les catégories partagées par l'ensemble des enquêtés. Finalement, le chapitre cinq rend compte de l'hétérogénéité de l'échantillon de cette recherche et des différentes positions de chacun des participants dans l'échelle des masculinités. Chacun de ces trois chapitres présente les résultats avant de les discuter.

CHAPITRE 3

RÉPERTOIRE DES ESPACES ET DES PRATIQUES DU GENRE

« [...] la Nature est impérative, mais pas autant qu'on souhaiterait qu'elle le soit, pas autant qu'on affirme qu'elle l'est. Il y aurait une façon instinctive (instinctuelle) d'être masculin qui pourtant ne saurait jamais être trop inculquée, imposée et répétée, qui ne saurait être trop garantie par le contrôle constant des hommes. »

(Guillaumin, 1992, p.106)

À ce contrôle constant des hommes, qui garantit la masculinité dont parle Guillaumin (Guillaumin, 1992, p.106), Connell ajoute l'idée d'une plasticité de la masculinité hégémonique, figure incarnée de la domination masculine, laquelle varie selon les contextes (Connell *et al.*, 2014). Elle signifie par-là que les caractéristiques et les comportements masculins attendus sont toujours propres à un espace social donné. Ainsi en est-il des pratiques de genre qui assurent la domination, elles se reconfigurent d'un espace à l'autre. Et ces différents espaces dans lesquels les règles de la masculinité sont consolidées et réaffirmées peuvent être analysés comme autant de maisons des hommes au sens de Godelier (1982).

John par exemple, observe une différence marquée des conduites qu'il adopte et des sentiments qui l'animent selon qu'il est chez lui ou « à l'extérieur » où, dit-il, sa masculinité est « challengée » et « n'est jamais assez ». Pour lui tout espace public où il est susceptible d'être confronté à ce qu'il appelle « une situation sociale » semble fonctionner comme une maison des hommes :

Fait que chez nous tout seul, j'ai pas de problème avec la masculinité. Dans le regard des autres, par exemple, c'est là où, quand tu sors à l'extérieur pis que t'es confronté à des situations sociales, où là tu te rends compte que... pas que ta masculinité est comme... challengée, mais... que c'est pas assez. T'sais, je pense que pour être masculin aujourd'hui, c'est une longue liste. Alors que, si tu coches 3-4 cases dans la liste, ça marche pas. Tu peux pas prendre le tag de masculin. Il faut comme [que tu les aies] quasiment toutes pour avoir cette carte-là. Je pense que ça, c'est quand... Quand je suis chez nous, j'ai pas besoin de le prouver, je le sais. Mais quand je suis à l'extérieur, on dirait que ça sera jamais assez. Parce que je ne corresponds pas à tous les stéréotypes qui sont liés à la masculinité. Oui, je me sens masculin, mais je pense que dans le regard des autres, c'est là que j'ai l'impression de ne pas l'être assez. Fait que c'est ça, je pense que c'est des quantités aussi.

John décrit très bien le caractère indéfini et pourtant implicitement reconnu par tous de la masculinité hégémonique qu'il associe à plusieurs critères (des cases à cocher, dit-il) dont le cumul quantitatif garantit un statut hégémonique (un tag, une carte). On notera qu'il parle de quantités, d'attributs, de caractéristiques et de comportements qui rapprochent de la possibilité d'obtenir cette « carte » tant désirée. Un peu plus tard dans l'entretien, il détaille les pratiques qui, selon lui, le disqualifie et le prive d'accéder au sommet des hiérarchies masculines. Ce qu'il en dit est significatif de la centralité des corps comme marqueur premier.

Au départ, John me parle en effet de ses intérêts qui seraient féminins :

[John] - Mes intérêts. T'sais, je m'intéresse à la culture, à la littérature, mettons. Pas très bien vu dans un souper en région. [Rire] La façon de m'habiller. T'sais, même si je considère pas que je suis habillé d'une manière féminine, je considère pas que je suis vraiment habillé de manière masculine pour répondre à leurs critères qui seraient... Tu t'en soucies pas vraiment en fait, quand t'es masculin. Tu te soucies pas vraiment de quoi t'as l'air. Tu t'en crisses un peu, comment t'es habillé. Fait que moi je m'en soucie, fait que... Forcément, je suis pas masculin par rapport à ça.

[Sony] - Alors que tu portes des vêtements, en tout cas aujourd'hui, qui sont typiquement masculins, dans la section hommes, mettons, de n'importe quel magasin.

[John] - Ah oui, exact. Mais comme... ma shape aussi je pense. Je ne suis pas musclé, baraqué. Je pense qu'un gars masculin, plus masculin en fait, porterait le même vêtement et on pourrait dire qu'il est très masculin. Mais mettons que si j'avais des tattoos, [mon chandail] ça serait un XL parce que j'aurais des estis de [gros] bras. Ça serait plus ça, je pense aussi, dans la forme physique.

Certes John évoque en premier lieu des pratiques culturelles mais on voit bien dans ce discours comment il glisse progressivement vers cette obsession, connotée comme une obsession des femmes et des dominés en général pour leurs corps : « Tu t'en soucies pas vraiment en fait, quand t'es masculin », dit-il. Être masculin, c'est donc ne pas soucier de son apparence physique, or lui s'en soucie, ce qui fait de lui un individu qui n'est pas masculin. Et ce souci se voit progressivement lié, expliqué, par ses traits physiques non plus superficiels comme les vêtements qu'il porte mais qui tiennent directement à la forme de son corps.

Patrick, de son côté, m'explique qu'il s'adapte peu importe où il va. Il cherche toujours à ajuster son comportement pour s'intégrer à ce qu'il perçoit comme la norme selon les espaces et les gens qui les composent.

[Sony] - Est-ce que t'as l'impression que tu t'adaptes au milieu où tu es?

[Patrick] - Complètement. Ouais, ouais, ouais. Je m'adapte toujours à tout le monde. Je sais, t'sais... Je sais où je m'en vais, pis que ce soit... Tu sais, un milieu de travail, une gang d'amis qui est pas la mienne, ma famille versus mes amis, comme tu veux. Je vais toujours avoir une idée de... Quand je sors de ma sphère, mettons, intime de la maison, pis que je vais quelque part, bien là, je sais le monde vers lequel je vais pis je vais m'adapter à ça.

[Sony] - Qu'est-ce qui change?

[Patrick] - L'énergie, la façon de se comporter, la place que je vais prendre, les choses que je vais dire, comment je veux m'habiller, comment je veux me présenter.

Dans ce chapitre, je m'intéresserai justement aux différentes maisons des hommes qu'évoquent les participants dans les entretiens et aux différentes pratiques du genre qu'ils performant ou qu'ils perçoivent comme dominantes dans ces différents espaces. De quelles manières se représentent-ils ces pratiques de genre qui dominent et s'imposent à eux? Quel est le vocabulaire qu'ils utilisent pour les définir?

Pour répondre à ces questions, les différentes maisons des hommes que j'ai identifiées dans les entretiens, qu'elles soient présentées comme telles ou non par les participants, ont été répertoriées puis classées selon les espaces sociaux (monde du travail, loisir) auxquels elles renvoient. Il s'agissait de chercher à voir de quelle manière les participants à cette recherche se représentent ces différents lieux, les pratiques de genre qu'ils mettent en œuvre et celles des autres hommes en présence. Dans les prochaines pages, seront explorés leurs maisons des hommes et les espaces d'entre-soi qu'ils ont mentionnés lors de nos entretiens.

3.1 Les maisons des hommes

3.1.1 La Famille avec la figure du père ou du frère

Lorsque je leur demande où et comment on apprend ce qu'est « être un homme », la majorité des participants initient la conversation sur leur père, première figure masculine de leur vie. Ce dernier étant le modèle central dans l'espace familial dans lequel ils ont grandi. Qu'ils prennent ce modèle comme exemple à reproduire, ou à l'inverse comme figure repoussoir d'une masculinité à éviter, ils parviennent tous à se représenter la masculinité chez leur père. Alexandre a grandi dans une campagne française qu'il qualifie de conservatrice. Il avance qu'on ne lui a jamais appris ce qu'était la masculinité, mais il décrit très précisément les pratiques de genre de son milieu familial. Être un homme, c'était faire des blagues sur les

homosexuels, aller à la chasse, pêcher, avoir un fusil et tuer des animaux. Son père, qui représentait cet idéal type de masculinité agressive et ce modèle de l'homme chasseur est devenu une figure repoussoir pour lui.

On m'a jamais appris [ce qu'est la masculinité], mais j'étais dans un milieu... Moi, j'ai un père qui était artisan, tailleur de pierre, mais aussi chasseur, pêcheur, puis toute cette sphère-là de masculinité que je trouve pas mal toxique. On est en guerre, on va chasser, puis... Et toute ma vie j'ai entendu des *jokes* homophobes. Toute ma vie. Ce milieu-là, c'était juste ça. Et ils se prouvaient qu'ils étaient des gars parce qu'ils avaient un fusil et qu'ils avaient tué trois cailles au fond du jardin. Ça, ça m'a toujours dérangé. Toujours, toujours.

Dans cet extrait, Alexandre exprime son rejet de « ce milieu-là » ou de cette sphère-là de masculinité avec ses critères et ses pratiques. Mais il montre aussi une distance critique vis-à-vis de l'idée selon laquelle être un gars serait naturel : « ils se prouvaient qu'ils étaient des gars », dit-il, et c'est ce en quoi consistait la pratique de la chasse, associée à la figure de l'homme fort et conquérant, permettant d'affirmer un statut d'homme dominant, de même que la pratique des blagues sur les homosexuels.

Cet élément n'est pas anecdotique puisque ces blagues homophobes ont pour résultat de poser clairement ce qui est repoussoir. Tout comme dans la maison des hommes, dans laquelle on apprend que la pire insulte c'est d'être associé au féminin, la figure de l'homosexuel est utilisée et dégradée pour réaffirmer l'attente de l'hétérosexualité. La manière dont Alexandre exprime son rejet de la masculinité apprise dans son milieu familial, indique qu'il s'agit aussi d'un rejet d'une masculinité prolétaire. À plusieurs reprises, Alexandre dit qu'il a choisi de ne pas ressembler à son père. Et il y est parvenu d'une certaine façon, dit-il, en obtenant un haut niveau de scolarité et grâce à une trajectoire de transfuge de classe qui lui a permis de s'éloigner de la classe de travailleurs dans laquelle il a grandi :

J'avais un père artisan tailleur de pierre, une mère qui était préparatrice en pharmacie, donc technicienne en pharmacie. Je viens de France, je suis de Bordeaux. Mes parents se sont séparés quand j'avais 15 ans. J'avais un père ultra macho, ultra conservateur. On ne se parle plus parce que je suis gay. On n'a jamais eu de lien non plus, mais à 35 ans, ça a été la rupture définitive [...]. Et puis c'est ça, donc non, recherche, études, rien de tout ça a été encouragé dans la famille. C'est sûr que j'avais une mère qui poussait pour qu'on fasse des études. Moi, j'ai toujours été plus cérébral que n'importe quoi d'autre. Donc c'est ça. À 11 ans, j'ai décidé que j'irais étudier à la Sorbonne sans aucune raison. Puis j'ai fini prof.

Victor, qui a lui aussi grandi en France, me raconte que les hommes jouaient alors au foot, sifflaient les filles et faisaient partie d'une bande de gars. Alors que son frère faisait partie de ceux qui adoptaient ces pratiques, Victor se faisait reprocher par les membres de sa famille de jouer avec les filles, de pleurer et de lire des livres à la place de pratiquer du sport. « [...] j'étais un enfant un petit peu chochette. [...] L'enfant un peu fragile, qui lisait des livres, qui jouait pas au foot, etc. Donc c'était déjà une blague qui était assez connue. Un fait assez connu pour que ce soit un sujet de plaisanterie, genre "Ah la petite tapette." Mais pas méchamment. » Et Victor utilisera plusieurs fois cette expression de « tapette » tout au long de notre conversation pour parler du sort réservé aux hommes réputés « efféminés ».

Si le père de Félix n'est « pas le plus masculin au monde », il est quand même, « manuel, il fait beaucoup de choses dans la maison. Il fait un peu de construction ». De même, le père de Noah n'est pas un « gros travailleur d'usine » ni un mécanicien, mais il « n'exprime pas ses émotions ». Ces quelques exemples tirés des entretiens permettent de commencer à se représenter ce qui est considéré ou attendu comme « masculinité » pour les huit participants à cette recherche et l'importance accordée à l'activité physique d'une part, au monde des émotions et des sentiments d'autre part. Qu'ils considèrent leur famille comme un modèle à suivre de masculinité ou non, ils rapportent souvent leurs propres rapports à la masculinité à cette première maison des hommes, en la comparant ces premiers modèles masculins.

3.1.2 L'Institution scolaire et les rapports entre pairs

L'école est un milieu qui semble avoir été particulièrement marquant pour la majorité des hommes rencontrés. Des huit, c'est John qui en parle le plus. Il a grandi dans une région rurale du Québec et dans une petite école secondaire où il était victime d'intimidation. C'est pendant ces années qu'il a compris qu'il était homosexuel, mais à l'époque il ne sentait pas d'ouverture pour l'exprimer librement, particulièrement de la part des autres garçons. « On dirait qu'ils savent avant toi et ils voient bien que t'es différent. Toi t'essaies juste de *fitter* [sic] dans le moule et de refouler un peu le truc, mais on dirait qu'ils savent avant. » Pour éviter d'être identifié comme homosexuel, John a donc choisi d'agir de « manière plus masculine ». Il avait de l'intérêt pour d'autres garçons mais il se disait que ça allait passer et faisait semblant de s'intéresser à des filles alors qu'il ne se voyait ni en couple avec des femmes, ni avoir des relations sexuelles avec elles.

J'essayais que ça ne paraisse pas, que ça ait l'air naturel. [...] je pense que je m'empêchais de faire du sport parce que je me trouvais pas assez bon par rapport aux autres gars. Je me forçais à parler à des filles alors que j'étais pas vraiment intéressé. Y'a des activités, mettons, que... artistiques que je n'ai pas voulu faire parce que je trouvais que c'était trop gay. Je me suis empêché de faire des trucs et je me suis forcé à en faire d'autres. Tout ça pour avoir de l'air masculin et éviter les questions. C'était toujours ça aussi dans le jeu.

S'intéresser et démontrer du désir envers les femmes, se priver de sport et des activités artistiques « trop gay » sont les stratégies qu'il a adoptées. Et lorsqu'il décrit les pratiques masculines qui dominaient dans son école secondaire, il évoque : désobéir, faire des niaiseries, se foutre de l'autorité, ne pas être bon à l'école, ne pas s'impliquer, dévaloriser l'école et affirmer que tout est « de la merde ». Ces règles du jeu de la masculinité, il fallait les suivre sous peine d'être sanctionné. John continue : « [L'intimidation] je pense que c'était vraiment plus par rapport [...] mettons... J'sais pas, ils font une niaiserie, pis là t'interviens en disant comme "Faites pas ça!" Et là ils te trouvaient donc plate, pis donc têteux, ce genre d'insultes là. Mais ils ne s'en prenaient pas vraiment à mon physique. »

Félix et Patrick ont tous deux été scolarisés dans des milieux urbains dans lesquels être « flamboyant », « loquasse » et « énergique », était considéré comme efféminé et « gay ». Patrick confie également que c'est justement en observant le traitement réservé à ceux qui étaient « flamboyants » qu'il a appris ce qu'on attendait de lui :

[Je] voyais le traitement de ceux qui étaient très flamboyants et très assumés, ils se faisaient rejeter. Puis en comprenant aussi les dynamiques dans la cour d'école au primaire, c'est clair de voir qui a le gros bout du bâton. C'est ceux qui jouent au soccer, c'est les juges [de ce qui est masculin ou pas], les gars qui jouent au soccer. Puis là, il y a les filles qui sont assez bonnes pour jouer avec eux autres. Puis la hiérarchie est bien, bien claire. Si tu respectes la hiérarchie, tu n'auras pas de problème. Je pense que c'est comme ça que j'ai appris. On me l'a jamais dit. Mes parents me l'ont jamais dit. Mais je l'ai constaté, je pense.

Cet extrait témoigne, encore une fois, de la place importante que semble occuper le sport en tant que pratique masculine. Patrick parvient même à établir des catégories hiérarchiques par rapport à cette pratique. Cela dit, il est intéressant de relever qu'en ne jouant pas au soccer, en ne faisant pas de sport actif, Patrick mentionne qu'on n'a pas accès au top de la hiérarchie de cette cour d'école. En se fiant à cet extrait, on constate que la pratique du sport est donc directement liée à une position supérieure dans les dynamiques sociales. Non sans rappeler que le sport est plus souvent lié aux pratiques masculines. Il spécifie justement que les filles qui jouent au soccer parviennent à se hisser un peu plus haut dans cette

hiérarchie, elles ont le droit, malgré qu'elles soient des femmes, de jouer avec les garçons qui jouent au soccer.

C'est seulement à l'école du Louvre, en histoire de l'Art, que Victor s'est senti plus libre dans ses pratiques du genre, me dit-il : il s'agissait d'un milieu « très artistique » et « féminin » et même s'il ne portait pas de robes, il avait des manteaux longs, les cheveux longs et de la fourrure. « Je ne l'aurais pas fait si je n'avais pas senti qu'il y avait un accueil bienveillant de la part de mes amis de l'époque, beaucoup de filles ou d'autres gays. Et puis pas les gays les plus masculins parce qu'on parle d'histoire de l'art. [Rires.] ». Plus tard dans son récit, Victor confie qu'il a délaissé ces pratiques « plus libres ». Il raconte :

Pas forcément des agressions, mais juste des regards un peu chelous. [...] se faire appeler madame. C'est pas du tout de la micro-agression, c'est juste... "Ok. C'est ça que je projette. C'est ça que j'ai choisi de projeter, est-ce que je suis encore à l'aise avec ça? Moins." Et est-ce que c'est ce que j'ai envie aussi? C'était une époque où j'avais une sexualité un peu plus importante. J'avais plus envie de séduire des gens qui étaient plus, là on revient à l'échelle, qui étaient plus passives, donc qui n'étaient pas forcément attirés par ce que moi j'étais, cheveux longs, etc. Donc c'était plus facile d'être séduisant pour mon auditoire, mon type de public visé en étant un peu plus masculin, en étant un peu moins queer, un peu plus... Ok, je suis un mec.

Pour séduire des hommes « passifs », être un peu moins queer, un peu plus un mec, Victor m'explique qu'il a changé ses cheveux pour une coupe plus courte, s'est laissé pousser la barbe, commencé à faire du sport pour avoir plus de muscles, changé ses fréquentations et porté moins de chandails ajustés. Autant de pratiques qui, pour lui et son environnement immédiat, l'ont rendu plus masculin donc. En cherchant à séduire des hommes plus « passifs », il doit devenir un « mec », un vrai. C'est alors en devenant homme, actif, fort, sportif, barbu et musclé qu'on parviendrait à séduire ceux qui sont passifs, féminins, objet de désir. À l'école du Louvre, en présence de femmes et d'homosexuels, Victor se sentait libre d'adopter des pratiques qui étaient selon lui « plus féminines ». On peut ainsi penser que cette liberté accordée est liée au fait qu'il était dominant dans cet espace, où « sa masculinité » était suffisante compte-tenu de l'ordre du genre qui régnait. En dehors de l'école du Louvre, cet ordre est bien différemment configuré et Victor subit alors des « regards chelous » pour les mêmes pratiques.

Alonso qui a complété sa maîtrise en Arts visuels dans une université de Montréal, m'explique qu'il ne s'y est pas senti bienvenu. Il travaillait sur les représentations masculines dans l'Art et ce sujet dérangeait ses collègues, selon lui.

[C]'est un sujet super compliqué parce qu'à la minute où tu vas mentionner la masculinité, beaucoup de personnes peuvent te sauter à la gorge parce qu'elles pensent que tu es masculiniste un peu. C'est bien plus difficile comme sujet parce que tu n'as pas le droit de parler des hommes dans ce monde qui est supposé seulement parler des femmes, du féminisme, ou des minorités.

Cette communauté de l'art visuel, qu'il dit majoritairement investie par des femmes, était hostile à son endroit et ses années de maîtrise sont celles au cours desquelles il dit avoir eu le plus de « difficultés par rapport à son genre ». Des années où il n'était pas dominant et très mal à l'aise.

Alonso a un fils encore mineur au moment de l'entretien et il doit souvent se rendre à l'école de son enfant pour des réunions et autres événements. Lorsque je lui demande quels sont les milieux dans lesquels il a l'impression de devoir s'adapter, cette école est le premier qu'il mentionne. « Écoute, en réunion de l'école, je ne veux pas aller comme ça. [Il pointe ses vêtements, pantalons courts et camisole.] Même s'il fait chaud, je vais à vélo, je vais essayer de m'habiller correctement ». Le style vestimentaire qu'il a jugé convenable pour notre entretien qui constitue malgré tout une rencontre relativement formelle, ne l'est donc pas pour un parent d'élève dans le cadre d'une réunion en milieu scolaire.

Lieux de liberté d'expression ou d'apprentissage violent de la masculinité, les milieux scolaires ont été structurants pour les participants. L'école apparaît ainsi comme un espace-temps d'apprentissage des hiérarchies de masculinité et de celle qui force le respect et dicte les conduites. Il est aussi important de souligner que la plupart des participants ont « réalisé qu'ils étaient homosexuels » pendant qu'ils étaient à l'école. Ils y ont donc appris du même coup qu'ils contrevenaient à une norme importante, l'hétérosexualité. Cet apprentissage les a souvent menés à déployer des pratiques du genre plus « masculines » pour essayer de cacher ce secret pendant un certain temps.

3.1.3 Les entre-soi sportifs

Sur les huit participants, sept m'ont parlé de l'activité sportive et des milieux sportifs comme étant particulièrement « masculins ». Thierry fréquente beaucoup les salles de sport depuis 2016. Selon lui, on peut vraiment y observer une différence entre « les hommes masculins » et ceux qui sont « efféminés ».

Puis moi c'est drôle, je m'entraîne au gym puis... Tu le vois aussi, parce que j'ai remarqué ça, c'est que les hommes masculins vont s'entraîner le haut du corps, les pectoraux, les bras et dans la rangée de

mecs qui sont plus efféminés, ils s'entraînent juste les fesses puis les jambes. Mais ça je le vois là, puis j'étais quand même surpris à quel point c'est flagrant.

À noter que Thierry n'a jamais fait mention des pratiques des femmes en parlant de sa salle de sport. Et lorsque je lui demande quelles sont les caractéristiques de ces hommes efféminés, Thierry brosse le portrait suivant :

Souvent, là, ils ont des... Je le vois au gym, ils mettent des shorts vraiment courts, vraiment serrés, pis ils ont des grosses fesses. Ils s'entraînent vraiment ça. Fait que tu le vois, ça c'est un point. Puis des fois aussi dans leur façon de parler aussi, il y a plus de gestuelles, plus de... ils sont moins réservés, j'ai l'impression, plus extravertis aussi. Ça c'est des caractéristiques que je vois, versus les hommes qui sont plus masculins, qui vont être plus discrets, plus à leur affaire là, ils écoutent [leur musique ou les conversations autour].

Ainsi, sans même converser avec eux, par simple observation des styles vestimentaires, des fesses et des gestuelles, mais aussi des attitudes (réservés ou extravertis) Thierry distingue les hommes qui sont efféminés. Quant à la place qu'il occupe dans son classement, Thierry se compte au nombre des hommes masculins. Il est plus réservé, et se montre « à son affaire ». Il s'entraîne le haut du corps et n'interagit pas vraiment avec les autres. Son gym est un espace dans lequel il se sent authentique, où il n'a pas besoin de s'adapter. Pourtant, un peu plus tard dans la conversation, il me confie que lorsqu'il a débuté, il sentait qu'il n'était pas nécessairement à sa place, que son corps n'était pas suffisant. Mais depuis qu'il a perdu du poids et gagné de la masse musculaire, il se sent mieux dans son corps. « Puis avec le recul, je me dis que j'aurais dû commencer plus tôt. Puis là, je suis quand même bien. Je sais que je peux progresser et tout, mais je suis bien dans mon corps. Mais pour moi, ça a ajouté que je me sens plus masculin. Parce que je suis plus musclé et plus en forme. »

Le rapport que Thierry entretient à son corps a donc changé depuis qu'il a « perdu 25 livres » et que ce corps lui convient davantage : il se sent plus masculin. Ce corps ne répondait pas aux normes de la masculinité hégémonique propre à cette maison des hommes au départ, mais grâce à l'augmentation de sa masse musculaire par exemple, il sent qu'il est « lui-même ». « Quand je suis au gym, au village, de manière générale là, je suis moi. C'est plus *safe*. Je sens que j'ai pas besoin de m'adapter à ce monde-là. » La contradiction entre le sentiment de départ et le sentiment actuel témoigne d'une trajectoire ascendante dans la hiérarchie des masculinités sportives du gym. Il a gagné en masculinité en s'entraînant et depuis, il sent qu'il n'a plus besoin de s'adapter au gym. Il a intégré le groupe des « hommes masculins ».

Par contraste, Victor se sent très queer lorsqu'il fait du yoga en « mini-pants » et que tout le monde transpire à côté de lui. Son groupe de yoga compte majoritairement des femmes qui sont très « sexuées », mais qu'il mentionne ne pas considérer dans un rapport de sexualité. Dans cet espace, Victor adopte des conduites qu'il classe comme queers et il n'a pas ce sentiment de devoir faire autrement. Ce qu'il ressent en revanche lorsqu'il est dans un gym « traditionnel » : « Probablement que certaines fois, notamment dans les gyms, des vrais gyms, pas des gyms gays [...] Genre un ÉconoFitness. J'suis comme... Mes shorts sont un petit peu courts pour l'endroit où je fais du rameur pis ça se voit que je vais pas porter les poids. » On peut relever que Victor opère une classification des espaces d'entraînement du « vrai gym » aux « gym gays ».

Le récit de Victor nous renseigne sur cette catégorie du queer à laquelle il associe porter des pantalons courts, faire du yoga et partager un espace avec des femmes sans cependant les sexualiser. En revanche la manière dont il décrit l'image qu'il projette dans un « vrai gym » où on ne s'attend pas à ce qu'il lève des poids fait écho à ce qu'on a observé plus tôt au sujet de Thierry : lever des poids et avoir l'air de pouvoir le faire, s'entraîner pour augmenter sa masse musculaire du haut du corps, sont des signes de masculinité masculine, celle des « vrais gars ».

Quand j'ai demandé à Noah s'il y avait des espaces dans lesquels il avait l'impression de ne pas être suffisamment masculin, il m'a aussitôt parlé du gym de CrossFit qu'il fréquente régulièrement :

J'ai tout le temps un 5% de moi en alerte, à laisser tomber. Je suis moi, mais moi réservé. On dirait que je l'associe plus à la masculinité. C'est comme un trait de masculinité. Mais ça peut être aussi quand je commence un nouveau travail ou quand je rencontre de nouvelles personnes. J'ai l'impression que c'est plus mon côté masculin qui est mis de l'avant, plutôt que mon côté féminin. Parce que j'ai l'impression qu'il y a des trucs féminins qui sont plus de l'ordre de l'intimité aussi et qui sont plus comme... qui sont moins comme « *on the front* ». Les hommes c'est comme un peu plus comme... plus présent, je sais pas comment dire. Malgré que la féminité peut l'être aussi.

On retrouve ici la référence au « moi réservé » évoqué par Thierry. Noah associe par ailleurs cette notion de réserve à son côté féminin qu'il cache et qu'il dit intime versus « *on the front* ». Cela ramène à l'idée de la masculinité qui est active, en mouvement, tandis que la féminité serait passive. À la fin, il ajoute que la féminité peut également être « présente », mais cet ajout semble avoir été verbalisé après avoir réalisé qu'il opposait la masculinité et la féminité de cette manière. Comme s'il était surpris lui-même de ce qu'il venait d'avancer.

Alonso préfère porter des maillots de bain courts (speedos), mais ceux-ci ne sont pas à la mode de la piscine où il va. Quand le professeur de son fils cherchait des bénévoles pour superviser les cours de piscine, il a accepté et s'est présenté en maillot court la première fois. Pour le deuxième cours, son fils lui a demandé de ne pas porter ce genre de maillot de bain et d'y aller avec quelque chose de plus long, plus conventionnel pour un homme. Selon Alonso, il y a probablement eu des plaintes. Cela dit, en dehors des cours de son fils, Alonso continue de porter ce qu'il veut. « Il y a certaines choses que j'assume. Par exemple j'adore aller à la piscine, nager. Je ne vais jamais porter un short de bain. [Je porte un] speedo. Plus *flyé*, moins *flyé*, ça c'est mon espace de liberté, je l'assume. Il y a pleins de risques qui impliquent ça. Mais sur d'autres espaces, je fais plus attention. » Il est donc conscient de sortir de la norme de masculinité en portant un maillot plus court et du risque que ça représente. Il choisit consciemment de contrevenir aux attentes.

En somme, les entre soi sportifs semblent constituer des espaces clés d'observation des pratiques du genre, des modèles perçus comme dominants et enviables ou non. Qu'il s'agisse de s'entraîner dans certaines sections, avec certains équipements, de porter des vêtements particuliers ou d'adopter un air plus stoïque, les participants ont tous nommés les pratiques spécifiques qui sont les leur dans des milieux sportifs. D'après les participants, les codes changent lorsque ces espaces sont investis par des femmes ou des hommes homosexuels.

En général, les participants disent tous connaître l'impression d'être surveillés par les autres hommes et adopter des comportements en réponse à cette surveillance. Comme Noah qui refreine tout semblant de féminité dans les vestiaires pour ne pas « perturber », « déranger » ou « stresser » les autres hommes. « [...] dans les vestiaires, évidemment de sport, on dirait que c'est là qu'il faut que t'exprimes une masculinité. Parce que là les gens vont être, pas qu'ils vont être stressés, mais tu veux pas être la personne qui exprime de la féminité dans un vestiaire. Ça n'a pas sa place et tu ne veux pas être la personne qui va être mise de côté ou qui va être jugée, pointée du doigt ou peu importe ». Comment exprimer plus clairement que la féminité n'a pas de place dans cette maison des hommes par excellence que représente le vestiaire.

3.1.4 Le Monde professionnel

Félix travaille dans un laboratoire. Avec ses collègues, il ne partage pas ses intérêts sur la culture LGBTQ+ comme son affection pour l'émission sensation « RuPaul's Drag Race ». Il dit choisir ce qu'il partage pour se préserver ou pour éviter les malaises. Cependant, lorsqu'il développe une relation plus amicale avec quelqu'un, il se sent à l'aise d'échanger sur la culture queer. Lorsqu'il arrive dans un nouveau milieu de travail, Noah a tendance à se montrer plus stoïque, il laisse « son côté masculin » être plus présent. De son côté, Thierry porte justement des vêtements plus discrets :

Là par exemple, je mets cette boucle d'oreille aujourd'hui, mais je la mets le week-end. Quand je vais au travail, je mets juste un truc plus discret. Je ne mets pas non plus de collier au travail et pas de vernis. Je me mets quand même une limite. Les week-ends, je suis vraiment moi, mais quand je suis dans le monde professionnel, je dose pour en mettre moins. Je pense que les gens accepteraient, mais à date encore, dans les banques nationales et toutes les compagnies que j'ai faites, je n'ai jamais vu d'hommes avec du vernis ou avec des trucs vraiment moins masculin, donc je pense que c'est aussi est-ce que tu veux être la première personne majeure ou pas.

Ce sont ainsi les accessoires ou les trucs « moins masculins » que Thierry retire lorsqu'il va au bureau pour respecter les codes de cette maison des hommes où il serait le premier à porter du vernis par exemple s'il se le permettait. De son côté, Victor ajoute : « Je suis très masculin quand je vais au bureau à vélo et que j'arrive et que je suis en forme et que je transpire et que je m'installe à mon grand bureau avec mes employées féminines dans un étage où il y a Québec Oiseaux et puis l'Association des cinémas. Ça fait que je suis quand même pas mal masculin là. » « Pas mal masculin » que d'arriver au travail en sueur, d'avoir un grand bureau de directeur et d'être entouré de « ses employées féminines ». La masculinité est directement synonyme de pouvoir pour Victor. Contrairement à Thierry, Victor n'a pas à s'adapter à son milieu de travail, sa place lui assure déjà un statut d'homme masculin. Il ne précise pas si les deux associations voisines sont composées d'hommes ou de femmes. Mais cela ne semble pas importer puisque la nature même de leur organisation semble les disqualifier automatiquement de la masculinité pour Victor.

3.1.5 Espaces publics

Mon guide d'entretien ne prévoyait pas de question spécifique sur les espaces publics, mais les participants en ont abordé plusieurs au fil des discussions sur la manière dont il leur arrive de performer certains types de masculinités. John évoque en particulier la quinquallerie :

[D]ans une quincaillerie. Parce que j'ai acheté un chalet il y a deux ans. J'ai passé beaucoup de temps dans une quincaillerie. Genre beaucoup de temps. Eille là tu te le fais dire. Ben tu te le fais pas dire, mais esti qu'on te le fait sentir des fois. Genre... Ouais. Pis encore là, le truc que j'ai trouvé, c'est qu'il faut que tu sois vraiment préparé. C'est d'une niaiserie, là. On est dans l'anecdote, là. Mais mettons, si je veux pas me faire challenger à la quincaillerie, j'arrive hyper préparé pis je sais exactement ce que je veux. Pis si j'ai une question à poser au gars, t'sais, genre j'ai une question à lui poser pis c'est tout, je me ferai pas challenger. Mais si j'arrive pis je sais pas trop, pis je cherche, pis hey là ils te voient chercher pis ils sont comme, « Argh » [imitant un ton d'agacement et de dégoût] , tu comprends? « On va voir d'autres personnes. » Je les dérange. Mais je les dérange pas juste parce que je sais pas ce que je veux, mais parce que je ne correspond pas à l'entrepreneur en construction qui sait exactement ce qu'il veut. Puis là, ça revient beaucoup à la confiance, comme on peut le voir. Mais tu sais, celui qui sait de quoi il parle, tout ça. Ça, ça le dérange pas, le gars. Il rentre ses affaires et c'est tout. Mais si t'es moindrement efféminé et que tu sais pas ce que tu fais dans une quincaillerie, ça se peut que t'aïles deux, trois regards pas le fun. Ou des questions. t'sais comme, « Quelle grandeur tu veux? » pis t'es comme, je le sais pas là. Pis t'sais genre, ben là je le sais pas, mais il ferait pas ça un gars baraqué à côté de moi qui a vraiment le profil là, t'sais, du gars viril. Il ferait pas ça.

Ce récit d'une niaiserie, d'une anecdote, dit-il, est très significatif de la banalité de la domination masculine telle qu'elle s'exerce vis-à-vis des homomasculinités. Il postule que pour ne pas « déranger » dans ce lieu, il doit arriver préparé et n'avoir qu'une seule question. Question qui sera évidemment répétée d'avance. Selon lui, tout revient à la confiance qu'on dégage lorsqu'on interagit dans ce lieu. Que lorsqu'on présente une « virilité » par sa confiance et qu'on sait ce qu'on veut, on ne reçoit pas de regards déplacés et on ne se fait pas remettre en question. À l'inverse, être « efféminé » et ne pas savoir exactement ce qu'on vient chercher provoque des réactions négatives, des « regards pas le fun ».

Des injonctions similaires sont évoquées par Noah lorsqu'il décrit son rapport au garage qu'il fréquente pour les réparations de sa voiture. Il dit augmenter sa masculinité, en se donnant un air stoïque et jouer davantage sur le côté « hétérosexuel » de sa bisexualité pour mettre sa masculinité en avant. Cela pour être plus crédible dans ce lieu. À l'inverse, son conjoint est stressé de se rendre au garage. C'est d'ailleurs pourquoi Noah s'en occupe : « Je sais que lui, il y a des situations où il va me dire "vas-y toi, moi je ne veux pas y aller". C'est sûr qu'à un rendez-vous au garage, je donne l'exemple, il va être plus stressé que moi parce qu'il sait qu'il dégage plus une féminité. »

Ces commerces de la construction et de l'automobile, directement associés à des univers masculins, sont des lieux dans lesquels les participants à cette recherche se sentent inconfortables. John se prépare à afficher une confiance absolue, qu'il associe à la masculinité attendue des commis de la quincaillerie. Au garage, la masculinité est synonyme de crédibilité, dit Noah.

3.2 Les espaces d'entre-soi LGBTQ+

Au fil des échanges, les participants ont mentionné divers espaces où se rencontrent et se regroupent des personnes LGBTQ2IA+. De ceux-ci, j'ai dégagé trois catégories pour organiser les données : les espaces festifs, bars et le quartier gay de Montréal en premier lieu, les espaces de rencontres numériques en second et finalement les regroupements associatifs et militants.

3.2.1 Village, bars et espaces festifs gays

Alonso ne fréquente que rarement le Village et les bars gays. Il mentionne lui-même entretenir une relation particulière à ces espaces. Alors qu'il les a snobés une grande partie de sa vie, il essaie de les investir plus souvent et tente de contrôler le « sentiment de supériorité » qui l'habite vis-à-vis de ces communautés gays. Il m'explique :

Oui, je me sentais plus intelligent, plus articulé, plus... moins superficiel. C'est la superficialité qui m'épuise. Je trouve que dans le quartier gai, là, le *nightlife* c'est comme... essayer d'avoir une conversation intéressante avec quelqu'un, c'est comme... les gens intéressants ne sont pas là. Et ça, même quand j'ai retourné à la communauté artistique aussi, la superficialité fait partie de la nature humaine. Mais ça m'a habité un certain sens. Parce qu'en plus je voulais être en couple, marié et tout. Et certains me disaient, ah mais là t'es la normalité, tu es snob, tu veux être comme les autres. Simplement que je ne veux pas être différent... là.

Comme l'a montré Guillaumin, cette notion de différence renvoie toujours à un référent qui ne se dit pas et implique toujours une asymétrie : un rapport entre un majoritaire général et un minoritaire particularisé : et c'est ce dernier qui est différent. (Guillaumin, 1992, p.93). En affirmant ne pas vouloir être différent, Alonso exprime surtout son souhait de faire partie du groupe majoritaire. Dans le cas qui nous intéresse, le différent, ce qui diffère, ce sont les hommes homosexuels qu'Alonso dit croiser dans les quartiers gays et dont il veut se distinguer. Plus tard dans l'entretien, il précise :

[...] dans d'autres endroits, je m'en fiche, mais au village, des fois, je me promène discrètement. Je ne veux pas aller comme ça [il me montre sa camisole et ses pantalons courts], parce que je ne veux pas passer comme la pute à la recherche. Ce n'est pas que j'ai un problème avec la recherche, mais je me module un peu. Ce n'est pas de l'aliénation. C'est simplement que... Je veux être en mesure de regarder et ne pas être regardé. C'est moi qui veux observer et analyser la chose. Je ne veux pas être comme l'objet, le centre de l'attention. »

Cet extrait me semble particulièrement explicite de ce qui constitue l'enjeu de fond pour Alonso : ne pas être pris pour objet et conserver un statut de sujet. Il dit même ne pas vouloir passer pour la « pute à la recherche [de sexe] ». Là encore, l'analyse de Guillaumin s'avère heuristique. C'est bien la position

occupée dans les rapports de sexualité qui en jeu ici : objet sexuel versus le sujet sexuel. Il exprime également au passage le mépris qui s'exerce vis-à-vis de ceux qui sont réduits à l'état d'objets et au sujet duquel Guillaumin écrivait : « [...] si la haine est destructrice physiquement, le mépris est destructeur mentalement : il nous prive de l'estime de nous-mêmes (ce que nous savons) mais il nous prive de nos forces intellectuelles et politiques en tentant de nous contraindre à accepter et intérioriser l'état d'objet approprié. » (Guillaumin, 1992, p.92)

Et Alonso me dit passer souvent pour hétérosexuel et ce, malgré lui. Il ne cherche pas nécessairement à être masculin, dit-il mais si on lui faisait remarquer qu'il est féminin, il corrigerait le tir. Autrement dit, sans effort particulier, Alonso répond déjà à la masculinité hégémonique, la plupart du temps. Les seuls espaces dans lesquels il dit être ramené à son statut d'homosexuel, à sa différence, sont hétérosexuels.

Alexandre précise qu'il ne sort pas beaucoup. Il va parfois dans des soirées cuir, mais ne porte qu'un harnais. Il a récemment arrêté d'y aller parce que « le concept de déguisement » ça l'énerve : les hommes qui fréquentent ces soirées sont trop déguisés, trop excentriques. Victor fréquente parfois le Renard, un établissement du Village de Montréal où il se compte parmi les plus masculins parce qu'il « a des épaules ».

3.2.2 Applications de rencontre

Les applications de rencontre constituent un lieu important de rencontre et d'échanges entre hommes homosexuels et/ou queers d'après mes entretiens. John, qui les a utilisés souvent avant d'être dans une relation stable, parle des critères de recherche qui sont souvent explicites dans la description des profils.

[...] on le voit aussi sur les applications de rencontres, tu sais, des gens qui veulent pas des gars qui sont plus féminins, puis ils vont l'écrire dans leur bio. Puis, ça, pour moi, je trouve que c'est une forme, quand même pas de violence, mais oui, tu sais, de rejet fort. C'est toujours basé sur les goûts, encore une fois. Je questionne un peu ça, mais oui.

Des hommes écrivent littéralement « *no fem* » dans leur profil, ce qui signifie « pas d'hommes efféminés ». Félix dit qu'il existe aussi « *masc for masc* » et « *no asian* », formules qu'il utilise lui-même. Pratique courante et banale donc que de signifier aux autres utilisateurs qu'on se considère soi-même comme masculin et qu'on cherche à interagir avec des hommes qui le sont également et non avec les autres. Ce

qui est intéressant dans le cas de Félix, c'est qu'il dit ajouter ces formules à ses profils en ligne alors qu'étant lui-même catégorisé asiatique, il est, par le fait même, me dit-il, souvent considéré comme féminin.

Tu sais, en même temps, c'est drôle de dire ça, pis tu sais, je les utilise quand même un peu, mais... Tu sais, je pense que c'est un peu... Ce que les personnes recherchent des réseaux sociaux, c'est ce qu'ils veulent, dans le sens que c'est leur attirance et tout ça. En même temps, c'est un peu comme... C'est direct, dans le sens de... Moi, je ne veux pas de personnes asiatiques ou peu importe, pas moi nécessairement, mais une autre personne pourrait ne pas vouloir des gens asiatiques ou des personnes féminines. En même temps, je trouve ça à la fois un peu triste parce que c'est un peu comme... stéréotypé vraiment rapidement, mais en même temps, je me dis, si lui, il n'est pas intéressé par ça. Je trouve que la ligne, c'est difficile un peu de démarquer la ligne des intérêts du stéréotype un peu.

Dans cet extrait, on voit bien que Félix cherche ses mots pour décrire des pratiques qui seraient discriminatoires mais inéluctables dans la mesure où elles correspondraient à des désirs ou à des attirances donnés, innés. Ce discours de Félix est ainsi significatif des effets que produisent les rapports de pouvoir sur les dominés eux-mêmes.

Noah me raconte lui aussi combien ces catégorisations du féminin et de masculin sont opératoires sur les sites de rencontre. « [...] je sais que quand j'arrivais à des dates, j'étais un peu plus réservé, un peu plus masculin. Oui, ma masculinité était là. Je me souviens qu'au départ, quand je cherchais à rencontrer des gars, je cherchais à rencontrer plus des gars masculins. Encore une fois, un peu en opposition avec la féminité. Tout ça est super internalisé au final. »

Et Alexandre se souvient très bien de ce moment où on lui a fait sentir que sa masculinité était insuffisante sur les applications. « Au début, quand j'étais sur les apps, je me souviens d'un couple qui m'avait bâché [insulté] parce que j'étais plus mince pis j'étais pas super en *shape*. Pis eux l'étaient pis ils m'avaient fait remarquer que je ressemblais à peu près à rien ou presque. Tout ça sans m'avoir vu [en vrai] ni rien, c'est juste une photo de profil. » On retrouve ici la centralité des corps et de l'apparence physique dans les pratiques de classement des masculinités entre elles. Lorsque je demande à Alexandre quelles sont ses attentes à lui en termes de partenaires pour des rencontres intimes et/ou sexuelles, il me dit qu'il n'a pas d'attentes par rapport à son conjoint actuel, mais qu'en général, il est plutôt sensible à la voix des hommes qu'il rencontre. « Après, c'est sûr que la voix, c'est un vecteur super sensible pour moi. Une voix trop

fluette, trop nasillarde. On va prendre un café, mais ça s'arrêtera là. Sinon, c'est pas mal la seule chose. Ça, puis l'odeur, la personne. Enfin, c'est sûr que l'attirance, c'est plus les hormones et ainsi de suite. » Alexandre précise : sa préférence va aux voix profondes et graves, dites « masculines » et pour lui comme pour Noah, l'attirance ne se discute pas : ce sont les hormones qui décident. On retrouve ici la compréhension dominante de la sexualité comme orientation biologiquement déterminée. Et dans un cas comme dans l'autre, ce sont les traits les plus masculins qui sont les plus attirants, ou les plus susceptibles de susciter le désir suivant les scripts sexuels dominants.

3.2.3 Regroupements associatifs et militants

Noah s'implique depuis plusieurs années dans un organisme de défense des droits LGBTQ+. Lorsqu'il s'y investi, il « laisse tomber ses barrières ». Il se permet des comportements « plus féminins », comme lorsqu'il représente cet organisme à des événements de la fierté : « Je vais avoir envie d'être un peu plus sexy, on dirait. Je ne sais pas pourquoi. Je vais embrasser ces codes-là. »

Cela dit, ces espaces de socialités homosexuelles, bisexuelles et queers ne sont pas débarrassés de comportements « homophobes », hostiles envers les hommes plus efféminés selon lui :

[...] il y a de l'homophobie aussi dans la communauté. Pis j'ai l'impression que justement, plus t'es féminin, plus t'en vis même intra-communauté. De la part des gars ben, les gars gays plus justement dans des catégories plus masculine. J'ai l'impression de voir plus des comportements homophobes que, mettons, des gars queers. [...] Fait que j'ai l'impression qu'il y a quand même une genre de micro-société dans notre communauté pis il y a quand même les hommes cis, blancs, plus masculins, musclés, tout ça, gym, qui vont être comme en haut de la pyramide, mettons, sociétale, de notre communauté à nous. Pis ils voudront pas nécessairement s'associer à autre chose que ça. Fait que c'est quand même assez toxique, d'ailleurs.

De par sa socialisation militante, Noah est sensible aux rapports de pouvoir intracommunautaires, il oppose les hommes cis, blancs, plus masculins et musclés d'un côté et les hommes plus efféminés et queers de l'autre. Et pour lui ce sont les premiers qui exercent leur domination sur les seconds. La notion d'homophobie (internalisée) et les catégories de classements entre les hommes homosexuels seront explorées dans les chapitres suivants.

3.3 CONSTATS

À l'issue de ce premier parcours centrés sur les espaces fréquentés, il apparaît d'abord que les participants n'entretiennent pas le même rapport à la masculinité hégémonique et ce peu importe la forme qu'elle prend. On peut distinguer trois types de rapports dans mon échantillon. Le premier est celui de ceux qui disent adapter avec un certain succès leurs comportements pour s'y conformer et ainsi éviter des situations sociales négatives. Le second renvoie à ceux qui, selon eux, n'y parviennent pas ou pas suffisamment. Finalement, il existe un troisième rapport positif cette fois-ci à cette masculinité hégémonique réservé à ceux qui ne déploient pas de distance critique vis-à-vis des attentes de masculinité parce qu'ils y répondent déjà et qu'ils disposent du statut de dominant. Et évidemment, ces trois rapports à la masculinité hégémonique dépendent des espaces et de leurs sociabilités. C'est pourquoi les participants ne perçoivent pas les mêmes injonctions à la masculinité.

Un deuxième constat que l'on peut dégager des discours à ce stade concerne les indicateurs du genre. Il apparaît d'abord que le corps, sa constitution, son apparence physique, sa capacité présumée et son activité restent les premiers indicateurs de la position de sexe masculine. Les références aux corps sont en effet nombreuses et omniprésentes dans les huit entretiens :

Être musclé, être baraqué, être grand, s'entraîner le haut du corps, ne pas s'entraîner le bas du corps, être en « shape », ne pas être en surpoids, ne pas être trop mince, avoir des épaules larges, avoir des tatouages, porter des chandails plus amples et avoir des « estis de gros bras », faire des travaux manuels et de la construction, avoir de la barbe, avoir des poils, avoir les cheveux courts, ne pas porter des chandails ajustés, porter des pantalons assez longs, ne pas porter des pantalons trop courts, porter des maillots plus long, ne pas porter des maillots courts ou trop ajustés, ne pas porter de boucle d'oreille, ne pas porter de vernis, ne pas porter de vêtements trop colorés ou « excentriques », ne pas porter de manteaux longs ou de fourrure, être en forme et transpirer, avoir une voix grave.

À ces premiers indicateurs qui sont les plus fréquemment mobilisés s'ajoutent ceux qui relèvent de pratiques et d'attitudes qui se distribuent comme suit dans mon corpus d'entretiens.

Serait masculin : Être réservé, stoïque, discret, faire des blagues homophobes, se « crisser » de ce qu'on porte et de tout en général, ne pas exprimer ses émotions, ne pas être « trop gay », prendre tout à la légère, se « foutre » de tout, faire des niaiseries, avoir des amitiés masculines, être plus présent et actif, être « à son affaire », se concentrer sur son entraînement, ne pas s'intéresser à la culture LGBTQ+, être le patron, avoir des employées féminines, travailler à un grand bureau, tout connaître sur la construction, savoir ce qu'on veut la quincaillerie, ne pas poser trop de questions, avoir confiance en soi, savoir de quoi on parle, être intelligent, être articulé, regarder les autres sans être regardé, indiquer « masc for masc » sur les applications de rencontre, sexualiser les femmes, siffler les femmes, chasser, pêcher, tuer des animaux, aller en guerre, avoir une gang de gars, travailler en usine, travailler avec des voitures, conduire un gros camion, faire du sport, être bon en sport, passer pour hétérosexuel

Et serait féminin : s'intéresser à la culture et à la littérature, pleurer, jouer avec des filles, être flamboyant, être loquasse, respecter les règles, faire respecter les règles, parler avec des gestuelles, être extraverti, être distrait, être dispersé, poser trop de questions, ne pas savoir où chercher ce dont on a besoin à la quincaillerie, être superficiel.

Toutes ces pratiques nommées par les hommes interrogés sont, pour eux, des indicateurs du genre. Il est assez intéressant de voir l'éventail immense de ces pratiques, de l'apparence physique aux intérêts, jusqu'au nombre de questions que l'on est autorisé à poser en tant qu'homme. Ces indicateurs démontrent aussi les règles auxquelles ces hommes tentent de se conformer pour être perçus en tant qu'hommes. Parce que, comme ils le précisent eux-mêmes, il y a des avantages à être perçus comme tel. Par exemple le fait d'être pris au sérieux ou de carrément éviter des violences que subissent des hommes perçus comme « efféminés ».

Alonso évoque, quoique de manière détournée, ce risque lorsqu'il parle de la manière dont il traverse le village gay de Montréal. « C'est simplement que... Je veux être en mesure de regarder et ne pas être regardé. C'est moi qui veux observer et analyser la chose. Je ne veux pas être comme l'objet, le centre de l'attention. » Et c'est là l'enjeu qui se rejoue continuellement dans ces maisons des hommes, le risque d'être perçu comme un objet parce qu'on ne performe pas suffisamment ou correctement la masculinité attendue dans le contexte.

On a vu que les sociabilités varient selon les espaces et que les indicateurs de genre à partir desquels les participants se classent et classent les autres sont nombreux. Mais partout, on peut repérer des pratiques de classement qui participent à produire des homomasculinités. En tout temps, où qu'ils soient, les participants voient qu'il existe une forme de masculinité attendue à laquelle ils peuvent ou non se conformer. Et le plus souvent, cette forme est opposée à la figure de la « tapette ». Encore une fois le résultat de l'apprentissage de la masculinité par le rejet du féminin. On découvre également leur résignation face à ces contraintes. Même si certains ont exprimé de la colère, aucun d'entre eux n'a parlé de révolte ou de vouloir transgresser les règles de la masculinité. Ils étaient tous conscients du coût de cette transgression.

[...] plusieurs membres de la communauté gay se sentent obligés de se conformer aux norme hétéronormatives pour se faire accepter dans leur milieu de vie. En effet, un nombre non négligeable de gays reproduisent des comportements de la normativité hétérosexuelle parfois en les amplifiant, parfois en les euphémisant. [...] Ainsi, nombre d'individus cachent leur identité gay derrière des ritualisations outrancières de la masculinité, certains la ritualisent uniquement dans des contextes choisis, d'autres encore se revendiquent gay tout en adhérant à une masculinité hétéronormative. (Jeffrey et Roberge, 2019, p.210)

À la quincaillerie, il faut avoir les connaissances d'un entrepreneur en construction si on souhaite éviter d'être objectifié. Dans certains gyms, il faut porter des pantalons assez longs et s'entraîner le haut du corps, utiliser certains appareils et en éviter d'autres. Dans la rue, il faut être habillé sobrement et avoir une carrure imposante. Lors d'un premier rendez-vous, il faut avoir une voix grave et des « esti de gros bras » comme le mentionnait John. Ce que l'ensemble de ces réponses nous démontre, c'est qu'on n'échappe pas au jeu de la masculinité. Que tous les contextes exigent des pratiques et des indicateurs particuliers pour réaffirmer son statut de sujet.

« Ne pas passer pour une tapette », ne pas déranger « l'ordre de genre » passe, entre autres, par la surveillance. (Foucault, 1975 ; Kimmel, 2008) Partout et quasiment tout le temps, les participants déploient des pratiques de surveillance de leur propre masculinité. Pour John, ça veut dire se préparer avant d'aller faire ses achats à la quincaillerie. Pour Thierry, c'est retirer ses colliers, son vernis et ses boucles d'oreilles avant d'aller travailler le lundi matin. Faisant écho à ce que Guillaumin soulignait dans son chapitre « Masculin banal/Masculin général » (1992). Il y a un contrôle très important exercé sur les vêtements pour réaffirmer le genre et tout contrevenant s'expose à des peines importantes : « Le

travestissement, c'est-à-dire dans un sens banal l'adoption de vêtements féminins par un homme, est l'une des conduites les plus honnies. » (Guillaumin, 1992, p.106) Thierry semble très conscient de ce contrôle, n'ayant jamais vu d'hommes porter des vêtements « moins masculins » au travail. Il adapte donc ses pratiques, pourtant nommées comme « authentiques les week-ends », pour être plus discret dans son milieu professionnel. De son côté, Noah modifie son comportement dans les vestiaires pour paraître plus stoïque et réservé. Félix évite de partager ses intérêts pour la culture LGBTQ+ au travail. Patrick essaie de ne pas être trop exubérant ou de prendre trop de place dans l'ensemble des lieux qu'il traverse. Autant d'exemples de contrôle de soi pour éviter d'être perçus comme « féminins ».

Mais il ne s'agit pas seulement d'« autosurveillance ». À la salle de sport, Victor sent les regards sur lui lorsqu'il porte des pantalons plus courts. John dit ressentir un malaise de la part des gens « en région » lorsqu'il aborde son intérêt pour la littérature et la culture. Félix est parfois bloqué directement sur les applications de rencontre parce qu'il est asiatique et donc plus « efféminé ». Alexandre a déjà été insulté parce qu'il était trop « mince » et pas assez « en *shape* ». Les manquements à la masculinité sont sanctionnés : du regard désapprouvateur à des pratiques d'humiliation. Rappelant évidemment au concept même d'hégémonie de Gramsci (1978). La masculinité attendue n'est pas maintenue par la force, mais par le consentement à la fois passif et actif des règles. Il n'y a pas de police de la masculinité, mais chaque individu s'assure qu'elle soit réitérée par une surveillance et des conséquences constantes.

Dans ce chapitre il a été vu que la masculinité hégémonique se reconfigure selon les lieux et les personnes présentes dans ces lieux. Que tous les participants parviennent, consciemment ou non, à nommer des caractéristiques qui sont des indicateurs du genre. Que ces indicateurs changent selon les contextes et permettent de se situer dans la hiérarchie masculine. Le prochain chapitre se concentre justement sur les conceptions partagées des participants à cette recherche et les catégories communes qu'ils mobilisent pour parler des homomascularités.

CHAPITRE 4

CATÉGORIES ET HIÉRARCHIES D'HOMOMASCULINITÉS

Ce chapitre s'intéresse aux catégories de pensée qui participent des représentations communes que se font les participants des homomasculinités, de ce qui les distingue les unes des autres et de la manière dont elles sont hiérarchisées. Dans leurs discours, les participants ont mobilisé plusieurs qualificatifs pour parler de leur masculinité ou de celle des hommes qu'ils côtoient. De plus, dans ces discours où ils font état des rapports de domination entre hommes, les participants n'ont quasiment jamais explicitement (à quelques exceptions près) mentionné les rapports de domination des hommes sur les femmes. Pourtant, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, les participants distinguent les masculinités entre elles selon qu'elles sont « masculines » et/ou « féminines ». Ces notions sont ainsi toujours là présente, entendues comme allant de soi, et elles sont au centre de leur principe de classement des hommes gays et/ou queers entre eux. De facto, cette catégorisation en féminin/masculin est le produit de rapports sociaux de sexe qu'elle exprime et qu'elle participe à actualiser, comme l'ont montré les théoriciennes féministes.

C'est le fonctionnement même de cette catégorisation que je tenterai de mettre en évidence ici en examinant ce qu'ils disent d'abord des hommes « masculins », de ceux qui selon eux incarnent une homomasculinité hégémonique ou encore de la figure du « *king* des gays ». Je montrerai ensuite les associations entre masculinité et hétérosexualité d'une part, féminité et homosexualité d'autre part telles qu'elles se manifestent dans l'ensemble des entretiens. Finalement, je m'intéresserai aux catégories *top* et *bottom* qui reviennent régulièrement dans mon corpus.

4.1 La masculinité toxique, le *king* des gays et le masculin banal

À ma question qui consistait à lui demander ce qu'est un homme masculin, John me répond :

Je me doutais que tu allais poser cette question-là, pis je n'ai pas de réponse. C'est plate, hein? C'est que je pense qu'on tombe dans le cliché tout de suite, tu sais? La force, la virilité... On pourrait établir, et je pense que tu serais encore mieux placé pour moi pour établir tous les stéréotypes liés à la masculinité, mais moi j'ai l'impression que c'est tout ce qui est en confrontation avec la féminité. Ça peut avoir l'air pareil, mais j'ai l'impression que tout ce qui s'éloigne des stéréotypes féminins, c'est masculin. C'est aussi binaire [binaire] que ça. Définir la masculinité... [...] J'ai bien de la misère avec cette question-là, je n'aurais pas de réponse définie.

« Ce n'est pas nécessairement quelque chose de clair ou défini. C'est mobile aussi. Ça bouge tout le temps. Ça dépend de la personne, de la société, de l'époque. Ce n'est pas toujours la même chose. » me dit, pour sa part, Alonso.

Ces deux extraits sont significatifs d'un constat plus général qui se dégage de l'analyse de l'ensemble des entretiens : en dehors de quelques caractéristiques isolées et non-récurrentes (être poilu ou musclé par exemple), les entretiens témoignent d'une réelle difficulté à caractériser la masculinité banale ou ordinaire, à la spécifier, à lui attribuer des traits particuliers. Signe que cette masculinité fonctionne comme « le référent absent », le majoritaire symbolique comme l'a montré Guillaumin (1979). À l'inverse, la féminité masculine, plus généralement le féminin et ce qui les caractérise sont facilement définis et détaillés dans les entretiens. Le masculin banal, lui est « indéfini » et « il dépend de la personne », ce qui ne semble pas être le cas du féminin banal, comme nous le verrons plus loin dans ce chapitre.

Un type de « masculinité masculine » est cependant bel et bien caractérisé et particularisé dans les discours recueillis. Et chaque fois qu'il en est question, les participants parlent d'autres hommes qu'eux-mêmes, soit d'une masculinité qui n'est pas la leur. Ces « autres » masculins dont ils se distancient sont les « alphas », les « vrais hommes », les mâles, les messieurs muscles, la racaille, les machos et les chefs tribaux.

Les participants font alors référence à la « masculinité toxique », une notion désormais communément mobilisée dans la société québécoise et ce depuis 2016. Au Canada, sur le moteur de recherche Google, les occurrences de recherche pour « masculinité toxique », sont devenues significatives en 2016 et ont connu une hausse marquée en 2022, ce qui indique que de nombreux utilisateurs ont cherché ce terme ou des sujets l'incluant pendant ces périodes. Aucune récurrence significative de recherche n'est disponible avant 2016 (*Google Trends*, 2024). Il n'est donc pas étonnant qu'on la retrouve dans les entretiens au sujet d'hommes et de comportements jugés « négatifs » et « problématiques », comme dans cet extrait où Noah m'explique:

Déjà de ne pas être proche de ses émotions, de ne pas s'exprimer de comment on se ressent, pour moi c'est déjà un gros « red flag ». Tout ce qui est la misogynie, tout ce qui est le paternalisme, pour moi ça s'embarque là-dedans, tout ce qui est toxique. Ça serait des comportements, des façons de faire, même des fois juste des jokes de papa, comme on dit des fois. Je pense que ça serait ça.

Si peu de participants lient directement cette « masculinité toxique » à la « misogynie » et au « paternalisme » comme dans cet extrait de Noah, l'ensemble y voit tout de même un modèle repoussoir de masculinité. De plus, ils parviennent tous à nommer des hommes de leur entourage qui en sont.

C'est aussi, me semble-t-il, de cette masculinité toxique dont il est implicitement question dans l'entretien de Patrick qui me confie le sentiment d'insécurité que peuvent susciter chez lui les « *kings* des gays »:

Parce que c'est des gars. Parce qu'eux aussi, ils ont grandi dans notre monde. Ce qui fait que les gars doivent performer cette masculinité-là. Ils ont un peu les mêmes réflexes que les hommes... Même peu importe à quelle communauté on appartient, peu importe à quelle marge on appartient, on reproduit cette même hiérarchie-là et ça s'applique avec différents parallèles. Le gars au top de la hiérarchie des gays, c'est le *king* des gays, c'est pas le *king* du monde, mais il est plus proche du *king* du monde que le gars dans le bas de la hiérarchie des gays. Ça se réplique.

Ce « *king* des gays » auquel il fait référence désigne une homomasculinité dominante. Certes, elle se distingue de celle dont dispose le « *king* du monde » qui lui est hétérosexuel, mais il s'en rapproche contrairement au « gars dans le bas de la hiérarchie des gays ».

Enfin, on trouve une autre exception à la règle du masculin banal non spécifié dans le discours d'Alonso. Celui-ci me décrit un autre type de masculinité particulière au sujet de son fils qui aime la chasse, la pêche, les jeux-vidéo, les sports et les voitures alors même qu'il a deux papas homosexuels:

On a adopté via la banque mixte, la DPJ. C'est un enfant né au Québec, une femme avec tous les problèmes que tu peux imaginer. [...] Un petit garçon mâle, alpha à l'os. Comme plus hétéro, ça ne se peut pas, là. En plus, il est grand, il est fort. [...] Il a deux papas. C'est le garçon le plus mâle de la classe et c'est le seul qui a deux papas. Ça démontre qu'on n'est pas suffisamment bon pour influencer l'orientation sexuelle d'un enfant.

Cet extrait révèle une représentation communément partagée par les participants : le masculin est d'abord et avant tout hétérosexuel. Et on peut penser que si la masculinité de son fils est particulière pour Alonso c'est parce qu'elle dément le préjugé de l'homosexualité héréditaire.

4.2 « *Straight passing* » : les gays hétéros et les gays très gays

Tous les participants font de l'hétérosexualité un indicateur de masculinité. Aussi, les hommes qui « sexualisent » les femmes, les sifflent, les harcèlent, les séduisent, sont immédiatement perçus comme des hommes masculins. Mais cette hétérosexualité, qui fonctionne comme un signe de masculinité, ne s'épuise pas dans les rapports aux femmes. On l'a vu, selon Alonso, son fils de 10 ans est très « hétéro ». Il n'est pas question de son activité sexuelle dans cette qualification mais bien du fait qu'il aime les voitures et le sport. La catégorie « hétéro » se confond donc avec celle du masculin dans ce discours d'Alonso.

Cette association de la masculinité à l'hétérosexualité est par ailleurs explicitement pointée par Thierry :

J'ai l'impression que quand t'es plus masculin, tu te rapproches plus d'un hétéro. Parce que si je prends le sens inverse, c'est rare d'avoir des hétérosexuels qui sont plus... qui sont moins masculins. Souvent la majorité vont être plus masculin, mais après là encore j'ai appris que non, il n'y a pas forcément de rapport. Mais en général, la perception c'est que quelqu'un qui est plus masculin va être plus hétéro aussi.

Et à l'inverse, être « homo », c'est être féminin, comme l'explique Noah :

On dirait qu'on associe beaucoup la masculinité à l'hétérosexualité déjà. Je pense que c'est une des raisons pourquoi au début j'avais de la misère de faire mon coming out. Ça veut dire aller plus vers la féminité. J'avais justement de la misère à l'exprimer. Mais justement, c'est exprimer moins ses émotions. Ça serait comme dans la masculinité typique, on va dire. Sinon, c'est comme plus sportif. Mais là je te parle des idées à la base que j'avais.

On voit ici comment la catégorisation dissymétrique, masculin = hétéro / féminin = homo, est reprise en dehors de toute référence à la sexualité, comme dans les insultes « homophobes », reçues et entendues à l'école par les participants, où ce sont des comportements jugés féminins qui sont sanctionnés. Ses sanctions sont l'une des manières dont les homosexuels apprennent qu'ils ne sont pas conformes aux normes attendues (Eribon *et al.*, 2003, p.265). Pleurer, aimer les livres, s'intéresser à la culture, c'était « gay », c'est-à-dire féminin et sanctionnable.

L'analyse des entretiens révèle ainsi que ces catégories désignent bien souvent des positions sociales plutôt que des pratiques réputées sexuelles et qu'elles réitèrent des positions de sexe entre hommes. Alors qu'un homme hétérosexuel est un homme tout court ou un hétéro (position de majoritaire), un homme homosexuel est efféminé : c'est une « tapette », un « fif » ou une « folle » (position de minoritaire).

Et c'est ce dernier qui est « différent de », « un peu plus » ceci, « un peu moins » cela. C'est ce que pointe très clairement Noah dans cet extrait :

Dès qu'un gars est un peu plus féminin, on va tout de suite dire : « Ah, il est tu gay ? » C'est une question que les gens vont se poser. Les gens mélangent beaucoup les codes de l'expression de genre. La féminité et la masculinité, pour moi, ça n'a pas à voir avec l'orientation sexuelle aujourd'hui, mais historiquement, ben dans ma courte vie, c'était plus associé à être un peu plus féminin, un peu plus flamboyant, un peu moins réservé, l'image de base.

On comprend alors mieux ce statut de *king* des gays qui, pour la majorité des participants, correspond à la figure de « l'homosexuel hétéro » : celui qui bénéficie du « *straight passing* » puisqu'à première vue, il est hétéro, et s'il n'a pas l'air d'un homosexuel, c'est qu'il n'est pas efféminé. Ce gay hétéro bien présent dans l'imaginaire des participants peut passer pour un hétérosexuel tant dans des milieux homosexuels que dans des espaces mixtes.

Patrick me décrit comme suit « ce gars » qui « peut passer » et qui se rapproche ainsi le plus de la masculinité hégémonique :

Ben t'sais, ça va être un gars avec une belle job, avec un bon salaire, qui a un bel appartement propre, t'sais, un chum stable mais ouvert, qui performe sa sexualité, t'sais, qui a une boucle d'oreille, mais juste une, pas deux, t'sais, pis que... Mais il va avoir comme... il va être musclé pis il va avoir une belle barbe fournie, comme un vrai homme. T'sais, ça va être un homme, clairement, par ses traits physiques pis par ses... Ouais.

Il peut incarner temporairement la norme, et cette possibilité constitue une véritable ressource disent les participants. Elle protège notamment des agressions qui ciblent ceux qui sont « féminins ». « Gay » "fif" ou "fag", les différentes insultes que me rapportent les participants ont toutes été lancées lorsqu'un homme présentait des comportements féminins. Tous témoignent que l'on dit banalement gay pour dire féminin. « Ce que tu viens de faire, c'est vraiment "gay" » veut dire féminin, me disent-ils. Ce pourquoi il est possible d'entendre dire d'un gay qu'il est très gay.

Pour Patrick, qui ne s'identifie pas comme un dominant justement parce qu'il est efféminé, dit-il, il y aurait des gangs de gays dominants qu'il me décrit comme suit :

Ouais, il y a des gangs de gays tous pareils, ils sont tous pareils, ils sortent ensemble, ils couchent tous ensemble, pis ils sont tous pareils. Autant les super *jocks* musclés médecins du village, avec la même coupe de cheveux, la même barbe, les mêmes lunettes, les mêmes shorts, qui vont au pique-nique électronique, pis qui ont la même vie, pis qui sont toujours ensemble, pis qui font la même affaire tout le temps. Pis qui sont comme tous un peu des miroirs les uns des autres, que des gangs plus alternatives queers. Ils ont toutes la même boucle d'oreille, pis le même top un peu "croppé", découpé, t'sais, comme dans le style, pis dans la façon de se présenter, pis les activités qu'on fait, pis tout d'un coup y'a comme un genre de mimétisme qui existe.

Alors que les gays plus queers seraient plus prompts à adopter des pratiques de genre classées comme féminines et à se distancer par là-même de l'homomascullinité hégémonique, celle-ci se manifeste par une adhésion aux codes de la masculinité hégémonique hétérosexuelle : ils sont musclés, médecins, ils ont une barbe, ils passent du temps ensemble et se ressemblent tous. Surtout, ils ne sont pas efféminés, ils sont vus et traités comme masculins.

Par opposition, à l'autre bout du spectre de la hiérarchie des homomascullinités, se trouve la figure du gay qui est « trop gay ».

[Victor] - [Être masculin c'est] répondre à des attentes et à des codes en termes d'allure, et de pratiques sociales aussi larges qu'un travail, des sorties, des connaissances culturelles, des pratiques culturelles. C'est aller au gym, mettre des polos Fred Perry, sortir au brunch, mais pas au brunch drag, parce que c'est trop gay, et puis savoir bûcher du bois.

[Sony] - « Parce que c'est trop gay », donc il y a des niveaux de *gayness*?

[Victor] - Ouais, il y a gay et *gay*. Tu vois, il y a des choses que même ces gays-là masculins vont rejeter. Notamment les drags, notamment les queers. Je pense que c'est pas juste dans la communauté. Je pense que c'est comme... dans la société générale, je pense que... On t'aime moins quand t'es efféminé. En général, c'est plus dérangeant. Tu nous demandes un effort de t'accepter. Alors que, mettons, le gay qui ressemble à un hétéro masculin, ben, il va moins déranger. Parce qu'on s'est toujours fait dire que ce qui est masculin est mieux.

Ce serait donc la féminité qui dérange selon Victor, et cette féminité peut varier en degré. Tout en bas de la hiérarchie des homomascullinités, on trouve finalement les « folles », les « petites tapettes », les « pétasses », ou encore les gays « flamboyants » et « exubérants ». Même si se faire insulter n'est plus le quotidien des hommes rencontrés, tous ont évoqué leurs expériences en tant que cibles ou en tant que témoins de ces insultes dans lesquelles l'homosexualité est associée à un excès de féminité. Aujourd'hui, les homosexuels efféminés seraient acceptés mais seulement dans des cadres sociaux précis, disent-ils. En

revanche, il ne faut pas qu'ils viennent déranger l'ordre en dehors de ces espaces. C'est ce qu'exprime Alexandre au sujet de son collègue qu'il aime bien, mais qui ne « fitte pas trop » dans certains espaces.

[Est-ce que ça existe des homosexuels plus féminins?] Non, moi je vis plus avec des personnes qui sont... qui sont colorées, volatiles ou volubiles ou n'importe quoi. Qui soient féminins ou non... [Il réfléchit.] Non, c'est pas vrai. Oui, il y en a. Mais... Est-ce que je m'arrête à ça? Peut-être parfois. J'ai un collègue de travail qui est ultra flamboyant. Puis je l'adore. Puis ça change rien pour autant. Mais après, est-ce qu'on rencontrerait tout mon cercle d'amis ensemble? Je sais pas. J'suis pas sûr que dans la famille de mon chum, ça fitte trop.

4.3 *Top et bottom*

4.3.1 Des catégories sexuelles non fixes

Les catégories *top* et *bottom* font partie du langage courant aujourd'hui. Dans le sens commun, *top* désigne un homme qui, lors d'un rapport sexuel anal avec d'autres hommes, préfère pénétrer et *bottom* désigne un homme qui préfère recevoir. À noter qu'en France sont plus souvent utilisés les termes actif et passif, mais les termes anglophones sont ceux qui sont couramment employés au Québec. Il existe aussi la catégorie versatile ou *vers* qui désigne un homme qui aime autant recevoir que pénétrer. Finalement, il est également fréquent que les hommes s'identifient comme *vers top* ou *vers bottom*, pour se dire versatile avec une préférence pour l'une des deux positions.

Selon plusieurs participants, ces catégories *top* et *bottom* seraient beaucoup moins pertinentes aujourd'hui, les identités sexuelles seraient devenues plus fluides et flexibles notamment grâce à la diffusion de la culture queer. C'est notamment ce que me dit Alonso :

Maintenant tu commences à avoir un certain aperçu de dire qu'être top ou bottom ce n'est pas important. Mais à l'époque là, Si tu es bottom, tu es méprisé. C'est comme, tu étais plus proche d'être une femme. Ça veut dire qu'il y a une certaine misogynie internalisé dans la communauté. Ça veut dire que le seul qui était valorisé, c'était le plus « mal alpha », ou la hyper-masculisation, qu'on voyait beaucoup avec les « clones », avec les moustaches, les lèvres, qui maintenant a disparu un peu. Ça c'est une chose qui est bonne de la culture queer qui est plus transgressive en termes de représentation et comme l'hyper-masculinité ou l'hyper-féminité ce n'est plus une chose qu'on cherche, par exemple.

Alonso mobilisera cependant fréquemment ces catégories *top* et *bottom* pendant le reste de l'entretien.

Parmi les participants, certains se considèrent versatiles ou disent qu'ils « adaptent leurs préférences sexuelles selon leurs partenaires ». Aucun ne s'est dit strictement *top* ou *bottom*. Ces catégories ne fonctionnent donc pas comme des identités fixes pour les participants. C'est ce dont témoigne Victor :

Moi ça a changé en fonction de mes partenaires, dans le sens où je me définirais comme 50%. Versa. Vraiment le milieu, mais j'ai toujours des partenaires qui étaient exclusivement l'un. Genre 90%, l'un ou l'autre. Je me suis ajusté. [...] Mais il y a eu toujours, oui, effectivement, le gars qui était plus top avec moi était plus encadrant, contrôlant, bienveillant, mais encadrant quand même. Puis moi, j'étais plus protecteur avec le bottom avec qui j'étais. Probablement que c'est un mélange de personnalité, sexualité, et circonstance particulière d'un moment qui ont fait que ces traits sont ressortis.

Cela dit, l'usage de ces catégories révèlent que le sens qui leur est donné est de nouveau hiérarchique. Lorsqu'il était le *bottom* dans sa relation de couple, Victor sentait que son partenaire *top* était plus « encadrant » et « contrôlant » et ce, y compris en dehors de leur vie sexuelle. Cette dynamique s'est inversée lorsque Victor est devenu le partenaire *top* dans une autre relation. C'est alors lui qui est devenu plus « protecteur ». Être *top* c'est être plus « protecteur », « contrôlant » et « encadrant ».

Et comme nous allons le voir maintenant, quoiqu'en disent les participants, cette catégorisation top/bottom reste opératoire dans leurs pratiques de classement des hommes homosexuels et/ou queers.

4.3.2 « Souris pas, ça fait *bottom* »

« Dans ma tête, une personne *top* va être vraiment masculine. T'sais sûrement grande, masculine, musclée, tandis que la personne *bottom* va plus être genre tout mince, pas très poilue ou des choses comme ça ».

Ce que nous dit Félix montre que la qualification de *bottom* ne s'arrête pas aux pratiques sexuelles et que plusieurs indicateurs conduisent à classer un homme *top* ou *bottom*. Comme pour les catégories « d'hommes masculins », la catégorie du *top* est généralement restée peu spécifiée par les enquêtés, tout au contraire de la catégorie *bottom* qui a largement été explicitée comme dans cet extrait de l'entrevue de Victor :

Profil du bottom, ça va être quelqu'un d'un peu plus petit que la norme, ça va être le *twink*, plus petit, une coupe de cheveux blonde. Là, je pense à mon ex. [Rires.] Un peu plus maigre, un peu moins musclé, plus extraverti, qui va parler fort, qui va sourire. Tu connais la blague : « Souris pas, ça fait bottom. » [Rires.] [...] Les tops vont être à l'inverse, plus grands, plus forts, une voix grave, moins de sourire, et ils vont vraiment ressembler à ce qu'on attend qu'un homme ressemble à.

« Souris pas, ça fait *bottom*. ». Ce sourire condamnable associé à la figure du *bottom*, n'est pas sans rappeler la soumission imposée aux femmes, dont parlait Colette Guillaumin.

Le sourire, toujours accroché à nos lèvres, trait d'automate que nous émettons avec la moindre parole... et même sans la moindre. [...] Or le sourire, traditionnel accompagnement de la soumission, obligatoire par quasi-contrat dans les professions d'hôtesse ou de vendeuse, est demandé également aux enfants de sexe féminin et aux domestiques du même. Requis des épouses en représentation, et d'une façon générale des subalternes de sexe féminin (ce qui est tautologie), il est devenu un réflexe. Acte réflexe qui rappelle à chaque instant : à nous-même, que nous devons nous incliner et acquiescer quelles que soient les circonstances, aux hommes, que nous sommes disponibles et « heureuses » de manifester cette disponibilité. (Guillaumin, 1979, p.7)

Cette blague apparemment anodine signale bien la position de dominé, d'objet sexuel (Guillaumin, 1992), attachée au *bottom*. On comprend mieux alors la glorification du stoïcisme, mentionné de nombreuses fois comme une attitude masculine.

Les catégories *top* et *bottom* rejouent donc les catégories d'hommes et de femmes à l'intérieur des homomasculinités : un homosexuel masculin sera appréhendé comme *top* jusqu'à ce que sa préférence, son « statut » sexuel soit déclaré. À l'inverse, un homme perçu comme féminin sera automatiquement identifié comme *bottom*. Ainsi, ces catégories nous parlent de sexualité, mais pas seulement. Les pratiques sexuelles ne sont pas essentielles aux catégories *top* et *bottom*. Être efféminé, dans leurs principes de catégorisation, c'est certes un rapport présumé à la sexualité, mais c'est aussi un marqueur social. La pratique présumée de receveur (*bottom*) est une position sociale associée à la passivité. Et le receveur est moins désirable, comme l'explique Alonso :

« Oh ce gars, il est super masculin, super *hot*, super beau. » Mais tu sais en réalité, c'est une « folle », c'est plate. Comme au lieu de dire : « C'est intéressant, c'est super masculin mais en même temps il a son côté c'est super féminin en même temps. » J'entretiens encore ces aspirations à l'homme, hyper masculinité, parce que ça m'érotise là. On ne peut pas juger l'érotisation d'une personne. C'est un fantasme, un fantasme, on ne peut pas le juger. Mais, putain, j'aimerais bien avec lui, mais ça ne me tente pas. C'est comme être avec une femme. C'est comme, tu vois, je trouve que... Je pense que ça passe par l'érotisation, je pense que les gens encore... Comme on ne peut pas changer ce qui nous attise le désir. C'est-à-dire que quelqu'un qui est super féminin peut avoir des qualités associées [à cette féminité] qu'on peut trouver comme, ok, je ne me sens pas agressé, ça ne m'intimide pas. Il va probablement être *bottom*. Il est drôle, il est flamboyant. En fait mon désir passe par différentes portes, tu vois. Je ne sais pas, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui m'a fait me dire : « Oh, ce type était génial, son côté féminin, ça m'excite, je le trouve fantastique. »

À noter qu'Alonso nous parle de ses fantasmes et de ses désirs personnels pour des hommes « hyper masculins », des désirs qu'« on ne peut pas juger ». Inversement, pour lui, avoir une relation sexuelle avec un homme efféminé, *bottom*, « c'est comme être avec une femme ».

4.4 « *No fat, no fem, no Asian.* »

Il existe une formulation dont j'ai pu observer la récurrence sur diverses applications de rencontre pour hommes homosexuels et/ou queers : « *No fat, no fem, no asian.* » Cette dernière consiste à indiquer les caractéristiques qui ne nous intéressent pas. On communique alors qu'on ne souhaite pas être abordé par des personnes grosses, des personnes efféminées ou des personnes asiatiques. J'ai donc demandé aux participants de m'en parler.

Aucun d'entre eux n'a commenté le « no fat ». En revanche, ils m'ont réitéré que les homosexuels efféminés sont souvent discriminés et perçus comme moins désirables, d'où ce « *no fem* ». Quant au « *no Asian* », Félix qui est taïwanais m'explique que cette discrimination est probablement liée à des caractéristiques physiques, mais aussi à une association selon laquelle les « *asians* » seraient « féminins » :

Je pense que... Les personnes asiatiques, des fois, elles sont un peu... Elles n'ont pas beaucoup de poils. Elles ont plus des traits féminins, dans le sens du physique. Moi, j'ai vraiment une voix aiguë, mais bon, je pense que pas tout le monde a ça. [...] Puis après ça, je pense que c'est peut-être plus au niveau des standards de beauté qu'on est pas considérés comme, tu sais, attirant ou pas considéré comme désirable peut-être. Mais tu sais, il y a parfois des stéréotypes qui sont stéréotypés mais du genre positif. Des fois on voyait que [les asiatiques] ce sont genre des bons *bottoms* des choses comme ça. Mais c'est pas nécessairement positif parce qu'au final ça stéréotype un groupe de personnes avec une position en général... J'imagine que certaines personnes que ça les a... qu'il y a eu des possibles *outcomes* positifs, des choses comme ça.

Les caractéristiques que mentionne Félix, l'absence de poils, des traits « féminins », une voix aiguë, sont autant d'indicateurs du genre qui entrent en conflit avec la masculinité hégémonique. Les hommes asiatiques seraient par défaut féminins. En cherchant du positif à cette association, Félix ajoute que les hommes asiatiques, selon certains hommes, feraient de bons *bottoms*, une association peu surprenante puisqu'être *bottom* est un signe de féminité. Félix ajoute :

Je pense que quand on pense à une personne asiatique, tu vas plus penser à une petite personne féminine. [...] Être asiatique, c'est aussi comme... comme être un peu plus féminin à la base, là. Mais

c'est certain que c'est pas tout le temps, pis... des choses comme ça. Mais oui, je dirais un peu oui, peut-être, possiblement.

D'autres catégories sont apparues au fil des entretiens pour distinguer entre eux les hommes homosexuels et/ou queers. (*Jock, twink, twunk, bear etc.*) Cette multiplication des identités dites sexuelles semble notamment liée au développement des applications de rencontre.

Des nouvelles identités sont apparues pour nommer les hommes qui se distinguent par leur look et des pratiques qui leur sont propres : minets (*twinks*), athlètes (*jocks*), our (*bear*), oursons (*cubs*), *muscle bears, otters, chubs*, etc. D'autres appellations identitaires servent à nommer des gays qui se distinguent par un intérêt pour un type de partenaire : *chasers, daddies, rice queens*, etc. ; par une origine ethnique : black, beur, blanc, latinos, asiatiques, etc. ; par leur âge ou leurs occupations professionnelles. Une frange de la population gay s'associe avec la communauté BDSM pour ritualiser leurs pratiques sexuelles. (Jeffrey et Roberge, 2019, p.209)

Même s'il m'apparaissait important de les répertorier, il est important de noter que les données recueillies ne permettent pas de les classer entre elles de manière plus précise quant à leur position sur l'échelle du masculin et du féminin. C'est pourquoi elles sont présentées à l'annexe D de ce mémoire.

Toutes ces catégories mentionnées en entrevue permettent de constater qu'il existe de nombreuses manières de se classer parmi les homomasculinités, que ce soit, par types de corps, intérêts, activités ou pratiques sexuelles.

4.5 CONSTATS

Dans ce chapitre il a été vu que les catégories hiérarchiques du féminin et du masculin se rejouent constamment au sein de la classe des hommes (Devreux, 1992). Ainsi, l'identification du féminin n'est pas réservée à la classe des femmes. Des hommes sont aussi vus comme féminins (Connell, 1995) et cette association les prive du statut masculin dominant.

L'homosexualité, pour les participants à cette recherche, est souvent liée au féminin, soit à des indicateurs du genre féminin et cette association est tellement intégrée que certains utilisent le qualificatif « gay » pour dire féminin (Pascoe, 2012). À l'inverse, il y a homologie entre hétérosexualité et masculinité. De même, le masculin est du côté du *top* et le féminin du *bottom*. Dans ce système de catégorisation la masculinité est reconduite comme une position dominante sur la féminité. Autrement dit, dans les entre soi

homosexuels et/ou queers, catégorie non-mixte, on reproduit du féminin et des femmes symboliques comme figures repoussoirs pour maintenir l'ordre du genre, et une position masculine dominante.

De plus, il apparaît à l'analyse que les *tops* sont considérés comme sujets sexuels tandis que les *bottoms* sont vus comme des objets. Les *tops* seraient plus désirables et en contrôle des rapports sexuels. Ce sont eux qui désirent ou non les *bottoms*, qui sont agentifs. On retrouve ici l'asymétrie mise en évidence par Chauvin et Lerch : « [Les] relations homosexuelles comme hétérosexuelles ont longtemps été construites sur un mode asymétrique : le couple était l'appropriation d'une personne par une autre personne, la sexualité non une interaction égalitaire, mais une "action sur". » (2013, p.53)

L'ensemble des participants à cette recherche ont mentionné plusieurs modèles de masculinités qu'ils parviennent facilement à classer comme plus ou moins masculins. Cela dit, il est important de noter que les catégories des hommes dominants sont souvent restées floues et indéfinies outre certaines exceptions exposées dans ce chapitre. Toute différence est mesurée par un référent qui est immobile, une norme qui est au centre et autour de laquelle tout est différent (Guillaumin, 1979, p. 14). C'est donc le masculin qui occupe la position de référent et tout ce qui a trait au féminin est différent. C'est leur opposition qui compose le rapport de pouvoir. Et ce référent n'est jamais vraiment nommé ou explicité. C'est dans cette zone floue, en déterminant ce qui est différent de la norme, qu'il parvient à rester dominant. C'est toujours la différence qui est particulière (Guillaumin, 1992). Il est ainsi logique qu'il soit difficile pour les participants à cette recherche de définir ce qu'est la masculinité, la norme sociale.

La masculinité toxique, mobilisée quelques fois pendant les entretiens, est un excellent exemple d'une différence qui détourne de la norme. Ce concept, tel un épouvantail utilisé à la fois par les participants et dans la sphère publique québécoise, ne permet pas de rendre compte des dynamiques de pouvoir. Il consiste plutôt à identifier un ensemble de comportements spécifiques jugés problématiques et produit ainsi une nouvelle figure repoussoir extraordinaire à laquelle aucun homme ne s'identifie vraiment. Cela nous indique que si la masculinité toxique permet de pointer certains individus ou des pratiques, elle ne pointe jamais les rapports sociaux de sexe en soi. Et pendant qu'on pointe une forme de masculinité toxique, figure repoussoir qui n'existe souvent que chez les autres, le masculin banal (Guillaumin, 1992, p.104) passe inaperçu. Pourtant, Guillaumin postulait que la violence masculine et sa banalité sont liées et indissociables :

Le masculin? Une foule d'images, anodines. Anodines ou bien brutales. Et on choisit l'une ou l'autre série. Mais y a-t-il un choix? Car tout y est en réalité. Il y a un masculin ordinaire et il y a un masculin musclé (« viril »). Un masculin ordinaire compagnon-quotidien d'un masculin programme, politique et terrifiant. Au fond l'ordinaire et le terrifiant sont les deux faces d'une unique réalité. (Guillaumin, 1984, p.66)

La masculinité toxique permet finalement de masquer la domination masculine. De plus, en désignant une forme de masculinité toxique, on crée aussi par opposition une forme de « masculinité positive », idée qui est revenue quelques fois lors des entretiens. Comme s'il y avait une masculinité positive à trouver pour se dissocier de la masculinité toxique. Et donc, lorsqu'on ne se considère pas toxique parce qu'on ne fait pas preuve de comportements extrêmes, on serait nécessairement des bons gars. Il apparaît donc que la stratégie visant à diversifier les types de masculinités ne permet pas de réellement atténuer ou éliminer les rapports de pouvoir et de domination. Que la masculinité puisse prendre la forme qu'on veut bien lui donner, toxique, positive, banale, elle reste, une position de domination sur le féminin.

Se jouent donc, dans les homomasculinités, des rapports de pouvoir basés sur le sexe qui créent des classements internes et des hiérarchies. En ce sens, il est possible de faire constat d'une forme d'homomasculinité hégémonique, soit une masculinité attendue et dominante. Pour les participants à cette recherche, cette homomasculinité hégémonique rassemble de nombreux indicateurs du genre masculin. Par exemple : une bonne forme physique, un corps musclé et grand, des poils, mais pas trop, un bon salaire, un travail prestigieux, être blanc et *top*.

Tout comme la masculinité hégémonique, l'homomasculinité hégémonique est une identité mobile qui s'adapte et change selon les différents contextes. Il y aurait une bonne manière d'être homosexuel selon chaque espace que l'on fréquente et ce selon des critères qui évoluent constamment. Rappelons que même pour les hommes homosexuels et/ou queers il y a une injonction à une forme d'hétérosexualité, d'où la catégorie de *straight passing*. Elle réitère que les hommes homosexuels ne sont pas une catégorie monolithique. Et quelle est la meilleure manière d'atteindre l'hégémonie chez les homosexuels et être le « *king des gays* » comme le mentionnait Patrick? En étant le moins gay possible parmi les gays. En s'approchant le plus possible de l'hétérosexualité. L'homosexualité et le marqueur social féminin étant donc aussi discréditant au sein des homomasculinités. Et ce rapport à la masculinité est opératoire pour

les participants à cette recherche. Il permet de se représenter des sous-catégories d'homomascunités. (Pascoe, 2012, p.81)

De telles rationalisations relèvent du processus de détournement du stigmatisme bien étudié par Goffman (1975) au cours duquel l'individu stigmatisé – ou son entourage en l'occurrence – dévie l'attribut discréditant sur d'autres individus porteur du même stigmatisme, mais jugés par lui-même comme inférieurs. C'est d'ailleurs ce que les hommes interviewés ont également produit pendant les entretiens. Ils ont parlé de leur homosexualité, mais aussi de celle des autres, pour montrer en quoi leur manière de la vivre s'en démarque. Ce faisant, ils reconstruisent l'ordre hiérarchique de la domination à l'intérieur du groupe des dominés (Bourdieu, 1998). Si les homosexuels sont des dominés par rapport aux hétérosexuels et subissent en tant que tels une certaine violence symbolique, parmi eux il en existe qui en subissent encore davantage, car leur manière de vivre l'homosexualité est stigmatisée à l'intérieur même de la population homosexuelle. (Mellini, 2009, p.18)

L'homosexualité et les termes péjoratifs pour la pointer (tapette, fif, fag, etc.) représentent des positions à l'extérieur de la masculinité hégémonique. En ce sens, tenter d'affirmer une forme d'hétérosexualité symbolique permet aux hommes homosexuels et/ou queers de revendiquer une position hiérarchique plus élevée.

CHAPITRE 5

DIFFÉRENTS RAPPORTS À LA DOMINATION MASCULINE

« Or, s'ils viennent à changer de place, ne serait-ce qu'un peu, dans la hiérarchie militaire, ils expérimentent aussi les moyens d'échapper partiellement à la domination en l'exerçant à leur tour sur d'autres appelés, moins gradés. Dans cet apprentissage, les femmes, bien que matériellement absentes, sont sans cette symboliquement présentes sous la forme d'images-repoussoir. »

(Devreux, 1997, p.50)

Ce dernier chapitre porte sur ce qui différencie les participants à cette recherche. Je m'intéresse ici aux positions qu'ils occupent eux-mêmes dans ces hiérarchies et à la manière dont ils se représentent leur propre masculinité. Je présenterai d'abord les différents rapports à la domination masculine que j'ai pu dégager de l'analyse des entretiens en examinant la manière ils se positionnent dans les hiérarchies de masculinité. Ensuite, j'aborderai ce qu'ils disent de l'identité queer. Il s'agira de montrer comment elle est politisée ou non chez les enquêtés et nous verrons qu'elle est parfois utilisée comme un mécanisme de distanciation vis-à-vis de la masculinité jugée problématique. Finalement, je m'intéresserai à la mobilité dont certains participants peuvent faire preuve dans cette échelle des masculinités.

5.1 Hétérogénéité de l'échantillon

Tout au long des entretiens, les enquêtés m'ont informé de la position qu'ils jugeaient occuper ou qu'ils occupent à leur insu dans les hiérarchies masculines. Ainsi, il m'a été possible de retracer des trajectoires générales tout en tenant compte du caractère dynamique des hiérarchies de masculinité. Tous les enquêtés ont fait l'expérience de la position de dominé. Mais ils ont aussi occupé, à différents degrés, des positions dominantes dans certains espaces. Dans cette section, je tente de rendre compte de la complexité et de la grande diversité des expériences des enquêtés.

Tous les participants ne sont pas égaux devant les critères de l'homomasculinité hégémonique. Si certains comme Félix, John ou Patrick sentent que leur masculinité est souvent « insuffisante », d'autres

parviennent généralement à répondre aux injonctions du genre. Comme Alonso qui serait « *straight passing* » :

Même dans la communauté hétéro, si tu passes comme un hétéro, tu te fais moins agresser. Et dans la communauté gay, tu te fais plus valoriser, malheureusement. Mais je ne le fais pas intentionnellement [passer pour un hétéro], j'essaie simplement d'être moi-même, et certaines personnes m'ont fait remarquer ça des fois, et j'ai dit, ah, bon. J'essaye pas de changer ça, mais si je m'aurais fait dire que certaines choses [de moi] étaient vécues, perçues comme féminin, probablement j'aurais fait un effort pour le changer.

Alonso passe donc pour hétérosexuel et, malgré une forme de désintérêt de sa part, il semble apprécier ce statut; il aurait changé de comportement s'il s'était fait dire qu'il était féminin. Il est donc satisfait de ne pas passer pour féminin et affirme qu'il a la possibilité de changer pour être plus masculin. Il a donc une agentivité dans cet ordre du genre tel qu'il le perçoit. Cette mobilité sera discutée plus tard dans ce chapitre. Mais Alonso nous renseigne aussi sur la manière dont il naturalise sa masculinité, en « essayant simplement d'être lui-même ». Comme si cette position hétérosexuelle était innée, issue de sa personnalité.

Lorsque je lui demande s'il se considère masculin, Alexandre fait directement le lien avec l'hétérosexualité.

Oui [je me considère comme masculin]. Mais... Je sais pas comment je suis perçu. Je pose jamais la question à personne. Souvent, quand je finis par dire que je suis gay, ça surprend le monde. Donc, quelque part, ça paraît pas tant que ça. [...] Je pense qu'on me prend pour un homme *straight* à prime abord tout le temps. Si je ne passe pas par un courriel au bureau où il y a un drapeau gay à côté de mon nom. Et puis, les gens que je rencontre de prime abord, je pense qu'ils ne se posent pas la question. Même si je peux avoir une chemise rose. Je ne sais pas, je n'ai jamais posé la question à personne, en fait, comment j'étais perçu.

Alexandre aussi associe sa masculinité à l'hétérosexualité, mais il est surtout intéressant de s'attarder à la manière dont il en parle. Il nous dit que son homosexualité ne « paraît pas tant que ça ». Donc passer pour hétérosexuel, ce serait surtout ne pas paraître homosexuel. Rappelant que paraître homosexuel est encore une forme de différence, de déviance face à la norme. Et dans le cas d'Alexandre, même s'il porte parfois une chemise rose, une couleur perçue comme féminine, on ne questionne pas son orientation sexuelle. Il est donc possible d'émettre l'hypothèse qu'Alexandre rassemble suffisamment d'indicateurs masculins

pour paraître hétérosexuel. Et il ne semble pas s'intéresser davantage à cette position sociale. Il dit ne poser la question à personne, il ne sait pas comment il est perçu.

Ce que ces extraits nous démontrent, c'est qu'Alonso et Alexandre, malgré des expériences variées face à la masculinité hégémonique, semblent être plus souvent dominants dans les espaces qu'ils fréquentent grâce à certains indicateurs du genre qu'ils performant sans parfois en être conscients.

Pour Victor, l'échelle des homomasculinités se divise entre les homosexuels « maniérés », les trans et les queers d'un côté, et les homosexuels qui « ne sont pas maniérés » et qui sont « plus hétéronormés » :

[Est-ce qu'il existe des catégories parmi les hommes homosexuels selon toi?] Oui, quand même. [Rire.] Non, non. Je sais pas si c'est différents types de dire qu'il y a les gays maniérés avec plus ou moins de manières. Et ceux qui s'identifieraient plus du côté de la masculinité, ce sont ceux qui ont le moins de manières. Et que sur l'échelle du spectre t'as les gays maniérés, les transformistes, les queers, différents degrés de confort et d'oppression dans cette échelle-là. Et de l'autre côté du spectre, à la botte des hommes hétérosexuels t'aurais justement les gays normés et hétéronormés.

Victor, qui a justement choisi de changer de statut de genre après ses études universitaires en modifiant son apparence, mentionne souvent les rapports de domination entre hommes homosexuels tels qu'il les percevait. Par ailleurs, il se définit comme un « mec mec » comme il me le dit à l'occasion de cet échange sur les blagues homophobes :

[Sony] - Puis tu disais que toi-même t'as déjà fait des blagues sur les gays qui sont plus efféminés?

[Victor] - Ouais, je fais aussi des blagues sur les gros machos. Je veux juste...

[Sony] - Tu fais des blagues des deux côtés. Mais... C'était dans quel contexte?

[Victor] - C'était avec des amis. C'était justement... En étant moi-même parfois conforme avec des modèles, je suis avec des amis qui se ressemblent. On est comme un même spectre réduit d'hommes masculins qui n'ont pas de questionnement sur leur masculinité. On est des mecs-meecs.

[Sony] - Dans le fond, quand tu faisais des blagues, quand les blagues arrivaient, ces gens-là, ces gays féminins-là, ils étaient pas autour de la table. Puis, à l'inverse, quand tu te dis que tu fais aussi des blagues sur les gros machos, est-ce que ces gars-là sont autour de la table pendant ces blagues-là?

[Victor] - Non.

Victor qui peut faire des blagues sur les homosexuels efféminés, lorsqu'il est en compagnie d'hommes masculins « qui n'ont pas de questionnement sur leur masculinité », réaffirme ainsi son appartenance à ce groupe en se conformant à l'homomascullinité hégémonique qui s'impose dans cet entre soi.

Cette expérience de conformité à l'homomascullinité hégémonique contextuelle n'est pas partagée par l'ensemble des enquêtés.

Patrick me raconte son expérience de rejet en raison de son statut de genre, au sens de Chauncey (1994), au sein des homomascullinités. Pour certains hommes, il est trop féminin pour être attirant sexuellement. Il se trouve alors ramené à la position d'objet sexuel à qui on refuse de la sexualité. Et comme il me l'expliquera à quelques reprises lors de son entretien, il ne parvient pas à sortir de cette position. Il est donc à croire qu'il ne dispose pas de suffisamment de traits de masculinité pour espérer une ascension dans la hiérarchie des homomascullinités dans certains espaces :

[Sony] : Dans les relations entre hommes gays, que ce soit amicales, communautaires ou intimes, t'es-tu déjà senti pas assez masculin pour quelqu'un ?

[Patrick] : Dans les mondes gays... Je dirais... Une des affaires qui me vient, c'est dans certaines relations amoureuses ou sexuelles, je me suis senti pas assez masculin pour le désir de quelqu'un. C'est quelqu'un qui désirait une personne plus masculine. Fait que moi, j'étais trop féminin. Fait que je me faisais rejeter ou dire non à cause de ça.

5.1.1 Mobilité au sein des homomascullinités

Comme nous l'avons vu au chapitre trois, l'ensemble des participants à cette recherche adaptent parfois leurs pratiques de genre selon les contextes. Certains vont jusqu'à « masquer » leur homosexualité. Dans cet extrait, Noah me parle de son amoureux :

Selon ce qu'on en dit de la féminité et de la masculinité, il est un peu plus féminin que moi. On s'est déjà fait dire des trucs par du monde, soit qu'on connaît pas beaucoup, peu importe, comme « ah ok, toi je m'en serais douté, mais pas toi », c'est déjà arrivé. [...] Je sais que lui, il y a des situations où il va me dire « vas-y toi, moi je ne veux pas y aller ». C'est sûr qu'à un rendez-vous au garage, je donne l'exemple, il va être plus stressé que moi parce qu'il sait qu'il dégage plus une féminité.

Le couple arbitre donc sur qui va le mieux passer et performer l'homomascullinité hétéro requise dans certains espaces. Le copain de Noah, qui « dégage plus une féminité » évitera les espaces

traditionnellement masculins où sa « féminité » peut être coûteuse. Cet exemple rappelle que l'hégémonie n'est pas fixe, mais montre aussi que Noah et son amoureux évaluent les dynamiques de masculinités en présence et les performances possibles. Contrairement à Alonso et Alexandre qui sont juste eux-mêmes me disent-ils, Noah m'explique comment il peut être plus masculin pour répondre à certaines maisons des hommes. Ainsi, contrairement à d'autres, il dit parvenir à adopter des pratiques qui lui permettent d'être plus « *straight passing* » et de se hisser plus haut dans la hiérarchie

A l'instar de Noah, Victor a changé de statut après avoir terminé ses études en histoire de l'art.

J'ai eu des périodes un peu plus androgynes, un peu plus queer-coded. Et puis, quand mon apparence a changé, quand mes fréquentations ont changé, j'ai été plus dans une allure masculine, les coiffures... Pas cette coiffure-là, mais une coiffure un peu plus... Bah, des cheveux courts, rasés, *side-cut*, petite barbe, un peu plus de muscles, moins de t-shirts collants. Et ce que j'ai envie aussi, c'était aussi une époque où j'avais une sexualité un peu plus importante. J'avais plus envie de séduire des gens qui étaient plus, là on revient à l'échelle, qui étaient plus passifs, donc qui n'étaient pas forcément attirés parce que moi j'étais cheveux longs, etc. Donc c'était plus facile d'être séduisant pour mon auditorium, mon type de public visé en étant un peu plus masculin, en étant un peu moins queer, un peu plus... Ok, je suis un mec.

Pour plaire à des hommes plus « passifs », des *bottoms*, Victor a choisi de modifier son apparence et son corps. Il est allé au gym, a changé sa garde-robe et sa coupe de cheveux. De cette manière, il espérait être perçu comme un homme davantage masculin, un « mec ». Et selon lui, sa stratégie de l'époque a fonctionné. Une même mobilité dans la hiérarchie des homomascularités m'est racontée par Alonso au sujet de l'un de ses amis qui ne parvenait pas à être suffisamment séduisant en tant qu'homme efféminé.

[...] je vais te parler d'un ami qui me disait... Écoute il a toujours été maigrichon, *twink*, mais il aimait les gars plus barbu plus bâtis. Il est allé au gym, il a pompé le plus possible. Et il s'habillait un peu hippie avec des trucs un peu des friperies et on lui a dit : « Écoute si tu veux coucher [avoir du sexe], habille-toi avec des jeans t-shirt blanc. » Tu vois il a pris des décisions conscientes pour sa cible.

Là encore, il s'est agi de modifier le corps et l'apparence, d'aller au gym et de « pomper le plus possible », de porter des vêtements plus sobres, pour paraître plus masculin. Mais cette mobilité semble avoir des limites pour Alonso :

Est-ce qu'il l'a réprimé [sa féminité] ou il a changé? Parce qu'on ne peut pas changer ce qu'on est génétiquement, mais on peut changer ce qu'on est socialement. Et socialement, c'est une culture des images. Qu'est-ce que les gens voient? Et quand tu vois un type bâti, musclé, barbu, c'est comme un

mâle. Et c'est un type qui est comme ça, et je veux ça de lui. Mais quand celui-là n'est pas ce que je pensais qu'il était [et donc qu'il est un peu plus féminin qu'en apparence], je suis un peu déçu. C'est la chose que j'ai observé, expérimenté un peu.

S'il est donc possible de changer son image, ce que l'on est socialement, l'apparence, dit Alonso, il y aurait en revanche une féminité « génétique » qui elle serait fixe et qui ne pourrait être que dissimulée. Et on retrouve ici le renvoi à la nature du féminin. La mobilité du féminin vers le masculin ne saurait être que partielle voire trompeuse pour Alonso.

5.2 QUEER

Sur les huit participants rencontrés, quatre se sont identifiés comme queers, trois se sont identifiés comme uniquement gays et un s'est dit gay, mais de plus en plus queer. Cela dit, leurs définitions de cette notion et ce que à quoi renvoie cette identification est plus ou moins claire selon les cas. La majorité des participants disent ne pas savoir ce que queer veut dire exactement. Je présenterai d'abord leur manière de concevoir le queer et leur relation à cette catégorie d'identification. Ensuite, nous verrons comment elle peut servir à construire une distanciation vis-à-vis du masculin dominant et des rapports sociaux de sexe.

5.2.1 Définition multiple

Pour Félix, le terme queer inclut toutes celles et ceux qui sont compris dans l'acronyme LGBTQ2IA+, leurs alliés, les personnes qui s'identifient contre la « norme » et les personnes qui s'incluent dans la culture queer, ce qui est son cas. John n'utilise habituellement pas ce mot, mais il confirme qu'il pourrait l'utiliser sans problème puisque pour lui, queer inclut « tout ce qui n'est pas hétérosexuel ». Noah dit s'identifier de plus en plus au terme queer, mais il précise que l'identité qu'il divulgue change selon les personnes à qui il s'adresse :

[Queer] c'est un peu tout en même temps. Évidemment, je suis un homme, un homme cisgenre, je ne suis pas dans la diversité au niveau du genre, c'est plus au niveau de l'orientation sexuelle. Mais ça me permet aussi d'accepter que tout ça est un peu plus fluide, que ça varie, que mon identité a bougé aussi un peu dans les dernières années. Fait que ça me permet de comme, ben c'est un terme parapluie qui m'interpelle.

Patrick, lui, s'identifie comme un homme gay queer cisgenre. Même si son genre n'est pas fluide et même s'il est très à l'aise dans son identité masculine, il « aime être un homme » et avec « un côté féminin très assumé », il se revendique comme queer.

Moi, je m'identifie comme un homme cis, avec un côté féminin très assumé. Genre, je sais que j'ai une féminité que j'aime, que j'aime comme... que j'aime qu'elle paraisse, t'sais. Mais j'aime... dans mon genre, je suis pas une fille, t'sais. Je suis vraiment un gars. Gay. J'aime la queerness dans le sens où c'est comme... c'est des permissions, c'est de la liberté, t'sais. C'est aussi comme pas quelque chose de rigide. Mais j'aime quand même le fait d'être un homme. Je le sais que je suis un homme et je suis bien dans cette identité-là.

Pour lui, c'est justement cette féminité, son côté féminin assumé, qui vient confirmer cette « queerness », cette liberté de s'exprimer en dehors des attentes de masculinité. Et ce, même s'il reste bien dans son identité d'homme.

Thierry ne se dit pas queer directement, mais il dit s'associer de plus en plus à cette appellation. Pour lui, queer signifie surtout l'appartenance à une « communauté ». Être homosexuel ce n'est qu'une « préférence sexuelle », mais queer indique un sentiment d'appartenance à « la communauté », il évoque alors les comités « fierté » des entreprises pour lesquelles il a travaillé et les événements autour de Fierté Montréal.

Les participants qui ne s'identifient pas comme queers mais comme gays (Alexandre, Alonso et Victor) ont tous mentionné un décalage générationnel : ce n'était pas une étiquette « populaire » ou très présente lorsqu'ils étaient plus jeunes, disent-ils.

[Alexandre] : Ben non, moi je suis gay. Ouais. Complètement. Queer? Non. En même temps, c'est un concept assez récent pour ma génération quand même. Donc, finalement, mon adolescence c'était plutôt queer, mais à l'époque on ne l'identifiait pas comme ça. Je faisais du ballet et compagnie, donc pas mal queer.

De son côté, Alonso ajoute :

Je ne sais pas. Je suis d'une époque aussi que, ce n'était pas l'hétéronormativité, mais mes droits passés pour avoir le droit de me marier. Et maintenant que ce n'est plus un problème de l'hémisphère nord-occidental, mes besoins sont comblés. Mais les luttes de la nouvelle génération, j'ai de la sympathie pour, mais ce n'est pas ma lutte. Je suis dans le quotidien, j'ai un enfant, j'ai un chum, j'ai mon atelier, j'ai comme... Je n'ai pas le temps pour faire plus de militantisme. Des fois, je me trouve comme dans une zone grise, comme... comme si je faisais partie de la norme plutôt que de la diversité.

On voit ici que pour Alonso, l'identification queer renvoie aux notions de « diversité » et de « militantisme » qu'il oppose à la norme et au quotidien, aux droits acquis, à la vie de couple et de père de famille.

Victor se dit également très « conformiste » lorsqu'il m'explique ce qui constitue pour lui la lutte queer à laquelle il est par ailleurs favorable :

Alors que moi je me considère comme, dans un modèle, je suis un gars qui aime les gars. Ça fait que c'est littéralement anti-queer et c'est même très conformiste. Dans le sens où il faut qu'il y ait des gens qui justement interrogent les barrières et aillent tripoter là où c'est douloureux de pourquoi le mariage c'est forcément deux personnes, même sexe ou pas même sexe, pourquoi un couple c'est forcément deux personnes. Moi, mon identité, moi telle que je la conçois, elle est assez bien. Il y a la petite *switch* qu'effectivement c'est deux gars, mais sinon c'est quand même des modèles qui sont très normés, très habituels, très rassurants pour la majorité de la population. Je suis très conscient que la lutte queer est utile, mais je n'arrive pas à trouver une place dedans.

Comme Alonso, Victor oppose une forme de norme homosexuelle à une homosexualité queer. C'est de cette opposition dont il sera question dans la section suivante.

5.2.2 Gay VS queer

Il a été vu que les définitions du queer ou de la lutte queer variaient d'un répondant à l'autre. Mais plusieurs associent cette notion à l'idée d'une plus grande liberté, fluidité ou permission et ce peu importe la formulation employée ; mais une plus grande liberté par rapport à quoi ? Alors que Félix et John ont une vision très inclusive de l'identification queer qui peut englober des homosexuels, d'autres marquent une séparation entre certains hommes homosexuels et les queers. Dans cette section, on explorera davantage cette distinction perçue entre homosexuels et queers.

On a vu qu'Alonso et Victor différencient les gays des queers par la conformité des premiers vis-à-vis de l'homonormativité. Victor précise :

C'est plate à dire et à constater, mais les hommes gays, j'imagine que les personnes homosexuelles qui obéissent à un modèle un peu plus classique sont de plus en plus séduites par des modèles classiques de politique, voire des modèles d'extrême, alors que les franges les plus à gauche des manifestations, les personnes qui vont refuser de prendre part au défilé de la fierté tel qu'il est conçu dans la manière américaine, ce sont les personnes queers, ce sont les personnes qui ne veulent pas défiler derrière des banques, qui nous refusent un crédit parce qu'on veut changer de nom. Il y a un endormissement, un assagissement des luttes chez les gays assumés, et au contraire, des nouvelles luttes, des luttes qui sont plus intersectionnelles avec les queers qui vont se dire « Ouais, mais ok, on s'identifie à la communauté LGBT, mais en même temps, on est proche des enjeux de décolonisation, des enjeux

raciaux. » Ces personnes queers vont poursuivre une lutte que peut-être les gays qui se définissent comme gays vont avoir abandonnée et que les gays qui se définissent comme queer ou à la frontière du queer vont avoir un petit peu délaissée.

Pour Victor les queers seraient plus revendicateurs, militants et engagés dans diverses causes. Il y aurait un lien entre les luttes queer et les enjeux décoloniaux, antiracistes et anticapitalistes même. Donc en plus de se positionner en dehors d'une norme, queer serait aussi une posture contestataire ou une identification militante. Par opposition, les gays seraient plus conservateurs.

Alors que nous discussions des comportements qui sont considérés comme « féminins » chez les hommes homosexuels, Noah revient sur cette opposition entre les hommes gays et les hommes queers :

Pour moi, il y a une différence entre un homme gay et un homme queer, ou un homme gay-queer. Pour moi, justement embrasser le côté plus queer, c'est de faire un peu « *fuck you* » à toutes ces normes-là. Peu importe l'étiquette que tu vas mettre, je suis comme ça. D'un peu défaire les codes. C'est comme une réappropriation de tout ça. De mettre de l'avant qui on est. Pour moi, le gay de base, on va dire, va être souvent un peu plus conservateur aussi. Je sais pas comment dire, c'est comme, il y a une différence pour moi, mettons, entre des gays qui vont au gym et qui jouent la carte de la masculinité et qui sont, tu sais, justement, « *masc for masc* ». On le voit des fois dans la communauté. Puis ça, pour moi, c'est vraiment comme, il y a une peur d'être vulnérable, une peur d'être soi-même. Il y a beaucoup d'homophobie internalisée chez certains hommes gays aussi. Ça fait en sorte que je pense qu'ils embrassent moins leur côté, je veux dire féminin ou du moins, ils naviguent moins dans un peu tout ça.

Pour Noah « embrasser le côté plus queer c'est de faire un "*fuck you*" à toutes ces normes-là. » Être queer serait donc une manière de rejeter ces normes de masculinité qui sont réitérées par le « gay de base » plus conservateur, qui va au gym, qui est « *masc for masc* ».

Noah distingue ainsi les queers et les gays en mobilisant de nouveau la catégorisation féminin/masculin pour expliquer cette différence. Queer et féminin se voient alors implicitement associés tandis que les « gays de base » sont vus comme des « *masc for masc* ».

Aussi pour expliquer que certains gays refoulent « leur côté féminin », Noah parle d'homophobie internalisée. Comme si le rejet du féminin constituait le noyau de cette homophobie. On retrouve cette idée dans le discours d'Alonso en parlant de l'homophobie qu'il a constaté pendant qu'il vivait au Chili.

Écoute, j'étais jeune, je n'avais pas grand théorie dans ma tête, mais j'ai trouvé que toujours les insultes c'était toujours féminin. Et ils se faisaient des blagues des fois, tu vois comme un sous-texte qui te laissait sentir comme, il semble qu'être bottom ce n'est pas apprécié. Comme c'est mieux que, si je suis versa, c'est mieux que personne le

sache. Je ne sais pas, c'est une impression, je n'ai jamais fait un groupe de conversation pour creuser, mais... C'est l'homophobie internalisée, ça c'est la pire. C'est comme la misogynie internalisée dans certaines femmes, tu vois.

Dans cet extrait, il y a récurrence du lien entre homosexualité, féminin et bottom. Ce sont ces insultes vis-à-vis cette féminité, cette figure du bottom, qui constitueraient l'homophobie internalisée dont nous parle Alonso. Dans ces exemples, ce n'est pas l'homosexualité à proprement dit, l'orientation sexuelle, qui est entendue. L'homophobie internalisée est plutôt formulée comme une exclusion du féminin.

5.3 CONSTATS

Dans les entretiens, aucun des participants ne s'est identifié comme un dominant dans la hiérarchie des homomasculinités. Pour eux, la subordination aux masculinités hétérosexuelles semble les maintenir dans une perception continue de dominés. Cette subordination dans l'échelle des masculinités semble brouiller leur capacité à se voir comme dominants au sein des homomasculinités. Pourtant, l'analyse des entretiens permet de postuler qu'ils sont très probablement dominants dans plusieurs des espaces qu'ils investissent.

À la toute fin de son entretien, alors que je l'ai invité à réagir sur son expérience de l'entrevue, Victor me dit prendre conscience qu'il peut lui arriver d'occuper une position dominante:

C'est inconfortable parce que je me rends compte que... Je verbalise, je le sais déjà, puis j'en bénéficie, que je suis vraiment... probablement que je suis une partie du problème. Que le temps, la disponibilité, l'intérêt, le fait que j'ai moins d'interaction avec les hommes gays, de tout acabit, fait que je suis une partie du problème de la masculinité toxique et de ses effets sur ma propre communauté. Que j'ai des comportements qui sont vraiment dégueulasses parfois. Que j'en ai eu, que j'en ai probablement encore. Mais je suis content que ce soit anonyme. C'est un peu... déstabilisant.

J'avais pas verbalisé. Au-delà de la blague entre amis, en disant, c'est bon, parce que pour nous, ça rentre dans nos cadres, dans nos concepts partagés, parce que c'est drôle de rire de la tapette. Il y a aussi ça, il y a aussi... le fait qu'on peut se sentir reconnu, enfin reconnu, enfin dans un groupe qui nous accepte, parce qu'il faut bien faire des blagues sur quelqu'un, il faut quand même taper sur quelqu'un pour se réunir, puis il se trouve que quand la différence elle s'exprime par un côté plus efféminé, un côté moins facile à encadrer ou à mettre dans une norme, la cible est facile.

Cet extrait montre bien que Victor sait que rire de la tapette, permet d'être reconnu, que c'est le côté efféminé qui est différent et risible.

À l'exception de Victor, les participants se présentent à moi comme des sujets de masculinités à une position subordonnées. Effectivement, ils vivent de la discrimination parce qu'ils sont homosexuels et/ou queers, peut-être même sont-ils plus efféminés, mais ceux d'entre eux qui bénéficient de privilèges de par leur corpulence, la couleur de leur peau ou leur statut économique et culturel ne le mentionnent pas.

Selon Kimmel, certains groupes développent une conscience aiguë de leur oppression qui les aveugle devant leurs privilèges et la domination qu'ils exercent dans certains contextes sociaux (Kimmel et Ferber, 2014). Et donc, les participants à cette recherche étant toujours ramenés à leur différence en tant qu'hommes homosexuels et/ou queers, ne parviendraient pas ou moins à reconnaître leurs privilèges. Ils seraient tellement conscients de leur oppression qu'ils arrivent difficilement à identifier les oppressions qu'ils perpétuent eux-mêmes. Ce constat m'apparaît important pour réfléchir à la position des hommes homosexuels et/ou queers dans les luttes féministes et au fait qu'ils aient été longtemps envisagés comme extérieurs au maintien du patriarcat dans les études féministes (Eribon, 2012 ; Fassin, 2008), voire comme des alliés naturels, victimes d'une forme de domination masculine.

Les huit enquêtés ont des manières différentes de concevoir leur position dans la hiérarchie des masculinités. De l'ensemble des entretiens, je dégage trois postures différentes. D'abord les enquêtés qui parviennent à politiser leur masculinité et à se représenter comme dominants dans certains contextes, ceux qui la politisent, mais qui ne s'envisagent que comme des dominés et ceux qui la naturalisent. Certains participants à cette recherche ont occupé plus d'une posture pendant l'heure et demie d'entretien.

L'extrait de l'entretien de Victor est un bon exemple d'un positionnement politique de dominant. Pendant l'entretien il parvient à identifier des rapports de pouvoir, mais il ne se situe pas dans ceux-ci, autrement que pour parler de la domination qu'il subit dans certains contextes. Il est alors soit dominé ou le référent absent de sa domination, mais à la fin de l'entretien Victor parvient à se percevoir en tant que dominant lui-aussi. Il réalise qu'il « fait partie du problème », qu'il est parfois au top de la hiérarchie. Les extraits dans lesquels les enquêtés se sont eux-mêmes identifiés comme dominants sont peu nombreux.

Un des moyens d'invisibiliser cette domination de la masculinité qui a été mobilisée au cours des entretiens est la naturalisation des désirs sexuels envers des hommes « virils ». Comme Alonso qui aurait

un désir « naturel » qu'on « ne peut pas juger » envers les hommes masculins. Ce discours de la différence du féminin et du masculin qui passe par le recours à la notion de désir pour l'un ou l'autre renforce alors les rapports de pouvoir en présence et permet à la domination masculine de rester intouchable parce qu'elle renverrait à une vérité innée. Si l'ensemble des enquêtés voient et décrivent une domination masculine dont ils sont souvent victimes, ils en naturalisent cependant certains aspects.

À travers les huit entretiens menés pour cette recherche, l'identité queer a été mobilisée avec une définition propre à chacun des participants. À travers les divergences de définitions, il est intéressant de s'intéresser aux similitudes. Pour chacun d'entre eux, être queer servait une mise à distance avec la masculinité hégémonique. Une forme d'opposition à des indicateurs masculins et une position dominante et « problématique ».

Pour Noah, cette opposition est même présente à l'interne des homomasculinités où il identifie des gays plus masculins, qui vont au gym et qui sont moins féminins, et des gays queers qui eux justement embrasseraient davantage leur côté féminin. Pourtant, le projet théorique tel qu'il est réfléchi par Judith Butler n'est pas une identité stable et individuelle. Le queer devrait rester une position critique qui vise à sortir de la binarité hommes et femmes (Butler *et al.*, 2005). En rapport avec cette conception, il est donc particulier que des hommes se réclament d'être des hommes queers homosexuels. Leur conception étant donc plus proche de celle de Dorlin (2008), soit queer pour la diversité des identités homosexuelles, mais aussi les différentes formes et pratiques sexuelles qui échappent à la normativité hétérosexuelle (Jeffrey et Roberge, 2019). En ce sens, les données limitées recueillies dans le cadre de cette recherche semblent exprimer que le projet queer, tel qu'il est vécu chez ces répondants, n'est pas parvenu à faire disparaître le masculin et le féminin. Qu'être queer pour eux, est une mise à distance du masculin en intégrant des signes féminins. Que les rapports sociaux de sexe restent effectifs dans leur conception du monde et la manière dont il est vécu et perçu.

Cette mise à distance et cette permission de performer des signes du genre féminin rappellent également la littérature sur les masculinités hybrides. Que certains hommes intégreraient volontairement des attitudes et des caractéristiques des dominés et de masculinités subordonnées pour rejoindre certains espaces (Bridges et Pascoe, 2014). Cette volonté de se séparer d'homomasculinités hégémoniques en revendiquant une identité queer pourrait donc être une stratégie de mise à distance. Une volonté de se

dissocier de comportements jugés « toxiques » pour s'intégrer dans des espaces où ces dits comportements « toxiques » sont condamnés.

CONCLUSION

La lecture transversale de toutes les sections de ce mémoire permet de prendre une distance face aux constats réels tirés de ce travail. Il apparaît donc primordial de débiter cette conclusion en adressant les contours finaux de cette recherche et les limites qui sont apparues aux différentes étapes. La recherche universitaire est un apprentissage dans lequel je me suis investi en toute honnêteté, mais aussi avec quelques naïvetés qui ont structurées un exercice qui m'apparaît de plus en plus imparfait. Dans cette section, je pointerai d'abord les différentes limites de ce mémoire et tenterai d'identifier les impacts restrictifs qu'on eut certaines décisions prises lors du processus de recherche. Je terminerai ensuite en posant les constats finaux qu'il est possible d'en tirer.

La première limite concerne l'échantillon. Une étude de huit participants ne permet évidemment pas de tirer des conclusions générales ou d'avoir des données exhaustives. Même si la moitié des participants s'identifiait comme queers, il est apparu, au courant des entrevues, qu'ils ne militaient pas nécessairement en ce sens. Pour eux, la culture queer semblait se vivre de manière plus individuelle et ils s'identifiaient tous comme des « hommes queers ». Ce faisant, il est possible que les résultats auraient été différents et qu'une déconstruction des stéréotypes de genre soient plus présente chez des personnes queers et militantes. Il aurait ainsi été intéressant d'inclure des personnes queers qui ne s'identifient pas comme des hommes justement. Le titre de cette recherche « homomascullinités » et la présence proéminente des termes masculins et hommes dans l'appel de candidature a fort possiblement restreint les candidatures de personnes queers militantes.

L'échantillon réduit de participants et la logique de sa construction ne permet pas non plus de tenir compte de l'ensemble des rapports de pouvoir qui produisent des homomascullinités hégémoniques et subalternes. Ce travail a d'emblée été plus modestement centré sur les liens qui unissent les rapports sociaux de sexe et les homomascullinités telles qu'elles sont classées et hiérarchisées. Aussi, les données recueillies ne permettent pas d'appréhender la manière dont les autres rapports de pouvoir (de classe et de race) participent à produire des catégories de classement au sein des homomascullinités. Bien que la question du racisme ait été brièvement abordée avec le cas de Félix, ces données sont insuffisantes pour rendre compte de la complexité de son articulation dynamique aux rapports sociaux de sexe.

Par ailleurs, au moment d'entamer cette recherche, je faisais l'hypothèse qu'il me serait possible de tracer les contours d'une homomascullinité hégémonique bien différente de la masculinité hégémonique traditionnelle. Je postulais que la diffusion de la culture queer aurait une incidence sur la construction de l'homomascullinité hégémonique et qu'elle s'en trouverait de facto fort éloignée de la masculinité hégémonique telle qu'elle est décrite dans les recherches sur ce thème. L'analyse des discours des participants tend au contraire à montrer qu'il existe pour eux une homomascullinité hégémonique qui emprunte les mêmes codes que la masculinité hégémonique hétérosexuelle. Bien qu'ils s'identifient comme homosexuels et/ou queers, ils se disent soumis aux même attentes de masculinité que les hommes hétérosexuels, et ce même dans les entre soi homosexuels. Reste que la grande majorité des espaces fréquentés par les enquêtés sont hétérosociaux. La rareté des espaces homosociaux et queers évoqués dans les entretiens expliquerait en partie l'homogénéité de ce qui leur apparaît comme homomascullinité hégémonique. Un prolongement possible de ce travail pourrait justement consister à mener des entretiens auprès d'hommes qui fréquentent davantage les espaces non hétérosociaux pour voir comment les homomascullinités hégémoniques peuvent varier.

Malgré les limites de ce mémoire, il est possible de tirer quelques constats de l'analyse qui y a été déployée. D'abord, les participants à cette recherche traversent quotidiennement de nombreuses maisons des hommes. Dans ce mémoire, plusieurs espaces ont été répertoriés tels que la salle de sport, l'école, la quincaillerie, le garage, la famille et les espaces d'entre-soi homosexuels comme certains bars et les applications de rencontre. Chacun de ces espaces vient avec ses attentes de masculinité différentes. Il apparaît clair, après analyse des résultats de cette recherche, que chaque participant entre dans une dynamique d'autosurveillance de soi, en plus de percevoir une surveillance de la part des autres hommes. Cela dit, il a été impossible de répertorier l'ensemble des maisons des hommes dans le cadre de cette recherche et il serait intéressant de documenter davantage la diversité des espaces et les pratiques du genre qui y sont associées dans de futures recherches.

Nous avons vu que de nombreuses catégories de classement sont mobilisées par les participants pour parler d'eux-mêmes et des autres hommes qu'ils côtoient. L'ensemble de ces catégories font appel à des caractéristiques ou à des représentations du masculin et du féminin. On m'a ainsi parlé des homosexuels qui sont « *straight passing* » puisqu'ils sont suffisamment masculins pour sembler hétérosexuels au premier regard et qu'il est possible d'être plus ou moins gay, suivant une échelle de perception du féminin

qui sert à classer les homosexuels. Le féminin et le masculin restent ainsi opératoires pour classer les hommes homosexuels et/ou queers entre eux. Il semblerait qu'en l'absence de femmes, en 2025, les hommes homosexuels et/ou queers construisent un autre féminin. L'apprentissage de l'homomascullinité se fait, lui aussi, comme pour les hommes hétérosexuels, par le rejet du féminin. Si bien que l'affirmation d'une masculinité homosexuelle ne conteste pas nécessairement l'ordre du genre. Ainsi, le rejet du féminin constaté, vécu et reproduit par les participants à cette recherche participe à l'apprentissage et au maintien de la domination masculine. Ce constat m'apparaît particulièrement important lorsqu'on sait que les hommes homosexuels et/ou queers sont rarement pris pour objet dans les études féministes. Pourtant, il a été démontré dans ce mémoire qu'ils contribuent eux aussi au maintien du patriarcat et de la domination des hommes sur les femmes, du masculin sur le féminin.

Devant l'hypothèse d'une culture queer qui permettrait de défaire les rapports de domination de genre, les résultats de ce mémoire sont nuancés. Les hommes queers rencontrés pour cette recherche reprennent majoritairement les catégories de la domination de genre et ne parviennent pas à sortir de ces catégories de perception. Les hommes queers rencontrés qui veulent se distancier d'une norme masculine qu'ils jugent problématique, s'identifient davantage au féminin qu'ils ne s'extraient des catégories de sexe. Comme si se dire queer autorisait l'adoption de comportements « féminins » par opposition au masculin. Ce constat fait notamment écho aux travaux sur les masculinités hybrides (Bridges et Pascoe, 2014) selon lesquels les hommes queers adoptent des caractéristiques « dominées » pour s'intégrer dans des contextes particuliers ou la culture serait plus progressiste, queer et féministe. Le tout sans nécessairement abandonner leurs privilèges de dominants.

À plusieurs moments dans les entretiens, les participants à cette recherche ont mobilisé le concept d'homophobie internalisée pour expliquer les rapports de pouvoirs perçus entre les hommes homosexuels et/ou queers. Cela dit, chaque fois que ce concept était utilisé, il servait à pointer des dynamiques de rejet du féminin. L'homophobie internalisée dont il question désignerait moins une peur incontrôlable de l'homosexualité qu'une forme de misogynie.

Les notions de masculinité toxique et de masculinité positive sont revenues plusieurs fois lors des entretiens. Ces derniers faisant aussi partie de l'actualité médiatique des derniers mois, il n'est pas étonnant qu'ils soient mobilisés pour faire sens des hiérarchies masculines perçues. Au chapitre quatre,

j'ai montré que l'usage de cette catégorie de pensée que constitue la masculinité toxique conduisait à invisibiliser les masculinités banales comme étant parties prenantes des rapports de pouvoir. De plus, il m'apparaît clair désormais que la diversification des masculinités n'élimine pas la domination masculine puisque toutes les masculinités s'organisent constamment autour d'une norme de masculinité produite par les rapports sociaux de sexe. Ainsi, la masculinité positive peut bien se voir prêter les attributs de la douceur et les qualités d'un bon père de famille, cette masculinité aujourd'hui tant louée reste dominante sur la féminité.

Finalement, cette recherche montre que des hiérarchies sexistes organisent les homomascullinités. En 2025, à Montréal, les catégories du masculin et du féminin sont opératoires et servent à classer les hommes homosexuels et/ou queers sur une échelle hiérarchique, exprimant et reconduisant ainsi des formes de domination masculine qui structurent les rapports aux masculinités.

ANNEXE A
APPEL À PARTICIPATION

PARTICIPANTS RECHERCHÉS

Recherche dans le cadre d'une maîtrise en sociologie de l'UQAM

**NOUS CHERCHONS DES HOMMES CIS, HOMOSEXUELS
ET/OU QUEERS POUR PARTICIPER À UNE ÉTUDE AFIN DE
MIEUX COMPRENDRE LEURS RAPPORTS À LA MASCULINITÉ.**

Votre participation nécessiterait une rencontre d'environ une heure trente minutes à l'Université du Québec à Montréal ou par vidéoconférence.

Pour pouvoir participer à la recherche, il faut avoir plus de 18 ans, être un homme s'identifiant comme homosexuel et /ou queer, résider dans la grande région de Montréal et être à l'aise de compléter l'entrevue en français.

Pour signifier votre intérêt, vous pouvez remplir le sondage disponible en ligne à l'adresse suivante :

bit.ly/homomasc

Pour plus d'informations, contactez Sony Carpentier,
étudiant à la maîtrise en sociologie de l'UQAM.

sonycarpentier22@gmail.com | 438-829-3444

ANNEXE B
QUESTIONNAIRE DE RECRUTEMENT

Appel à participation : Recherche de maîtrise homosexualité et masculinité

Appel à participation à une recherche étudiante

Ce questionnaire sert à recueillir des données préliminaires sur votre éventuelle participation à une recherche étudiante réalisée dans le cadre d'une maîtrise en sociologie de l'UQAM.

OK

* 1. Quel est votre nom complet? 

* 2. Quel âge avez-vous? 

* 3. De quelle manière vous identifiez-vous? 

☐ Homme hétérosexuel

☐ Homme homosexuel

☐ Homme queer

☐ Personne non-binaire

☐ Autre (veuillez préciser)

* 4. Si vous étiez sélectionné pour participer à cette recherche, seriez-vous prêt à vous déplacer à l'UQAM pour un entretien d'environ une heure trente minutes?

(À noter que le moment de rencontre sera déterminé selon vos disponibilités.) 

☐ Oui

☐ Non

|

* 5. Considérez-vous que vous fréquentez le « milieu homosexuel » (que vous fréquentez des personnes et des lieux communs associés à la communauté homosexuelle) ou que vous êtes « hors milieu » ? 

☐ Je fréquente des espaces et des personnes LGBTQI2A+.

☐ Je me considère comme étant « hors milieu » et ne fréquente pas vraiment les espaces et les personnes LGBTQI2A+.

☐ Je ne sais pas.

* 6. Quelle est votre adresse courriel? 

Terminé

ANNEXE C

CERTIFICATION ÉTHIQUE



No. de certificat : 2025-6348
Date : 2024-05-13

CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE

Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE FSH) a examiné le projet de recherche suivant et le juge conforme aux pratiques habituelles ainsi qu'aux normes établies par la *Politique No 54 sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains* (avril 2020) de l'UQAM.

Titre du projet : HOMOMASCULINITÉS ET DOMINATION MASCULINE : Construction de hiérarchies sexistes dans les communautés homosexuelles

Nom de l'étudiant : Sony Carpentier

Programme d'études : Maîtrise en sociologie (avec mémoire)

Direction(s) de recherche : Elsa Galerand

Modalités d'application

Toute modification au protocole de recherche en cours de même que tout événement ou renseignement pouvant affecter l'intégrité de la recherche doivent être communiqués rapidement au comité.

La suspension ou la cessation du protocole, temporaire ou définitive, doit être communiquée au comité dans les meilleurs délais.

Le présent certificat est valide pour une durée d'un an à partir de la date d'émission. Au terme de ce délai, un rapport d'avancement de projet doit être soumis au comité, en guise de rapport final si le projet est réalisé en moins d'un an, et en guise de rapport annuel pour le projet se poursuivant sur plus d'une année au plus tard un mois avant la date d'échéance (**2025-05-13**) de votre certificat. Dans ce dernier cas, le rapport annuel permettra au comité de se prononcer sur le renouvellement du certificat d'approbation éthique.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Sylvie Lévesque'.

Sylvie Lévesque
Professeure, Département de sexologie
Présidente du CERPÉ FSH

ANNEXE D

Répertoire des autres catégories mobilisées lors des entretiens

Twink : *Twink* est l'une des catégories qui a été nommée le plus souvent dans les différents entretiens. Un homme *twink* serait un homosexuel plus efféminé, ou corporellement plus petit, plus chétif, imberbe. Lors des entretiens, cette catégorie était toujours mobilisée pour parler d'un homme plus féminin, voir *bottom*. Aucun participant à cette recherche ne s'est défini comme *twink*.

Twunk : Un *twunk* serait un *twink* avec des caractéristiques perçues comme un peu plus masculines. Par exemple un jeune homme imberbe, mais qui va beaucoup au gym et qui serait donc plus musclé qu'un *twink* chétif. Un *twunk* serait donc un peu plus masculin qu'un *twink*.

Catégories « sportives » : Plusieurs mots ont été utilisés pour désigner un homme qui fréquente les salles de sport ou qui a un physique développé et musclé. Dans les différents entretiens, on retrouve : *jock*, *gym queen*, *gym bro* et *gym rat*. *Jock* désigne un homme souvent musclé ou sportif. Ce terme n'est pas exclusif aux identités homosexuelles et/ou queers et est également utilisé pour désigner des hommes hétérosexuels. Une *gym queen* serait un homme plus efféminé qui fréquente souvent les salles de sport et/ou aurait un corps musclé et développé. Un *gym bro* serait l'équivalent d'une *gym queen*, mais avec une identité plus masculine. Finalement, *gym rat* désigne une personne qui fréquente souvent la salle de sport sans référence à l'échelle du masculin ou du féminin. Il est intéressant de noter le nombre d'appellations pour parler de la musculature et de la fréquentation de la salle de sport. Il n'est pas étonnant que plusieurs catégories soient mobilisées autour de cette pratique puisque le sport et le corps musclé fait partie intégrante du rapport à la masculinité.

Bear : Un *bear* ou « ours » est un homme plus corpulent, plus poilu et, pour certains participants à cette recherche, un peu plus âgé. La catégorie *bear* était souvent plus associée à la masculinité, mais le désir sexuel envers les hommes *bear* ne fait pas l'unanimité puisque leur corps est plus souvent gros et pas nécessairement musclé. Quoiqu'il semble être possible d'être un muscle *bear*, un « ours musclé ».

Otter : Un homme *otter* ou « loutre », serait un homme homosexuel avec un physique définitivement plus mince qu'un *bear*, mais tout autant poilu.

Asian : La catégorie *asian* est aussi revenue pour parler du type de corps d'un homosexuel d'origine asiatique. Leur morphologie étant souvent plus menue, ils sont presque automatiquement appréhendés comme efféminés.

Leather : *Leather* ou « cuir » désigne un homosexuel et/ou queer ou une sous-communauté d'homosexuels qui apprécie porter des vêtements et accessoires cuirs. À la fois dans des événements publics, que dans la vie de tous les jours ou lors de pratiques sexuelles.

BDSM : *BDSM* signifie *Bondage, Dominance, Sadism et Masochism*. Cette catégorie n'est, elle non plus, pas exclusive aux homomasculinités. Les gens se désignant comme *BDSM* indiquent aimer des pratiques sexuelles qui incluent, entre autres, de restreindre son partenaire, lui infliger des douleurs consentantes et jouer avec les dynamiques de pouvoir.

BIBLIOGRAPHIE

- Achilles, N. (2011). Le développement du bar homosexuel comme institution [1967]. *Genre, sexualité et société*, (Hors-série n° 1).
- Anderson, E. (2009). *Inclusive masculinity: the changing nature of masculinities*. Routledge.
- Annes, A. (2012). Des « gays » très « hétéros » ou comment développer une identité masculine homosexuelle quand on a grandi à la campagne. Dans D. Dulong, E. Neveu et C. Guionnet (dir.), *Boys don't cry!* (p. 231-251). Presses universitaires de Rennes.
- Arxer, S. L. (2011). Hybrid masculine power: reconceptualizing the relationship between homosociality and hegemonic masculinity. *Humanity & Society*, 35(4), 390-422.
- BARBER, K. (2008). The well-coiffed man: class, race, and heterosexual masculinity in the hair salon. *Gender and Society*, 22(4), 455-476.
- Baril, A. (2008). De la construction du genre à la construction du « sexe » : les thèses féministes postmodernes dans l'oeuvre de Judith Butler. *Recherches féministes*, 20(2), 61-90.
- Barrett, D. C. (2000). Masculinity among working-class gay males. Dans P. Nardi, *Gay Masculinities* (p. 177-205). SAGE Publications, Inc.
- Beasley, C. (2005). *Gender & sexuality: critical theories, critical thinkers*. SAGE.
- Becker, H. S. (1966). *Outsiders: studies in the sociology of deviance*. Free Press.
- Bourdieu, P. (1998). *La domination masculine*. Seuil.
- Bridges, T. et Pascoe, C. J. (2014). Hybrid masculinities: new directions in the sociology of men and masculinities. *Sociology Compass*, 8(3), 246-258.
- Butler, J., Kraus, C. et Fassin, E. (2005). *Trouble dans le genre: le féminisme et la subversion de l'identité*.
- Butler, J. P. (1993). *Bodies that matter on the discursive limits of "sex"*. Routledge.
- Chauncey, G. (1994). *Gay New York gender, urban culture, and the makings of the Gay male world, 1890-1940*. Basic Books.
- Chauvin, S. et Lerch, A. (2013). *Sociologie de l'homosexualité*. la Découverte.
- Chauvin, S. et Lerch, A. (2016). Hétéro/homo . Cairn.info. Dans *Encyclopédie critique du genre* (p. 306-320). La Découverte.
- Collins, P. H. (2015). Intersectionality's definitional dilemmas. *Annual Review of Sociology*, 41(Volume 41, 2015), 1-20.

- Collins, P. H., da Silva, E. C. G., Ergun, E., Furseth, I., Bond, K. D. et Martínez-Palacios, J. (2021). Intersectionality as critical social theory. *Contemporary Political Theory*, 20(3), 690-725.
- Connell, R. (1987). *Gender and power: society, the person and sexual politics*. Stanford University Press.
- Connell, R. (1995). *Masculinities*. University of California Press.
- Connell, R. (2016). Masculinities in global perspective: hegemony, contestation, and changing structures of power. *Theory and Society : Renewal and Critique in Social Theory*, 45(4), 303-318.
- Connell, R., Hagège, M., Vuattoux, A. et Fassin, É. (2014). *Masculinités: enjeux sociaux de l'hégémonie*.
- Coston B.M. et Kimmel M. (2012). Seeing privilege where it isn't: marginalized masculinities and the intersectionality of privilege. *Journal of Social Issues*, 68(1), 97-111.
- Cruz, J. M. (2000). Gay male domestic violence and the pursuit of masculinity. Dans P. Nardi, *Gay masculinities* (p. 66-82). SAGE Publications, Inc.
- de Lauretis, T. (1991). Queer theory: lesbian and gay sexualities an introduction. *differences*, 3(2), iii-xviii.
- Delphy, C. (2001). *L'ennemi principal*. Syllepse.
- Demetriou, D. Z. (2001). Connell's concept of hegemonic masculinity : A critique. *Theory and Society*, 30(3), 337-361.
- Devreux, A.-M. (1992). Être du bon côté. Dans D. Welzer-Lang et J. P. Filiod (dir.), *Des hommes et du masculin* (p. 147-164). Presses universitaires de Lyon.
- Devreux, A.-M. (1997). Des appelés, des armes et des femmes: l'apprentissage de la domination masculine à l'armée. *Nouvelles Questions Féministes*, 18(3/4), 49-78.
- Dorlin, E. (2008). *Sexe, genre et sexualités: introduction à la théorie féministe*. Presses universitaires de France.
- Dubar, C. (2000). *La socialisation: construction des identités sociales et professionnelles* (3e éd. rev). A. Colin.
- Dupuis-Déri, F. (2018). *La crise de la masculinité: autopsie d'un mythe tenace*. Les Éditions du Remue-ménage.
- Eribon, D. (2012). *Réflexions sur la question gay* (Nouvelle éd. revue et corrigée). Flammarion.
- Eribon, D., Haboury, F. et Lerch, A. (2003). *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*. Larousse.
- Fassin, É. (2008). *L'inversion de la question homosexuelle* (Nouvelle éd. augmentée). Éd. Amsterdam.

- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir: naissance de la prison*. Gallimard.
- Godelier, M. (1982). *La production des grands hommes: pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*. Fayard.
- Godelier, M. (1984). *L'ideel et le materiel: pensee, economie, societes*. Fayard.
- Goffman, E. (1975). *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Google Trends. (2024). Google Trends.
<https://trends.google.com/trends/explore?date=all&geo=CA&q=%2Fg%2F11c6018tqk&hl=fr>
- Gramsci, A. et Paris, R. (1978). *Cahiers de prison*. Gallimard.
- Guillaumin, C. (1972). *L'idéologie raciste: genèse et langage actuel*. Mouton.
- Guillaumin, C. (1979). Question de différence. *Questions Féministes*, (6), 3-21.
- Guillaumin, C. (1984). Masculin banal / masculin général. *Le Genre humain*, 10(1), 65.
- Guillaumin, C. (1992). *Sexe, race et pratique du pouvoir: l'idée de nature*. Éditions iXe.
- Hagland, P. (1998). Undressing the oriental boy : the gay asian in the social imagination of the gay white male. Dans D. Atkins, *Looking queer: body image and identity in lesbian, gay, bisexual and transgender communities* (p. 277-294).
- Halberstam, J. (1998). *Female masculinity*. Duke University Press.
- Han, C.-S. (2008). *Sexy like a girl and horny like a boy: contemporary gay « western » narratives about gay asian men*.
- Harris, D. (1999). *The rise and fall of gay culture* (1. ed). Ballantine.
- hooks, bell. (2005). *The will to change: men, masculinity, and love* (1. paperback edition). Washington Square Press.
- Jahjah, M. (2022). « T'es intelligent pour un arabe ! » Auto-ethnographie d'un corps colonisé. *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, (2021-3).
- Jahjah, M. (2024). « Salope blanche pour rebeu dominateur » : les catégories raciales dans le web gay contemporain. *Communication & langages*, 219(1), 41-60.
- Jeffrey, D. et Roberge, M. (dir.). (2019). *Rites et ritualisations*. Project Muse, Presses de l'Université Laval.

- Kimmel, M. (2008). *Guyland: the perilous world where boys become men* (1. ed). HarperCollins.
- Kimmel, M. et Ferber, A. L. (dir.). (2014). *Privilege: a reader* (3. ed). Westview Press.
- Kimmel, M. S. (2011). *The gendered society* (4th ed). Oxford University Press.
- Kinsey, A. C., Pomeroy, W. B. et Martin, C. E. (1948). *Sexual behavior in the human male*. Saunders.
- Kyler-Yano, J. Z. et Mankowski, E. S. (2020). What does it mean to be a real man? Asian American college men's masculinity ideology. *Psychology of Men & Masculinities*, 21(4), 643-654.
- Labbé, J. (2024). *Les toilettes mixtes interdites dans les écoles publiques du Québec* / Radio-Canada. Radio-Canada.ca. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2069267/toilettes-mixtes-ecoles-quebec-directive-ministre-education-drainville>
- Laws, J. L., Gagnon, J. H. et Simon, W. (1975). Sexual conduct: the social sources of human sexuality. *Contemporary Sociology*, 4(3), 226.
- Lee, Q. (1999). The sailor and the thai boys. *Lavender Godzilla*.
- Le Talec, J.-Y. (2016). Des men's studies aux masculinity studies : du patriarcat à la pluralité des masculinités. *SociologieS*.
- Lin, J. A. (2021). *Gay bar: why we went out* (First Edition). Little, Brown and Company.
- Mathieu, N.-C. (1991). *L'anatomie politique: catégorisations et idéologies du sexe*. Côte-femmes.
- Mathieu, N.-C. et Hirata Helena et. al. (2000). Sexe et genre. Dans *Dictionnaire critique du féminisme*.
- McIntosh, M. (1968). The homosexual role. *Social Problems*, 16(2), 182-192.
- Mellini, L. (2009). Entre normalisation et hétéronormativité : la construction de l'identité homosexuelle: *Déviance et Société*, Vol. 33(1), 3-26.
- Messerschmidt, J. W. (2010). *Hegemonic masculinities and camouflaged politics: unmasking the Bush dynasty and its war against Iraq*. Routledge.
- Messner, M. A. (1993). « Changing men » and feminist politics in the United States. *Theory and Society*, 22(5), 723-737.
- Messner, M. A. (2007). The masculinity of the governor: muscle and compassion in american politics. *Gender & Society*, 21(4), 461-480.
- Miles, M. B., Huberman, A. M., Hlady Rispal, M. et Bonniol, J.-J. (2003). *Analyse des données qualitatives* (2e éd., révision scientifique). De Boeck université.

- Nardi, P. M. (1999). *Gay masculinities*. Sage Publications.
- Nardi, P. M. (2000). "Anything for a sis, mary": an Introduction to gay masculinities. Dans P. Nardi, *Gay Masculinities* (p. 1-11). SAGE Publications, Inc.
- Pascoe, C. J. (2012). *Dude, you're a fag: masculinity and sexuality in high school : with a new preface* ([2012 ed.]). University of California Press. [1 online resource (xx, 227 pages)].
- Pilon-Larose, H. (2024, 1^{er} mai). Écoles publiques: Drainville maintient les toilettes mixtes existantes, mais interdit les nouvelles. *La Presse*, Éducation. <https://www.lapresse.ca/actualites/education/2024-05-01/ecoles-publiques/drainville-maintient-les-toilettes-mixtes-existantes-mais-interdit-les-nouvelles.php>
- Plummer, K. (dir.). (1981). *The making of the modern homosexual*. Barnes & Noble Books.
- Québec, I. de la statistique du. (s. d.). *Intimidation et cyberintimidation au Québec : faits saillants (in French only)*. Institut de la statistique du Québec. Récupéré le 15 octobre 2024 de <https://statistique.quebec.ca/en/produit/publication/intimidation-et-cyberintimidation-au-quebec-faits-saillants>
- Rubin, G. S. (2011). Les sciences sociales à la découverte de l'homosexualité. *Genre, sexualité et société*, (Hors-série n° 1).
- Schiess, C. (2005). *La construction sociale du masculin : on ne naît pas dominant, on le devient* [Université de Genève].
- Seeman, M. et Goffman, E. (1964). Stigma: notes on the management of spoiled identity. *American Sociological Review*, 29(5), 770.
- Viveros, M., Bretin, H. et Connell, R. (2018). *Les couleurs de la masculinité: expériences intersectionnelles et pratiques du pouvoir en Amérique latine*. la Découverte.
- Wedgwood, N. (2009). Connell's theory of masculinity – its origins and influences on the study of gender. *Journal of Gender Studies*, 329-339.
- Welzer-Lang, D. (dir.). (1992). *Des hommes et du masculin*. Prs. Univ.
- Welzer-Lang, D. (2007). L'intervention auprès des hommes... aussi...: *Empan*, n° 65(1), 42-48.